





VOYAGE

EN

ISLANDE ET AU GROËNLAND.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

VOYAGE

EN

ISLANDE ET AU GROËNLAND

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1835 ET 1836

SUR LA CORVETTE

LA RECHERCHE

COMMANDÉE PAR M. TRÉHOUART
Lieutenant de Vaisseau

DANS LE BUT DE DÉCOUVRIR LES TRACES DE *LA LILLOISE*

Publié par ordre du Gouvernement

SOUS LA DIRECTION

DE M. PAUL GAIMARD

Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland.

ZOOLOGIE ET MÉDECINE

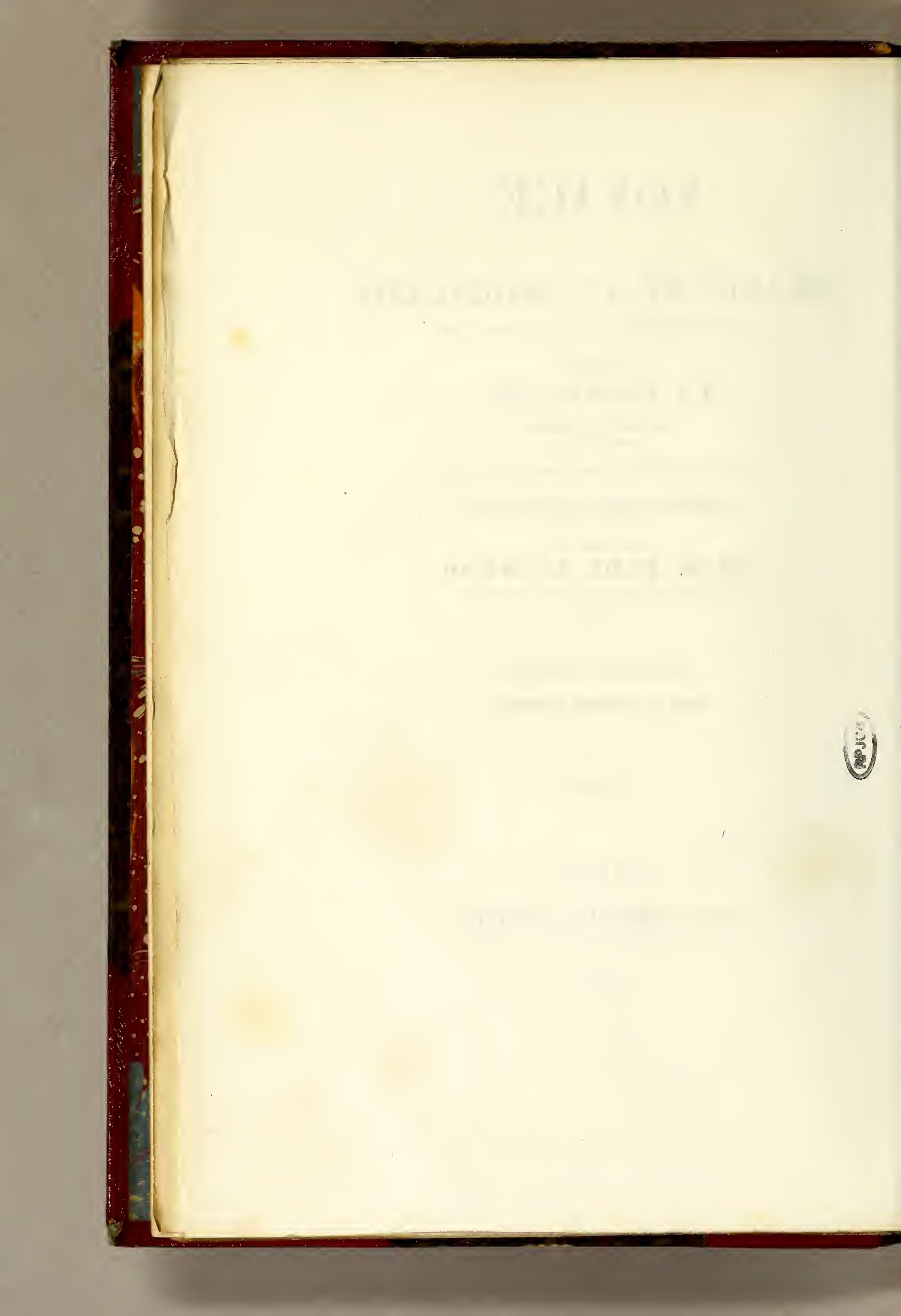
PAR M. EUGÈNE ROBERT.

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

Libraire de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 21

1851



AVERTISSEMENT.

Chargé par le ministère de la marine de terminer la publication des voyages de la corvette *la Recherche* en Islande et au Groënland, nous devions encore, après la relation de ces voyages que nous avons donnée dans le deuxième volume de l'historique, dire quelque chose de la médecine, de la statistique et de la zoologie; malheureusement, malgré tous nos efforts, il nous a été impossible de nous procurer les documents nécessaires pour traiter convenablement la dernière de ces sciences, n'ayant pu, quant à nous, qui n'avions entrepris de parcourir l'Islande que pour nous y livrer exclusivement à la géologie et à la botanique [1], nous

[1] *Minéralogie, géologie et botanique,* par M. Eugène Robert. *Voyage en Islande et au Groënland,* 6e et 7e livraisons.

occuper sérieusement du règne animal. Ajoutons à cela, que les personnes qui auraient pu nous prêter leur concours éclairé, pour cette branche des sciences naturelles, ont été empêchées dans leur bon vouloir [1], au moment qu'il s'agissait de livrer cette livraison, la dernière de la publication, au dépôt des cartes et plans de la marine.

Quoi qu'il en soit, pour ne pas rester en arrière du mandat que nous avons accepté, tous nos soins se sont portés sur la médecine et, à défaut d'observations suffisantes de notre part, nous avons entrepris la traduction d'un auteur danois qui a publié récemment sur l'Islande, un ouvrage médical du plus grand intérêt : indépendamment de la description qu'il donne des maladies particulières à cette contrée et que nous avons cru devoir reproduire entièrement,

[1] N'ayant pu notamment recevoir, en temps opportun, de M. Valenciennes, membre de l'Académie des sciences, la description des poissons et autres animaux figurés dans l'atlas zoologique, que ce savant avait bien voulu entreprendre à notre prière, nous croyons devoir informer les souscripteurs, que ce travail important n'en trouvera pas moins naturellement sa place, dans le texte de la zoologie du voyage de *la Recherche* en Scandinavie; la publication de ce voyage n'étant que la suite du premier, ainsi que d'ailleurs le témoignent les instructions qui forment la première partie de l'historique de l'Islande.

Pour un motif semblable, nous comptons aussi faire paraître, à la suite de nos observations géologiques en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg et en Russie, la relation du voyage de *la Recherche*, d'Islande au Groënland, que M. Méquet, lieutenant de vaisseau, nous avait également promis de nous faire parvenir en temps et lieu, pour la joindre à notre relation des voyages du même bâtiment en Islande, et que nous n'avons pas encore reçue.

nous en avons extrait de curieux paragraphes sur les fous et sourds-muets, les charlatans, les sages-femmes, la physique, l'hygiène, etc., où l'on pourra trouver des réponses satisfaisantes à la plupart des questions que l'Académie des sciences morales et politiques et l'Académie nationale de médecine, nous avaient posées dans leurs savantes instructions[1]. Nous aurions pu, il est vrai, emprunter à M. Thorsteinsson un grand nombre des faits rapportés par M. Schleisner; mais indépendamment de ce que le traité de l'auteur islandais a paru depuis longtemps en latin dans les *Mémoires de l'Académie de médecine,* celui de notre confrère, beaucoup plus récent, et composé également *de visu,* offrait en outre, l'avantage de donner une statistique médicale qui remonte jusqu'à 1844. Nous avons d'ailleurs emprunté au médecin en chef de Reykiavik, tout ce qui est relatif à la lèpre; de sorte qu'avec les observations de M. Schleisner et les nôtres, qui se rattachent principalement aux figures d'éléphantiaques reproduites avec la plus grande vérité par M. Bévalet, dans l'*Atlas médical,* on pourra rencontrer, nous osons l'espérer, dans ce recueil, tout ce que cette affreuse maladie offre de remarquable en Islande.

Nous avons fait suivre la médecine du petit nombre

[1] *Voyage en Islande et au Groënland.* Histoire du voyage, tome premier, pages 1, 54, 102, 156, 195, etc.

d'observations zoologiques qu'il nous a été permis de faire ; on y verra notamment une liste très-intéressante des oiseaux qui se trouvent réellement en Islande, et que nous devons à l'obligeance de M. Raoul Anglès, habile ornithologiste.

M. de la Roquette a bien voulu aussi nous venir en aide pour la statistique, en nous permettant de reproduire la notice qu'il a déjà publiée sur cette science, dans le *Bulletin de la Société de géographie*.

Enfin, nous avons terminé tout ce que nous pouvions donner sur la médecine, la zoologie et la statistique de l'Islande, par une table explicative et collective de toutes les planches contenues dans les atlas zoologique, médical et géographique.

MÉDECINE ET ZOOLOGIE

ORGANISATION DE LA MÉDECINE
EN ISLANDE.

Il n'y avait autrefois qu'un seul médecin pour toute l'Islande, qui n'a pas moins de quatorze à dix-huit milles carrés en superficie et compte de cinquante-huit à cinquante-neuf mille âmes. Aujourd'hui il y en a un à Reykiavik et six autres dans les différents districts de l'île; celui de la capitale porte le titre de médecin général de l'Islande. Il doit avoir fait ses études à Copenhague et subi les examens nécessaires; le traitement annuel qu'il reçoit du gouvernement est de dix-huit cents francs; les médecins des autres districts ne touchent que neuf cents francs; ils doivent se rendre partout où ils sont demandés et traiter gratuitement ceux dont l'indigence est reconnue.

Le médecin de Reykiavik, qui remplit aussi les fonctions de chirurgien accoucheur, prépare des sages-femmes qui doivent toujours être au nombre de cinq dans la capitale; une seule est payée par le gouverne-

ment. D'après de récentes ordonnances à ce sujet, l'Islande aura bientôt un assez grand nombre de sages-femmes qui ne pourront manquer d'être très-utiles dans ce pays, où tant d'enfants meurent en venant au monde ou peu de temps après, victimes de la négligence avec laquelle ils sont reçus ou des soins mal dirigés qu'on leur administre.

Enfin il y a à Reykiavik, un pharmacien désigné par le gouvernement danois, et chaque médecin des autres districts doit avoir dans sa demeure une collection des médicaments les plus nécessaires.

OBSERVATIONS MÉDICALES

NOTAMMENT

SUR LA LÈPRE

PAR M. E. ROBERT.

De toutes les maladies qu'on observe en Islande, il n'y en a pas qui soit plus digne d'attirer l'attention que la lèpre ; aussi, est-ce principalement sur cette horrible affection que nous nous permettrons de dire quelques mots[1]. Nous nous sommes d'ailleurs engagé à rendre un compte aussi fidèle que possible, d'un assez grand nombre de dessins habilement faits par M. Louis Bevalet, sur cette maladie et dont les moins

[1] Nous avions recueilli un assez grand nombre d'observations médicales faites en Islande, mais ayant eu le malheur de ne pas conserver une copie de notre manuscrit, lorsque nous le remîmes à M. Double pour être l'objet d'un rapport à l'Académie des sciences, il nous fut impossible jusqu'à présent de le recouvrer, soit chez les héritiers de M. Double, soit dans les archives des deux académies. M. L. Bevalet, moins heureux encore que nous, a perdu de la même manière, tous les dessins de lépreux qu'il avait faits à Drontheim lors du troisième voyage de *la Recherche* dans le Nord.

repoussants ont été choisis pour composer l'atlas médical du voyage de la corvette *la Recherche,* en Islande et au Groënland.

Sous les noms de *likpra* ou *likthra*, et mieux de *holdsvecke,* ou *holveiki* (peau nouée, rugueuse), les Islandais désignent une dermatose dans laquelle les médecins de la Norvége admettent aujourd'hui deux formes, la lèpre tuberculeuse et la lèpre anesthétique ; l'une ayant principalement son siége dans le tissu dermoïde et la membrane muqueuse, l'autre se portant de préférence sur les centres du système nerveux qu'elle tend à paralyser ; c'est la *spedalskhed* du Nord, qui a été quelquefois confondue avec le *radesyge* (prononcez radesugue), (*thæria tuberculosa, morbus atrox*), autre forme de la lèpre qui n'est peut-être que le degré le plus élevé de la même maladie et caractérisée surtout par la chute graduelle et spontanée des extrémités (le docteur Hjaltelin[1] donne à cette espèce d'éléphantiasis, le nom de lèpre arctique et ulcéreuse); c'est enfin l'ancien *éléphantiasis des Grecs,* peint comme on sait avec de si vives couleurs par Arétée[2]. Ajoutons tout de suite, afin de nous entendre sur la véritable valeur du mot lèpre, en Islande, que, d'après la description que nos meilleurs écrivains modernes sur les maladies de la peau ont donnée de cette maladie[3], la lèpre proprement dite (*lepra vul-*

[1] Hjaltelin, *Dissertatio inauguralis de radesyge, lepra et elephantiasi septentrionali,* Kiliæ, 1839.

[2] Arétée, *De morbus acut.*, lib. II, cap. XIII.

[3] Willan, Biett, Rayer, Cazenave, etc.

garis) est une affection squameuse caractérisée par des plaques arrondies, élevées sur les bords et déprimées au centre.

De tout temps cependant, la lèpre a été considérée en Islande comme une affection scorbutique. Petersen l'a décrite en 1769, sous le nom de scorbut islandais (*den islandske skiorbug*) ; Bjarn Pállsson et Eggert Olafsson[1] ont émis l'opinion que cette maladie (la lèpre des Islandais) dénote le plus souvent le degré le plus avancé de ce genre de scorbut dont Boerhaave[2] fait connaître les phénomènes et les symptômes. « Elle commence, disent-ils, par des gonflements aux pieds et à la tête ; quelquefois toutes les parties du corps en sont atteintes ; la peau devient luisante et prend une couleur plombée ; les cheveux tombent ; la vue, l'odorat, le goût et le toucher diminuent ; les bras, les pieds et le visage se couvrent de boutons ; des douleurs se font sentir dans toutes les articulations ; une éruption règne enfin sur tout le corps. » Il est bon cependant de faire remarquer que les deux noms de *skiorbug* et de *spedalskhed* sont usités en Islande, indistinctement pour désigner la même maladie. Enfin tout récemment le docteur Thorsteinsson de Reykiavik l'a appelée *lepra genuina scorbutica*.

Notre intention n'étant pas de faire une nouvelle monographie de cette maladie, qui porte autant de

[1] *Reise gjennem Island*. Sorö, 1772, p. 324.

[2] Gerardi L. B. Van Swieten, *Commentaria in Hermanni Boerhaave aphorismos de cognoscendis et curandis morbis*, t. III, p. 609, Lugduni Batavorum, 1743.

noms qu'il y a peut-être d'auteurs (cent vingt-cinq à cent trente) qui en ont parlé et de pays où elle a été observée[1]; maladie qui, du reste, nous semble avoir été parfaitement décrite dans ces derniers temps, par MM. Danielsen et Boeck[2]; ayant encore moins la prétention de chercher parmi les caractères protéiques que paraissent lui imprimer les différents climats sous lesquels elle se manifeste, à établir jusqu'à quel point il convient de regarder la lèpre d'Islande comme une affection scorbutique ou simplement cutanée sous deux ou trois formes (tuberculeuse, anesthétique et ulcéreuse), nous nous bornerons, disons-nous, ainsi que nous l'avons entrepris pour la relation du voyage, à publier seulement ce que nous en avons vu. Obligé cependant de négliger les prodromes, par suite de la perte de notre recueil d'observations médicales présenté à l'Académie des sciences, il y a une quinzaine d'années, nous ne mentionnerons guère, et encore, en nous aidant des dessins de M. Bevalet et des notes que M. Gaimard a bien voulu nous communiquer, que les symptômes qui nous sont restés parfaitement dans la mémoire.

[1] Nous aurions pu surtout la comparer à la lèpre du moyen âge pour laquelle, au XII[e] siècle, on comptait dix-neuf mille léproseries dans toute la chrétienté; en France seulement, du temps de Louis VIII, il y en avait bien deux mille. On comprenait alors sous le nom de lèpre, toutes les affections graves de la peau parmi lesquelles rien n'était peut-être plus rare que la véritable lèpre, autrement dite la lèpre squameuse et même l'éléphantiasis des Grecs.

[2] *Traité de la spedalskhed ou éléphantiasis des Grecs.* Paris, 1848, chez Baillière.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Islandais âgé de cinquante-cinq ans ; Reykiavik, 15 mai 1835.

Le docteur Thorsteinsson nous ayant conduits, M. Gaimard et moi, dans un bær situé à l'une des extrémités de la ville, nous vîmes à la lueur d'une chandelle allumée exprès pour nous et au fond d'une espèce d'alcôve obscure dans laquelle il était impossible de se tenir debout et d'où s'exhalait une odeur infecte, un être humain qui nous offrit les caractères suivants : c'était un homme qui nous a paru devoir être assez grand, étiolé, à figure très-allongée, au teint pâle ; les yeux avaient complétement disparu ; la poitrine et les membres étaient couverts de taches rougeâtres, légèrement ulcérées, offrant quelque ressemblance avec la forme de sangsues recourbées sur elles-mêmes; les doigts et les orteils, surtout ces derniers, étaient rétractés; les articulations paraissaient gonflées.

Ce malheureux, qui s'était mis sur son séant, pour répondre aux questions du médecin, ne nous parut pas aussi affaissé au moral qu'il l'était au physique, sa conversation, par moment fut assez animée.

Depuis une vingtaine d'années qu'il était affecté de la lèpre, il en passa quinze sans être alité ; et depuis cinq ans il végétait dans l'espèce de cercueil anticipé où nous l'observâmes.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Joannès, âgé de vingt-cinq à trente ans; Skoganes, 16 juin 1835.

Ce jeune homme, qui nous avait servi de guide depuis notre départ de Reykiavik jusqu'à Skoganes, où l'on nous apprit qu'il était lépreux, nous avait bien paru avoir une constitution évidemment scrofuleuse; mais la rétraction des doigts de sa main gauche que nous avions attribuée à la même maladie ne devait, aux yeux des habitants, laisser aucun doute sur la véritable nature de la maladie à laquelle il fallait la rapporter, rétraction qui est regardée dans le pays comme un signe certain de lèpre.

Ayant eu la curiosité de l'examiner de plus près, nous constatâmes en effet que cette main était dépourvue de sensibilité ; nous trouvâmes une différence très-notable entre la température des deux mains, prise entre les doigts, à leur commissure, avec un petit thermomètre à boule : la température de la chambre où se faisait l'observation se trouvant à 10° $\frac{5}{10}$ centigrades (au dehors elle était de 4° $\frac{1}{2}$ + 0), la main droite et le pli de l'aine, chez Joannès, accusait 23° cent., tandis que sa main gauche, qui était malade, ne donnait que 17°. La différence était encore bien plus grande, de plus de moitié par exemple, comparée à la température générale du corps de chacun de nous, qui était

dans le même temps, de 35° $\frac{5}{10}$ aussi bien aux mains qu'à la poitrine et à l'abdomen.

Ce cas, ainsi que le précédent, nous semble, en nous conformant aux divisions établies par les médecins du Nord, pour distinguer les différentes formes qu'affecte la lèpre chez eux, bien devoir être rapporté à la forme anesthétique.

TROISIÈME OBSERVATION.

Sigridur Jonsdet, âgée de quarante-neuf ans; Olafsvik, 26 juillet 1835 (Atlas médic., pl. VIII).

Cette femme était affectée de la lèpre depuis trois ans; sa maladie avait commencé par la figure, qui offrait, quand j'essayais de la dessiner, sur les ailes du nez, aux lèvres, au menton et notamment au front, de nombreux tubercules livides; quelques-uns commençaient à se ramollir en s'ulcérant au sommet dans la région des joues, où se faisaient aussi remarquer de légères ulcérations rougeâtres semblables à celles de la première observation; alopécie des cils et des poils des sourcils.

Il me fut impossible de voir si cette femme ne portait pas des traces de lèpre sur les autres parties de son corps; elle ne paraissait pas, du reste, souffrir, quoiqu'elle fût d'une grande taciturnité.

La forme de sa maladie appartenait bien, suivant nous, à la lèpre tuberculeuse ou à l'éléphantiasis des Grecs.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Islandais âgé de vingt ans; Krosnes, 8 juillet 1835.

Dans le bær de ce nom, situé non loin de la mer, l'une des plus misérables habitations qu'il soit possible de rencontrer en Islande, où la lumière solaire pénétrait à peine et d'où s'exhalait une odeur nauséabonde, on nous fit voir un tout jeune homme menacé de perdre la vue par suite des progrès de la lèpre anesthétique.

Sous le même toit, nous vîmes une petite fille âgée de deux à trois ans que les scrofules, auxquelles il fallait sans doute rapporter la mort de ses autres frères et sœurs, au nombre de quatre, avaient déjà privée de la vue.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Joan Bjarnason, âgé de vingt-quatre ans; Reykiavik, 19 juin 1836 (Atlas médical, pl. VII).

Couleur générale de la figure violacée ou d'un rouge vineux ; front peu développé, de couleur naturelle; joues d'un rouge vineux, sourcils sans aucun poil, presque pas de cils, quelques-uns seulement à la paupière inférieure de chaque œil, un tubercule au milieu de la paupière supérieure droite, tubercule dur, non mobile; les deux paupières saillantes, gon-

flées, surtout dans leur bord libre inférieur; yeux bleu clair; nez gros, saillant notamment aux narines, large, gonflé dans sa partie moyenne (cet état du nez est considéré par M. Thorsteinsson comme le signe précurseur de la lèpre).

A ces caractères de la figure recueillis par M. Gaimard, il convient d'ajouter ceux qu'offrait la jambe gauche de ce malade, dessinée par M. Bevalet et non reproduite dans l'atlas : à la partie postérieure des muscles jumeaux de ce membre, depuis leur portion moyenne jusque près de la cheville, ce n'était qu'une réunion de surfaces rougeâtres, en apparence couvertes de squames et d'autres de couleur lie de vin; ces dernières paraissant tantôt légèrement excoriées, tantôt lisses.

D'après l'état dans lequel se trouvait la jambe de cet individu, eu égard surtout aux squames, on aurait été porté à le considérer comme pouvant fournir un véritable exemple de *lèpre vulgaire, lèpre squameuse ;* mais, indépendamment de ce que les squames n'étaient pas disposées en plaques parfaitement orbiculaires, mais bien continues, et de ce qu'il y avait des ulcérations qu'on refuse à la lèpre proprement dite, des tumeurs noueuses au-dessus des yeux, ainsi que l'état du nez, etc., nous obligent encore à ranger ce cas parmi les éléphantiaques.

SIXIÈME OBSERVATION.

Finnur Jónsson, âgé de trente-quatre ans; Thingvellir, 22 juin 1836 (Atlas médical, pl. v).

Cet Islandais avait presque entièrement perdu la vue par suite d'un gonflement tuberculaire de la cornée; une paralysie incomplète de la bouche avait forcé la commissure droite des lèvres à se porter plus d'un côté que de l'autre en se relevant un peu vers l'aile du nez; flaccidité des joues; les mains étaient très-œdémateuses, surtout la droite, qui portait au médius et sur l'articulation de la phalange métacarpienne avec la moyenne une ulcération de forme ovale, à fond rougeâtre et à bords arrondis; la chute de plusieurs phalanges unguifères empêchait les doigts de s'ouvrir; de petites ulcérations à bords semblables à la première étaient en outre disséminées sur les mains.

Chez cet Islandais, encore jeune, que nous revîmes à peu près dans le même état, l'année suivante (22 juin), époque à laquelle il a été dessiné par M. Bevalet, la forme anesthétique de la lèpre prédominait assurément.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Lépreuse observée par M. Gaimard dans le bær de Hörgsland, le 11 juillet 1836.

Figure couverte d'ulcérations rougeâtres; tubercules nombreux, de la même couleur que la peau.

HUITIÈME OBSERVATION.

Thorkalta Gisladóttir, âgée de trente-trois ans; Grœnanes, 27 juillet 1836.

Malade depuis cinq ans ; — pas de lépreux dans sa famille ; — a eu d'abord à la jambe gauche un érysipèle qui ne céda qu'au bout de quatorze semaines au traitement de M. Beldring, composé de laxatifs, de vin stibié ; les cantharides furent aussi essayées. Elle ressentit à la même époque des douleurs rhumatismales dans le bras droit et une douleur vive à l'intérieur des os du pied gauche lorsqu'on l'exposait à l'air.

Après avoir perdu, il y a deux ans, les deux phalanges du petit orteil par une plaie à la partie postérieure et externe, ce pied est aujourd'hui le siége d'une tuméfaction œdémateuse si forte, surtout en dehors, où la peau est cyanosée et offre de la mollesse, que les malléoles ne font plus de saillie; la malade, dans l'impossibilité de fléchir sur la jambe, ne peut lui

imprimer qu'un petit mouvement en dedans; elle en souffre beaucoup, surtout quand la matière contenue dans une tumeur située à la région de la malléole externe s'écoule par de petites ulcérations; un coup de bistouri plongé dans la partie de cette tumeur où la fluctuation était le plus forte, en fit jaillir au loin un jet de pus. La peau du pied ne sent pas un attouchement léger; celle de la face plantaire, occupée par un large abcès à fond blafard, est insensible; cependant un froid intense y occasionne de la douleur.

Cette femme, chez laquelle on serait tenté, au premier abord, de voir un exemple de l'éléphantiasis des Arabes, mais dont la maladie la classe bien évidemment parmi les véritables éléphantiaques, est toujours de bonne humeur, sauf les instants de souffrance extrême. Mariée depuis six ans, elle a eu trois enfants, dont le plus jeune, âgé de dix-huit mois, est toujours malade; elle n'a jamais été menstruée; la vue était bonne.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Thorbiörg Sveinsdóttir, âgée de trente-huit ans; Grœnanes, 27 juillet 1836 (Atlas médical, pl. I).

Cette femme avait, par sa maladie, une grande ressemblance avec celle de la troisième observation; seulement les tubercules qui lui déformaient le nez et le rendaient aussi large par en haut que par en bas, n'étaient pas encore ulcérés; les sourcils, qui avaient

disparu sous les tubercules, avaient aussi perdu leurs poils et les paupières leurs cils; la vue était obtuse.

Issue d'une famille où il n'y avait pas de lépreux (elle était cependant un peu parente de Thorkalta Gisladóttir, du même bær, et qui a fait le sujet de l'observation précédente), Thorbiörg Sveinsdottir était malade depuis quinze ou seize ans; elle éprouvait des maux de tête; avait un son de voix inarticulé, faible et tout particulier. Gonflement du ventre; menstrues rares et fort peu abondantes; a été saignée du pied, souvent avec succès pour ses règles; elle est ordinairement fort gaie.

DIXIÈME OBSERVATION.

Arndis Einarsdóttir, âgée de trente-sept ans, du bær de Nes, 28 juillet 1836 (Atlas médical, pl. IV).

La maladie, chez cette femme, était surtout caractérisée par des tubercules à la figure et aux mains; ceux du front ne semblaient être qu'une exagération des plis qu'on observe dans cette région de la tête lorsque le sourcil est froncé, tandis que les tubercules du menton étaient parfaitement circonscrits, arrondis. Nous ferons remarquer, au sujet de cette lépreuse, que les tubercules des joues, dans ce cas-ci comme dans les précédents, paraissaient devoir être les premiers qui dussent s'ulcérer à leur sommet.

L'histoire de cette femme, recueillie par M. Gaimard, mérite d'être rapportée entièrement.

« Arndis Einarsdóttir, malade depuis trois ans, a eu deux frères lépreux qui ont succombé à la maladie; cependant, ni son père ni son grand-père, ne furent lépreux; la maladie, chez elle, fut précédée d'une affection psorique aux extrémités inférieures, avec insensibilité; à l'heure qu'il est, ces extrémités sont simplement enflées, sans ulcérations, pas plus que sur les autres parties du corps; bien réglée, les menstrues ont commencé à dix-neuf ans; la maladie n'a éclaté que six ans après son mariage, qui datait de neuf ans; son mari est devenu depuis lépreux; ils ont eu deux enfants, dont l'un est mort; le plus jeune a sept ans; la femme souffre souvent d'un pied, ce qui la force à rester dans l'inaction; elle éprouve de la céphalalgie quand il fait chaud et qu'elle est exposée au soleil; elle est d'un caractère égal, ni trop gaie, ni trop triste; gonflement et prurit des pieds à la face dorsale surtout; la main gonflée permet cependant aux doigts de se mouvoir; elle a la vue bonne; elle n'est pas insensible au toucher, il y a seulement diminution. »

ONZIÈME OBSERVATION.

Sniólfur Thorleifsson, âgé de quarante ans environ; Nes, 28 juillet 1836 (Atlas médical, pl. VI).

Cet Islandais, le mari d'Einarsdóttir, chez lequel, les tubercules à la face par où la lèpre avait débuté depuis trois ans, n'affectaient d'abord que la région

frontale ; mais ils s'étaient tellement agglomérés entre les arcades surcilières, que la paupière supérieure surchargée couvrait, dans son affaissement, presque entièrement l'œil; des rides nombreuses et profondes, courant transversalement au-dessus des tubercules, achevaient de donner un air farouche à ce lépreux en justifiant assez bien le caractère de cette forme de l'éléphantiasis que les Grecs ont appelée léontine; il voyait mieux de l'œil droit que du gauche; le bord libre des paupières était gonflé et assez dur.

Cependant la partie du corps où la lèpre avait fait le plus de ravage était la jambe gauche, dénudée sur les deux tiers au moins de son étendue, ou depuis le haut du mollet jusqu'aux malléoles et tout à l'entour, par un ulcère blafard, à bords durs, coriaces, coupés verticalement, offrant une cicatrice tiraillée à la partie supérieure et externe de la jambe; cette vaste surface ulcérée offrait dans son contour une substance lardacée, gonflée, inégale, avec bords rougeâtres extérieurement; un pus blanc jaunâtre, peu abondant, recouvrait plusieurs points; d'autres étaient très-secs; le pied offrait un peu de difficulté à être porté en dedans.

Les ravages de la maladie, chez ce malheureux, ne se bornaient pas à l'extérieur du corps : l'arrière-bouche, l'œsophage étaient aussi le siége d'ulcérations qui sécrétaient un pus jaunâtre et empêchaient souvent la déglutition.

Thorleifsson, dont le grand-père avait été lépreux, mais non son père, était souvent d'une humeur mé-

lancolique ; sa mémoire lui faisait défaut même, pour dire son propre âge.

DOUZIÈME OBSERVATION.

Torfi Stephansson, âgé de trente-six ans, du bær de Litlubreiduvik, 29 juillet 1836.

Affecté depuis cinq ans de la lèpre, qui a commencé par la jambe droite ; aujourd'hui, les deux jambes sont malades et offrent, indépendamment d'un engorgement au cou-de-pied, les caractères suivants : A la jambe droite, un ulcère ovale, entouré d'une croûte épaisse supérieurement, laisse voir des fibres d'un aspect lardacé et des bourgeons charnus sanguinolents; la peau, non attaquée par l'ulcère, est d'un aspect bleuâtre ; le pied de la même jambe est très-tuméfié et ulcéré à la face dorsale; les ongles sont presque tombés.

A la jambe gauche, un large ulcère entoure toute la partie inférieure de ce membre, excepté cependant en dehors ; les bords en sont arrondis, saillants et coupés à pic; des croûtes tantôt bleuâtres, tantôt jaunâtres, le recouvrent; un autre ulcère règne aussi à la face dorsale du pied de cette jambe.

Torfi Stephansson est le seul de lépreux dans sa famille; il éprouve des douleurs légères dans les jambes, bien qu'il les tienne enveloppées de linge. Son humeur est quelquefois un peu triste ; sa voix est voilée; il a bon appétit; mais il éprouve surtout après

le repas, une douleur abdominale pour laquelle il n'a jamais eu recours qu'à des laxatifs.

TREIZIÈME OBSERVATION.

Jon Jónsson, âgé de quarante-cinq ans, d'Eyrarlandi, près du comptoir d'Eya-Fiördur, sur la côte septentrionale de l'Islande, 15 août 1836 (Atlas médical, pl. III).

Au bout de deux ans que la maladie s'était manifestée chez cet individu, des tubercules noueux occupaient toute la région surcilière, et d'autres tubercules plus circonscrits étaient disséminés sur les autres parties de la figure; le nez s'était déjà beaucoup élargi latéralement; les lèvres étaient grosses; les sourcils dégarnis de poils; il a eu une affection de poitrine; il souffre en respirant, tousse et parle à voix basse, dort bien et a bon appétit; l'insensibilité est déjà grande aux mains et aux pieds couverts de quelques ulcères superficiels.

Jónsson n'est pas le seul lépreux qui ait existé dans sa famille; il a perdu son frère de la même maladie.

QUATORZIÈME OBSERVATION.

Rósa Olafsdóttir, âgée de soixante-huit ans, née à Jódysastadir; Mödrufell, 16 août 1836 (Atlas médical, pl. II).

Des tubercules plus ou moins ulcérés avaient envahi toute la figure, ce qui, joint aux rides de l'âge et à une bouffissure générale, ne permettait pour ainsi dire plus de distinguer les yeux, la bouche et les narines; cependant on pouvait encore constater chez cette infortunée, qui nous a présenté l'exemple le plus repoussant de lèpre tuberculeuse et anesthétique qu'il nous ait été permis de voir en Islande, que les lèvres, par suite de paralysie incomplète de la face, étaient plus tirées du côté gauche, et que l'œil de ce même côté, en apparence plus malade que le droit, laissait pendre sous la paupière supérieure, un tubercule[1] qui s'était développé dans l'épaisseur de la membrane muqueuse.

La lèpre avait ensuite exercé d'affreux ravages aux extrémités inférieures; les orteils du pied droit portaient des cicatrices imparfaites qui témoignaient qu'ils avaient déjà perdu leurs dernières phalanges.

Cette femme, malgré l'horrible état dans lequel l'avait jetée la lèpre dont elle était atteinte depuis une vingtaine d'années, ne paraissait cependant pas accablée par la douleur, car elle chantonnait pendant que M. Bévalet faisait son portrait.

Tel est le petit nombre d'observations qu'il nous a été

[1] Ne pouvant affirmer qu'il y ait eu, dans le cas que nous avons rapporté, hypertrophie plutôt d'un globe de l'œil que de l'autre, nous n'en devons pas moins faire remarquer le rapprochement qu'il nous semble y avoir, entre la fréquence plus grande de l'œil gauche malade en Islande, et l'hypertrophie de ce même œil observée chez les spédalsques de la Norvége.

donné de recueillir nous-même sur la lèpre d'Islande. Bien que fort incomplètes, il est cependant facile de voir qu'elles se rapportent presque, pour ne pas dire toutes, à l'éléphantiasis des Grecs ou à la spedalskhed, tantôt tuberculeuse, tantôt anesthétique, et le plus souvent à ces deux formes réunies chez le même sujet. Non-seulement nous sommes porté à croire que ces deux états, analogues par leur essence intime, règnent à la fois chez tous les individus affectés d'éléphantiasis, mais que le radesyge, qui a été aussi considéré par quelques médecins comme une syphilis, n'est qu'un degré plus avancé de la même maladie éléphantiaque. Quant à la lèpre proprement dite, la lèpre des Grecs, suivant l'acception de nos auteurs modernes, cette maladie nous paraît, d'après l'exemple que nous avons rapporté, et encore est-il douteux, devoir être très-rare en Islande, si même elle y existe; l'éléphantiasis des Arabes, caractérisé par une hypertrophie de la peau, principalement aux extrémités inférieures, serait tout à fait inconnu dans cette contrée, à moins d'y rapporter le malade qui a fait l'objet de notre onzième observation, et chez lequel l'éléphantiasis avait pris la forme léontine.

Suivant M. Thorsteinsson, la lèpre d'Islande siégerait tantôt à la poitrine, tantôt à la tête ou aux extrémités seulement; n'ayant vu, quant à nous, qu'un très-petit nombre de cas, nous dirons avec toute la réserve possible, qu'il nous a semblé que les tubercules caractéristiques de la lèpre en question affectaient de préférence la tête, et surtout la région frontale et celle

du menton[1]; qu'ils débutaient même par ces régions; nous ferons aussi remarquer comme une particularité qui nous semblerait propre à la lèpre islandaise que les tubercules, qui, dans l'éléphantiasis des Grecs, ne manquent pas d'affecter les oreilles chez les spédalsques de la Norvége, laissent en Islande cet organe parfaitement libre.

La durée de cette maladie est encore plus variable que son lieu d'élection ; la lèpre, au dire de Pállsson et d'Olafsson, ne se développe que graduellement en Islande, de manière que l'homme qui en est atteint peut encore vivre dix et même vingt ans ; il y en a cependant qui meurent un an après son invasion.

Il nous a été impossible de constater en Islande un seul cas de *libido inexplebilis* qui, suivant quelques auteurs, s'empare presque toujours des lépreux.

Nous n'avons pas rencontré un seul individu, quelle que fût la gravité de sa maladie, qui parût déplorer son sort, qui exhalât aucune plainte; ceux qui doivent mourir de la lèpre s'éteignent sans paraître en souffrir[2]: c'est qu'indépendamment de l'abolition ou de la perversion d'un ou de plusieurs des sens, l'insensibilité chez les éléphantiaques devient générale. Le plus ma-

[1] Après avoir fait connaître les signes précurseurs de cette maladie tels que « embarras et lenteur de la respiration, urines jumenteuses, haleine fétide, rapports continuels et très-incommodes, etc., » Arétée ajoute « le corps se recouvre de petites tumeurs, *surtout vers le front et le menton.* »

[2] Dans la lèpre anesthétique de l'Inde, au dire de Robinson, qui, le premier, a admis cette forme, les individus mutilés par les progrès de la maladie, vivent quelquefois longtemps sans être dégoûtés de la vie.

lade de ceux que nous avons observés, fredonnait, ainsi que nous l'avons déjà dit, une chanson pendant qu'on le faisait poser pour dessiner sa figure.

L'éléphantiasis des Grecs, la spedalskhed, passe pour être héréditaire en Islande[1] où cette maladie franchirait quelquefois une ou plusieurs générations : sur cent vingt-cinq spédalsques, en 1837, le docteur Hjaltelin en cite à peine un seul qui ne descendît pas d'une famille atteinte de spedalskhed.

Quoiqu'il y ait encore des léproseries en Islande, la maladie pour laquelle elles ont été établies[2], paraît cependant avoir beaucoup diminué, à moins qu'il n'en ait été autrefois de ces établissements comme de ceux de la France, où l'on donnait asile à tous les individus qui portaient des altérations plus ou moins profondes de la peau, la plupart du temps, étrangères à la véritable lèpre et à l'éléphantiasis des Grecs.

Rien ne prouve que la lèpre soit contagieuse, bien que nous l'ayons observée dans une seule circonstance, chez le mari et la femme, qui l'avaient eue l'un après l'autre; mais nous devons faire remarquer que ces lépreux vivaient depuis longtemps dans le même lieu,

[1] Suivant Pállsson et Olafsson, cette maladie serait aussi ancienne en Islande que les habitants même qui l'auraient apportée avec eux de la Norvége où elle était connue dans les temps les plus reculés, au dire des historiens les plus anciens de cette contrée.

L'éléphantiasis des Grecs s'était manifesté en 1616 aux îles Feroë, longtemps après qu'il s'était répandu épidémiquement, à l'époque des croisades, par toute l'Europe; il est à croire que c'est vers cette époque qu'il a pénétré en Islande.

[2] Le premier hôpital pour les lépreux de l'Islande fut élevé en 1652 dans le Vesterfiördingen.

où, indépendamment du hasard qui les a peut-être fait se rencontrer pour unir leur sort, les conditions d'existence auxquelles ils ont été soumis, ayant toujours été les mêmes, la lèpre a pu fort bien se développer spontanément chez eux. Nous avons vu assez fréquemment des individus sains habiter sous le même toit avec des lépreux, coucher côte à côte, sans en être le moins du monde atteints ; cela aurait pu aussi avoir lieu pour nous qui avons dû souvent être en rapport de contact avec des lépreux, qui avons eu un guide de ce genre, et qui, cependant, au milieu de ces nombreuses affections cutanées des Islandais, n'avons (du moins celui qui écrit ces lignes) contracté que l'une d'elles essentiellement contagieuse, et que pour ce fait nous n'avons pas besoin de nommer.

S'il règne encore de l'obscurité sur la transmission de la lèpre ou spedalskhed, on n'est guère moins d'accord sur son étiologie : on ne manque jamais de l'attribuer à l'habitation dans des lieux humides, au voisinage de côtes, de marais ; à l'usage des viandes salées, de poissons gâtés que les peuples du Nord laissent pourrir pour qu'ils deviennent plus sapides. Cependant en Islande elle a été observée dans des circonstances tout à fait opposées et chez des gens qui, au dire de Pállsson et d'Olafsson, vivaient loin des côtes et des rivages et ne se nourrissaient que d'aliments sains[1].

[1] Ils font cependant une exception pour la côte septentrionale de l'île où, suivant eux, les habitants sont sujets à la gale et à la lèpre.

On ne cite, suivant M. Beldring, pas d'exemple de lèpre dans l'intérieur

Sans vouloir nier l'influence de la nourriture[1], qui, si elle ne se compose pas de viandes généralement salées, en Islande, n'en est pas meilleure pour cela, nous ferons cependant remarquer, quant à nous, que nous avons presque toujours observé cette maladie aussi bien sur le bord de la mer et des rivages que dans l'intérieur des terres, mais là surtout où les habitations étaient étroites, obscures et humides, où, comme on l'a si bien fait remarquer pour les pêcheurs des côtes de la Norvége, l'oxygénation du sang devait être incomplète; là où, en un mot, tout favorisait le développement des scrofules, avec lesquelles nous avons été tenté bien des fois de confondre la lèpre d'Islande[2].

Aux causes générales qui dépendent de l'*habitat* et de la nourriture, qu'on met ordinairement en avant pour expliquer l'apparition de la lèpre, il ne serait peut-être pas indifférent pour le pays qui nous occupe, de tenir compte de la manière de se vêtir des habitants; nous avons déjà dit, dans notre relation historique, que

de l'Islande; on n'en trouve que sur les côtes. Mais que faut-il entendre par intérieur et côtes de l'Islande, car la véritable partie centrale de cette île étant à peine habitée, ne peut guère servir, ce nous semble, de point de comparaison.

[1] M. Beldring attribue la lèpre à l'usage que font les Islandais d'un poisson plat appelé *Hydra* ou *Spraka* du genre pleuronecte.

[2] « Toutes les causes, dit M. Rayer, auxquelles on attribue le développement de l'éléphantiasis se trouvent réunies dans des lieux où l'on n'a jamais observé l'éléphantiasis des Grecs. Cependant, ajoute cet auteur, si elles ne suffisent pas pour produire cette maladie, elles peuvent favoriser son développement et l'entretenir dans certaines localités. » (*Traité théorique et pratique des maladies de la peau*, t. III, p. 848.)

rien n'était plus commun que les affections cutanées dans ce pays, et qu'il fallait sans doute attribuer cette fréquence à l'usage où sont les Islandais de porter, hiver comme été, des vêtements de laine, immédiatement appliqués sur la peau et depuis la tête jusqu'aux pieds; vêtements qui, ainsi que le corps, profitent malheureusement bien peu des eaux thermales, si abondantes en Islande, qu'elles y forment des rivières [1].

Disons maintenant, toujours d'après nos souvenirs, quelques mots sur les autres maladies de l'Islande.

On conçoit que les affections psoriques soient très-communes dans cette contrée; aussi après la lèpre à laquelle elles se joignent quelquefois en lui fournissant des myriades d'acarus qui vivent sous les croûtes qu'elles forment (c'est probablement ce qui l'a fait nommer dans ce cas-ci *lèpre psorique* [2] par le docteur Hjaltelin), sont-elles des maladies qu'on rencontre très-souvent: il n'est pas rare, par exemple, de voir tous les membres de la même famille affectés de la gale.

[1] « Les divers soins de propreté, le fréquent usage du linge » dit Alibert dans son *Précis théorique et pratique des maladies de la peau,* « ont beaucoup contribué à éteindre la lèpre et n'en ont laissé presqu'aucun vestige dans nos climats. » Plus loin le même auteur ajoute : « On est généralement convaincu que cette affection est plutôt le résultat des mœurs et des habitudes des hommes, que du climat et des influences atmosphériques. — Elle est née au milieu de la barbarie et du désordre des institutions sociales. — L'expédition des croisades contribua singulièrement à la développer. »

[2] Il paraîtrait cependant, d'après MM. Danielsen et Boeck, que l'acarus qui se développe sous les croûtes de la lèpre tuberculeuse non compliquée de gale, est une tout autre espèce que l'acarus *scabiei*.

Cependant les maladies les plus fréquentes appartiennent à une tout autre classe que celle des affections cutanées ; elles sont peut-être encore plus inhérentes au climat, au genre d'habitation, que la lèpre : ce sont les phlegmasies des organes respiratoires, les rhumatismes et les névralgies ; il n'y a peut-être pas un Islandais qui n'ait une de ces trois maladies et quelquefois les trois réunies ; et comment, d'ailleurs, en serait-il autrement, d'après ce que nous avons rapporté de la climatologie du pays, des bærs, et du genre de vie de ses habitants.

Les dyssenteries s'observent fréquemment aussi en Islande où l'été ressemble le plus souvent à un de nos printemps froid et humide. En 1836, cette dernière maladie avait enlevé avec une si grande rapidité plusieurs individus à Olafsvik, que l'on crut dans le pays y voir le choléra-morbus transporté par un navire nouvellement arrivé d'Espagne, où il était allé chercher une cargaison de sel.

C'est pour la même raison que les individus atteints de dyssenterie en pays chaud et qui se rendent en Islande, ont bien de la peine à en guérir une fois qu'ils y sont débarqués ; c'est du moins ce qui est arrivé à deux ou trois hommes de notre corvette, qui avaient contracté cette maladie aux colonies (chez l'un d'eux, elle s'aggrava même au milieu des glaces de la banquise); ils s'en revinrent en France sans avoir été complétement guéris.

Malgré cependant les conditions fâcheuses de l'état de l'atmosphère dans lesquelles les Islandais sont

obligés de vivre, les jeunes gens qu'on envoie étudier à Copenhague y succombent presque toujours de la poitrine vers l'âge de vingt ans. C'est en apparence l'inverse de ce qui ne menace que trop les individus passant d'un pays plus chaud dans un pays plus froid; mais dans ce cas-ci cette contradiction s'explique jusqu'à un certain point : il paraîtrait, d'après ce que nous a assuré M. Krieger, qui nous a communiqué cette remarque intéressante, que les vicissitudes atmosphériques auxquelles il faudrait rapporter le développement de la phthisie seraient, par exemple, plus communes à Copenhague, qu'à Bessastadir où les élèves font leurs humanités en Islande. En effet, nous devons dire que nous avons rencontré dans le cours des deux voyages que nous avons entrepris dans cette île, immensément de rhinites, de bronchites aiguës ou chroniques, mais pour ainsi dire pas de phthisies proprement dites[1].

Si les fièvres catharrales sont communes en Islande, il n'est pas moins remarquable d'y voir la rareté et peut-être bien l'absence de fièvre intermittente non pernicieuse : les conditions atmosphériques qui préservent ce malheureux pays de la phthisie pulmonaire agissent peut-être de la même manière sur l'économie pour épargner la fièvre muqueuse à ses habitants.

[1] Une remarque à peu près semblable a d'ailleurs été déjà faite pour la Scandinavie par les médecins de cette vaste contrée, qui ont reconnu que la phthisie était d'autant plus rare qu'on s'approchait davantage du nord; ce qui paraîtrait tenir aussi à ce que les variations de température sont de moins en moins fortes à mesure qu'on s'approche du cap Nord.

Nous n'avons rencontré qu'un exemple de véritable syphilis chez une femme islandaise qui avait contracté cette maladie, en cohabitant avec un de ses compatriotes. Ce fait, bien isolé, prouve au moins que la maladie vénérienne, comme l'Académie royale de médecine en avait posé la question à M. Gaimard[1], n'est pas complétement éteinte en Islande.

Nous manquons tout à fait de données pour dire si les affections calculeuses sont communes dans ce pays; nos recherches n'ont abouti qu'à nous procurer deux petits vases en bois, qui depuis trois ans qu'ils servaient aux femmes, étaient à moitié remplis par une couche épaisse de concrétion pierreuse d'un aspect grisâtre; nul doute que ce ne fût un sédiment urinaire indiquant au moins la tendance qui doit exister chez les Islandais à devenir calculeux; et, à ce sujet, Magnussen, notre guide-interprète, nous a déclaré qu'on observait dans tous les bærs (*apud rusticos* (*sic*), de semblables dépôts.

Si les scrofules sont communes en Islande, il n'en est pas de même du rachitisme, qui semble cependant devoir en être la conséquence : soit que l'exercice et surtout l'habitude d'aller à cheval, contractée de bonne heure par les jeunes Islandais, les préservent de cette maladie; soit plutôt que la mort les enlève de bonne heure, toujours est-il, que rien n'est plus rare que les incurvations de la colonne vertébrale en Islande, que d'y rencontrer, par exemple, un bossu.

[1] *Voyage en Islande et au Groënland*, Instructions, t. I, p. 42.

Nous n'avons souvenance que d'un jeune rachitique chez lequel tous les membres étaient tors, et qui, malgré cette quadruple difformité, jouissait d'une vigoureuse santé.

Parmi les affections congéniales que nous avons eu occasion d'observer, nous n'avons guère remarqué qu'un exemple de bec-de-lièvre compliqué : il était offert par un enfant du sexe masculin, chez lequel, indépendamment de la division complète de la lèvre supérieure, il y avait écartement des os maxillaires supérieurs et de la voûte palatine. Ce petit malheureux, qui était venu à la consultation de M. Gaimard, réclamer les secours de la chirurgie, était encore aveugle de naissance.

Fidèle à ce que nous avons dit au commencement de cette notice, sur quelques-unes des maladies qui règnent le plus souvent en Islande, nous ne parlerons pas du scorbut, que nous n'avons pas eu occasion de voir une seule fois. Nous passerons également sous silence une affreuse maladie, le *trismus* des nouveau-nés, qui enlève dans les îles Vestmanneyar plus de la moitié des enfants dans les premiers jours de leur naissance.

Nous ne terminerons cependant pas nos observations médicales sans dire un mot de la vaccine en Islande, où la petite vérole a quelquefois exercé d'affreux ravages.

Parmi les excellents médicaments que M. Gaimard a distribués dans toute l'île à ceux qui en réclamaient sur notre passage, se trouvait du virus-vaccin contenu

dans des petits tubes de verre pneumatiques, fermés à la lampe, et donnés par M. Fiard[1] au nom de la Société de bienfaisance fondée par M. Monthyon.

La vaccination fut donc pratiquée à Reykiavik, du 2 au 5 juin 1836, par M. Thorteinsson, sur huit Islandaises et Danoises de différents âges, mais cependant toutes jeunes. Nous acquîmes la certitude, au bout de quelques jours, que le précieux virus apporté de Paris et provenant de la cinquième reproduction du cowpox naturel (il avait été recueilli sur un enfant), avait conservé toutes ses propriétés malgré le voyage assez long qu'il avait fait de France en Islande[2]; car il agit avec autant d'énergie que si on l'eût suivant la meilleure méthode, inoculé de bras à bras (il réussit même parfaitement chez une Islandaise qui avait déjà été vaccinée) : voici l'exemple le plus saillant :

Chez un jeune enfant inoculé à la partie externe et supérieure de l'avant-bras[3], les pustules étaient, le huitième jour, presque aussi développées qu'elles le

[1] Notes sur la vaccine, par M. le docteur Fiard. *Histoire du voyage*, t. I, page 57.

[2] Cependant du virus-vaccin, provenant de la même source et conservé de la même manière, ne paraît pas devoir résister aussi bien au froid : à la sortie du long hiver que MM. Lottin, Bravais et Bévalet passèrent de 1838 à 1839 à Kaafiord, à la suite du voyage de la corvette *la Recherche* au Spitzberg et au cap Nord, dans la Laponie norvégienne, les médecins qui se servirent de ce vaccin n'en obtinrent aucun résultat, bien qu'il eût été constamment renfermé dans la demeure de nos courageux physiciens.

[3] On ne paraît pas attacher en Islande une grande importance aux lieux d'élection de la vaccination ; les médecins la pratiquent indifféremment au bras ou à l'avant-bras.

sont le douzième chez des enfants vaccinés à Paris : l'auréole était rouge, bien circonscrite à la base du bouton ; mais comme les piqûres au nombre de trois étaient très-rapprochées dans un espace triangulaire, il en résultait que les auréoles étaient devenues confluentes là où leur contour devait se terminer nettement.

SUR

LA LÈPRE EN ISLANDE

(Extrait de *Tractatus de morbis in Islandiâ frequentissimis*, *auctore Johanne Thorsteinsson, physico ejusdem insulæ. In mense januario* 1837 *conscriptus*[1].)

La lèpre islandaise proprement dite est la même espèce de lèpre qui, dans les temps anciens, était répandue dans toute l'Europe, surtout dans les contrées septentrionales, et dont on voit encore des traces, quoique çà et là, surtout dans la Norvége, où elle est connue sous le nom de *radesyge*, et aussi dans l'Écosse, sous le nom de *leprosy*.

Voici les symptômes de l'espèce de lèpre la plus fréquente en Islande : toutes les fonctions du cerveau sont affaiblies ; les malades deviennent hébétés. Le corps perd généralement de sa vivacité ; la voix devient rauque et la face scorbutique, livide et apo-

[1] Après avoir décrit la position géographique de l'Islande, son climat, etc., l'auteur ne s'occupe plus que des maladies communes dans ce pays et de celles qui lui sont propres. C'est pourquoi il mentionne surtout une fièvre qu'il appelle catarrhale; il la décrit longuement sous deux formes bien différentes : l'une qui est en général très-bénigne quoiqu'elle dure plusieurs semaines, l'autre qui est moins répandue et beaucoup plus grave. Celle-ci paraît à de longs intervalles, mais quand elle règne, elle ravage en très-peu de temps tout le pays. Deux épidémies de ce genre qui eurent lieu en 1834 et 1835, rapportées par M. Thorsteinsson, en donnent une idée claire et nette.

Le rhumatisme est la plus commune des maladies chroniques en Islande.

Le croup y est très-fréquent; de même l'induration du foie, l'aménorrhée et le scorbut, cette dernière maladie étant souvent épidémique, notamment chez les pêcheurs les plus pauvres de la côte occidentale du pays.

Quant à la lèpre, le médecin de Reykiavik en admet trois espèces :

plectique ; l'haleine des malades est fétide ; une insensibilité générale s'empare de tout le corps. Des taches livides et noirâtres, dures et insensibles se montrent dans diverses parties du corps et soulèvent la peau ; ces taches ou plutôt ces tumeurs livides peuvent avoir leur siége dans toutes les parties du corps, et souvent elles se manifestent en même temps sur la figure, sur les bras et sur les extrémités inférieures ou pelviennes. Chez quelques malades, il se forme dans le reste du corps un exanthème ulcéreux, et tout l'extérieur de l'individu devient de plus en plus hideux ; du reste, l'appétit augmente en général, et les malades recherchent surtout la viande grasse, qui cependant, d'après des expériences, est plus nuisible que les végétaux.

Les tumeurs dont nous avons parlé plus haut, se transforment dans certaines parties du corps, en ulcères fétides lardacés ; chez quelques lépreux, ces ulcères sont douloureux ; chez d'autres, ils sont insensibles. Tout le corps se désorganise peu à peu, et la durée de la vie dépend surtout du moment où les organes vitaux commencent à être abolis. Tous les sens s'affaiblissent, la vue se perd ordinairement plus vite que l'ouïe ; souvent même cet organe est détruit complétement, et la cavité de l'œil laisse voir un ulcère fétide ; les os du nez et du palais se carient et le mal attaque même le cerveau. Chez certains sujets, le pharynx est désorganisé avant toutes les autres parties du corps, et ces malades ne tardent pas à succomber faute de pouvoir prendre de la nourriture.

1° la lèpre du nord, lèpre d'Islande proprement dite, la lèpre scorbutique; 2° la lèpre décidue; 3° et la lèpre des Arabes.

M. Thorsteinsson signale aussi les maladies qui, suivant lui, sont inconnues au pays où il exerce, telles que la fièvre intermittente, qu'on devrait au contraire s'attendre à y rencontrer souvent, puisque l'Islande est presque toujours plongée dans une atmosphère humide.

Il ne peut citer aucun exemple de maladie vénérienne. Excepté le trismus des nouveau-nés, on connaît fort peu les affections nerveuses.

M. Thorsteinsson termine son traité en donnant une description historique des épidémies qui ont régné en Islande, et en établissant une distinction entre celles qui y ont été introduites et celles qui y sont naturelles. Il range dans la première catégorie la variole, qui a sévi vingt et une fois en cinq siècles, la rougeole et la scarlatine; et dans la seconde, il réunit la fièvre catarrhale, le scorbut, la dyssenterie, le croup et la coqueluche. (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*, t. VIII, p. 26.)

La durée de la maladie est très-variable; plusieurs souffrent dix ans ou plus; d'autres meurent au bout de deux seulement. Cette espèce de lèpre que je viens d'exposer, est la plus fréquente; il y en a d'autres plus rares; c'est pourquoi je lui donne le nom de *lèpre propre au pays* (*lepra genuina*), *lèpre scorbutique*. Voici ce qui la distingue des autres espèces, que je décrirai bientôt : l'extérieur du corps est plus scorbutique et renferme plus de sérosité (*succulentus*) que dans les autres espèces; la raison et toute l'activité cérébrale diminuent plus promptement; toutes les parties du corps sans exception, sont attaquées.

La seconde espèce de lèpre s'appelle, en Islande, *Limafallssyki* (lèpre décidue, *lepra decidua*); car elle se fait principalement remarquer aux extrémités du corps, par la chute des doigts d'abord, puis des os du métacarpe et du métatarse. Cette maladie débute par une grande insensibilité des extrémités, sans tumeur, mais avec une grande douleur au-dessus du membre insensible, là où s'ouvre l'ulcère, et l'os de ce membre se détache avec ses parties adjacentes, ce qui diminue la douleur, jusqu'à ce que plusieurs os soient également séparés les uns des autres par la même maladie, ce qui arrive souvent. Les ulcères ne produisent aucune douleur et sont dépourvus de sensibilité; cependant ils guérissent facilement, mais alors ils reparaissent souvent en d'autres endroits.

Dans le reste du corps on n'observe rien d'extraordinaire, si ce n'est que, pendant la maladie, la face est leucophlegmatique; les fonctions cérébrales ne sont pas affaiblies comme dans la lèpre islandaise scorbutique; l'appétit n'augmente pas, mais la peau est souvent couverte d'un exanthème écailleux, sec et qui occasionne des démangeaisons; le volume des muscles diminue au point que les malades paraissent maigres; d'ailleurs, toutes les autres fonctions restent intactes.

Le degré d'insensibilité est tel, que s'il était nécessaire d'amputer l'extrémité affectée ou de retrancher entièrement un séquestre, les malades sentiraient à peine ou même pas du tout une pareille opération. Les artères ouvertes et qui, en général, exigent une ligature, laissent à peine, dans ce cas-là, échapper du sang. Dans l'intérieur de la chair musculaire, on observe des ossifications et des matières cartilagineuses, tandis que les muscles, qui n'ont pas

été attaqués par la maladie, semblent seulement s'être transformés en cartilages. Après l'amputation, ces blessures guérissent facilement, et il en est de même des ulcères idiopathiques de ce genre, lorsqu'ils viennent d'être rafraîchis récemment. Parmi les sens, la vue s'affaiblit quelquefois. Ces malades, après avoir perdu une ou plusieurs parties de leur corps, peuvent d'ailleurs vivre plusieurs années sans beaucoup souffrir.

Cette espèce de lèpre décidue, appelée aussi *rhumatismale*, est plus rare que la lèpre islandaise scorbutique, et souvent elle guérit, si elle est bien traitée dès le commencement.

Il y a en Islande une troisième espèce de lèpre, très-rare et en tout semblable à la lèpre des Arabes. J'y en ai vu deux exemples ainsi qu'un autre en Danemark en 1819. Les principaux symptômes sont : l'induration de la peau sur toute la surface du corps, qui devient écailleuse, insensible et éléphantique; les muscles et tous les autres organes maigrissent, tandis que les parties inorganiques situées à l'extérieur du corps, telles que les ongles et l'épiderme, épaississent; on n'observe pas d'ulcère sur elles; mais tout le corps maigrit peu à peu, quoique l'appétit soit excellent; les fonctions cérébrales s'affaiblissent aussi bien que dans la lèpre islandaise ou scorbutique. D'ailleurs j'ai eu très-peu d'occasions d'observer cette maladie, qui est très-rare en Islande, et l'est peut-être plus encore dans les pays du nord voisins.

Telles sont donc les diverses espèces de lèpre que j'ai observées en Islande pendant les dix-sept dernières années; la première, la lèpre *islandaise scorbutique*, est très-fréquente; la lèpre *décidue* ou *rhumatique* vient après; puis la lèpre *éléphantique* ou *des Arabes*, qui est encore plus rare.

Le traitement de la lèpre se réduit à ceci : prendre des bains chauds, suivre une diète légère composée surtout de végétaux, et entretenir la propreté du corps. On doit prendre à l'intérieur des décoctions de racines de *rumex acutus* et se laver le corps avec des décoctions de bois (*lignorum*); faire, en outre, usage de diverses plantes indigènes, telles que le *leontodon taraxacum*, qui guérit très-bien la lèpre décidue; la lèpre scorbutique est soulagée de diverses manières et les ravages des ulcérations peuvent être retardés, mais on parvient difficilement à la guérir.

On pourra juger du nombre des lépreux en Islande, en apprenant que pendant seize années, depuis 1819 jusqu'à 1834 inclusivement, sur vingt-huit mille deux cent quatre-vingt-deux morts, il y avait deux cent neuf lépreux, soit un sur cent dix ou cent onze.

Il n'est pas facile d'indiquer comment la lèpre a pénétré en Islande; les uns prétendent qu'elle vint de la Norvége avec les premiers habitants, ce qui me paraît douteux, car les historiens n'en parlent jamais avant l'année 1300 ou vers le XIVe siècle; pour moi, je suis porté à croire qu'elle se propagea vers cette époque.

La lèpre a été, selon moi, transportée aux XIe et XIIe siècles de l'Asie en Europe, soit directement de la Palestine, soit par les Sarrasins en Espagne; elle reçut ensuite, dans les différents pays où elle se répandit, plusieurs modifications résultant des diverses manières de vivre des habitants : ainsi, dans les pays maritimes du nord de l'Europe où le scorbut existe parmi les pêcheurs, elle s'y joint facilement et revêt sa forme bien plus que dans les pays chauds où le scorbut est plus rare, et où l'on se nourrit davantage de végétaux.

Nous tenons pour certain que la maladie a existé ici aux XVe, XVIe et XVIIe siècles, et qu'elle est plus rare aux XVIIIe et XIXe siècles, ce qui résulte, sans aucun doute, d'une plus grande propreté domestique et d'un choix meilleur dans l'alimentation végétale. La plupart des lépreux se trouvent surtout chez les pêcheurs les plus pauvres.

La lèpre n'est pas regardée, en Islande, comme étant contagieuse; mais elle y est héréditaire, et souvent elle existe dans les mêmes familles, ainsi que je l'ai constaté moi-même.

SUR

LES MALADIES PARTICULIÈRES A L'ISLANDE,

LES FOUS ET SOURDS-MUETS, LES CHARLATANS, LES SAGES-FEMMES, ETC.

PAR

M. SCHLEISNER

DOCTEUR-MÉDECIN.

(Extrait de l'*Islande examinée sous le rapport médical* [1]. Traduit par L. LEVIN, et revu par M. EUGÈNE ROBERT.)

Pour établir une comparaison entre la proportion des maladies de différents pays, il faudrait d'abord déterminer le nombre de ces maladies, leur fréquence, leur force et leur durée. C'est de la plus grande importance, non-seulement sous le rapport de la

[1] *Island undersögt fra et lægevidenskabeligt synspunkt.* Cet ouvrage de cent quatre-vingt-dix-huit pages grand in-8 se divise en trois parties ; la première qui est un pur traité de nosographie de l'Islande, renferme trois paragraphes : § I, maladies particulières au pays — nombre des fous et des sourds muets— principales maladies mortelles et leurs causes ; § II, description des épidémies islandaises avec un exposé historique de celles qui eurent lieu de 1306 à 1846— leurs fréquence et intensité ; § III, tableau comparatif des décès et des naissances entre le Danemark et l'Islande.

Dans la seconde partie, l'auteur traite de l'Islande au point de vue de la physique et de l'hygiène — état géognostique — climat — habitations — vêtements — manière de vivre — occupations journalières — constitution des habitants— leur tempérament et leur caractère national.

La troisième partie comprend l'état médical de l'Islande, les sages-femmes, les pharmaciens et les quarantaines.

E. R.

plus encore dans celui de Fljótsdalsherad où, chose étrange, les scrofules et le rachitisme sont assez communs chez les enfants et dans presque toutes les familles. Ce fait est également rapporté par les deux médecins qui viennent de se succéder dans ce canton. J'y traitai moi-même des scrofuleux. Au contraire, pas un cas de scrofules ne se trouve cité parmi les deux mille six cents cas dont j'ai parlé.

Tous les médecins s'accordent à dire que la phthisie pulmonaire se rencontre bien en Islande, mais très-rarement, de même que ceux qui en souffrent, la supportent plus longtemps qu'en Danemark. J'ai employé avec soin la stéthoscopie pour tous ceux qui se sont plaints d'en ressentir quelques symptômes, et parmi trois cent vingt-sept personnes presque toutes atteintes d'affections chroniques, je n'en ai reconnu que trois affectées de véritable phthisie pulmonaire, et encore, s'y trouvait-il un malade d'origine danoise. Parmi les deux mille six cents cas de maladies, cent trente-trois individus étaient atteints d'affections chroniques du cœur et du poumon, parmi lesquels la phthisie se trouve neuf fois, l'hémoptysie huit fois, la vomique cinq fois; les autres accidents sont presque tous indiqués sous les noms d'asthme séreux ou pulmonaire. Mais on ne sait pas trop bien marquer la différence entre ces maladies. Cependant, il est certain que la phthisie est très-rare en Islande; de sorte qu'il y en a autant en proportion dans les îles Feroë, d'après ce que MM. les docteurs Manicus et Panum ont observé. Un fait mérite d'être rapporté, savoir : que les Islandais qui viennent en Danemark, y sont atteints très-fréquemment de phthisie pulmonaire, surtout après avoir eu la rougeole.

Enfin, il y a encore quelques maladies qui sont très-rares en Islande, quoiqu'elles ne soient pas mentionnées dans les journaux de médecine, savoir : les pâles couleurs, la folie déterminée par l'abus des boissons (*drankergalskab*), et la carie dentaire. Parmi les deux mille six cents cas, il n'y a qu'un seul malade ayant les pâles couleurs, et moi-même, je n'en ai pas traité un seul dans tout mon voyage ; mais, au contraire, l'hystérie et la ménostasie sont singulièrement fréquentes, ce que je démontrerai plus loin. Deux cas de la folie déterminée par l'abus des boissons se trouvent seulement cités parmi les deux mille six cents, et de même, j'ai entendu affirmer la rareté de cette maladie par plusieurs médecins. Cela

est, sans contredit, remarquable, car l'ivrognerie est très-répandue en Islande. Cette maladie est étrangère aux habitants des îles Feroë. Quelques médecins ont cité la rareté de la carie dentaire, en observant cette maladie parmi les familles peu nombreuses, dont les enfants ont été atteints de scrofules et de rachitisme.

Mais si l'Islande est exempte de ces trois maladies : la syphilis, les scrofules et la phthisie pulmonaire, qui ont beaucoup plus de liaison entre elles qu'on ne le suppose ordinairement, et qui dans le reste de l'Europe causent le malheur et la mort de bien des personnes, elle a, en revanche, d'autres maladies qui produisent le même ravage dans ce pays, c'est-à-dire la maladie du foie, la lèpre et le trismus des nouveau-nés (*trismus neonatorum*) : je vais m'étendre davantage sur chacune d'elles.

La maladie du foie, nommée en islandais *Meinlæti*, *Lifrarveiki* ou *Lijrarbólga*, n'est réellement pas une maladie propre exclusivement à cet organe ; mais une maladie hydatique générale. Tous les médecins en Islande ne se font pas une juste idée de cette affection. C'est, grâce à M. Thorsteinsson, médecin en chef, et notamment à M. Thorarensen, médecin de district, que j'ai pu avoir de bons éclaircissements. Ce dernier a fait l'autopsie de plusieurs individus morts de cette maladie (ce qui ne se trouve malheureusement pas cité dans les journaux de médecine), et il a toujours trouvé des hydatides, aussi bien dans le foie que dans les autres organes de l'abdomen; de plus, il a rencontré plusieurs fois de ces entozoaires en ouvrant des individus morts de maladies tout à fait différentes. J'ai été moi-même assez heureux pour faire deux autopsies cadavériques pour la maladie du foie, et les résultats en ont été très-satisfaisants. L'une a été entreprise en compagnie de M. S. Thorarensen, ci-dessus mentionné et l'autre de M. Schaptason, médecin de district. Voici d'ailleurs les résultats de ces deux autopsies avec une courte histoire de la maladie qui se rapporte à chacune d'elles.

Bárd Gudmundsson, âgé de vingt-trois ans, de Foss, dans le canton de Vester-Skaptafjeld, avait joui pendant son enfance d'une bonne santé jusqu'à sa quatorzième année. Il reconnut alors qu'il avait une tumeur dure au côté droit du nombril et ressentit des douleurs de plus en plus fortes dans le côté droit. La tumeur ne se

manifestait pas extérieurement et ne le faisait pas tellement souffrir qu'il ne pût vaquer à ses affaires. Dès l'automne de 1845, elle prit un grand accroissement; il reçut, à cette époque, un coup violent sur le côté, après quoi l'enflure se dissipa et le mal se répandit dans le bas-ventre, comme il l'a dit lui-même. Dans le commencement il s'en trouva soulagé ; mais alors il se développa peu à peu, à ce qu'il paraît et sans qu'il y ait eu d'accidents capables de causer des inflammations, un grand amas d'eau dans le bas-ventre; c'est pourquoi on lui fit la ponction au mois d'août 1846. Immédiatement après cette opération, on ne vit pas de petites enflures ou tumeurs et l'opéré se porta bien durant un mois. Mais depuis ce temps apparurent plusieurs petites enflures qui prirent un accroissement très-grand; la situation de ce malade s'aggrava tellement, qu'il devint ictérique au mois d'avril 1847. Le bas-ventre s'enfla prodigieusement, et dans le dernier mois, s'y joignit un œdème qui gagna les pieds et les cuisses, mais il était peu douloureux au toucher. Il garda toujours le lit pendant le dernier mois; il eut alors trois ou quatre fois par jour des selles claires et fétides. Il n'eut jamais ni vapeurs ni vomissements, mais jouit au contraire d'un bon appétit jusqu'à sa mort. Il était encore très-ictérique, avait le corps très-amaigri, la langue était dans son état normal, le pouls donnait quatre-vingt-six pulsations; le bas-ventre avait perdu toute sensibilité. Une fluctuation se faisait sentir d'un côté à l'autre dans la partie latérale la plus basse. Quelle que fût la position que le bas-ventre occupât, la percussion rendait toujours un son mat; cette percussion était pratiquée sur tout le bas-ventre, si ce n'est dans un espace représenté par une largeur double de celle de la main et situé au-devant du nombril, où la percussion était tympanique. Au-dessus de cet endroit, dans la fossette même du cœur, se faisait sentir un gros gonflement fluctuant qui s'était fixé à la cavité abdominale et de la dimension d'une tête d'enfant; en outre, sous le bord des fausses côtes on en reconnaissait d'autres plus petits, situés extérieurement et peu fluctuants. Au-dessous du nombril, régnaient également trois tumeurs, la plus grande, fluctuante et de la grosseur d'un œuf d'oie, communiquant, à ce que j'ai pu croire, au côté droit. En outre, il y avait plusieurs enflures isolées, du volume d'une noix et situées

tout à fait à l'extérieur. Le malade mourut le 29 juin 1847 et son autopsie eut lieu le lendemain.

En ouvrant l'abdomen, il en sortit plusieurs litres d'un liquide trouble comme du jaune d'œuf délayé et qui dégageait à peine de la mauvaise odeur; en outre, plusieurs centaines de vésicules hydatiques vides et jaunes, et quelques hydatides cristallines entières de différentes dimensions, depuis la grosseur d'une noisette jusqu'à celle d'un œuf s'en échappèrent. Ce liquide ne sortit point de la cavité péritonéale même (ce que je crus d'abord à en juger par l'incision faite à gauche sous le bord de la côte), mais d'un grand sac hydatique qui occupait toute la cavité abdominale au-dessous du nombril. Ce sac s'étendait du milieu du rein gauche jusqu'au fond du petit bassin, partout attaché à la paroi abdominale et aux organes intérieurs, principalement à la partie postérieure de la vessie. Le sac s'élevait aussi haut du côté droit que du côté gauche, mais il subissait depuis là, dans la région rénale, un étranglement qui permettait difficilement l'introduction du doigt. Le sac occupait de cette manière une région supérieure, mais plus petite, située entre le ventricule et le foie. On voyait nettement que cette partie supérieure sortait de la surface inférieure du lobe gauche du foie, de sorte qu'elle n'avançait en cet endroit que de deux à trois pouces au-dessous du foie et s'étendait à droite vers la place de l'insertion de la vésicule, tandis que sa paroi supérieure ne faisait qu'un avec le revêtement péritonéal du foie. A l'étranglement du sac principal, il y avait entre la partie supérieure et la partie inférieure, un espace situé comme il a été dit ci-dessus au-devant du nombril et où la percussion rendait un son clair; c'est là que les intestins étaient renfermés. Tout ce sac était très-résistant comme du cuir, et partout, d'une épaisseur de quelques lignes; il se séparait, quoique difficilement, des organes qui y étaient adhérents; il y avait à la surface intérieure une sorte de chapelet, couleur de rouille, granulé et çà et là des plaques *athéromateuses*, au point de faire croire à des sacs hydatiques, les uns à la suite des autres ; il était un peu cartilagineux en certains endroits. Ce sac envoyait plusieurs prolongements moins forts sur les côtés, dont un oblong à droite dans la région rénale. La partie supérieure, au-dessous du lobe gauche du foie, était adhérente à un autre sac gros comme la tête d'un enfant et qui siégeait

au-dessous du lobe droit du foie en s'avançant beaucoup au-dessous de cet organe, où il occupait la place du lobe de Spigel et des deux tiers de la surface inférieure du lobe droit. Celui-ci avait pris naissance après l'autre, à en juger par sa composition, car ses parois plus minces, ne renfermaient que des hydatides entières, transparentes comme de l'eau, et renfermait en outre une matière plus molle et caséiforme. Les deux sacs étaient séparés par une cloison (*septum transversum*) qui avait une épaisseur de plusieurs lignes, mais en bas et par-devant, ils communiquaient entre eux par une ouverture ulcérée de la dimension d'une pièce de vingt-cinq centimes. Le sac droit avait tout à fait déprimé la surface inférieure du foie, rejeté les vaisseaux sanguins en haut ainsi que par derrière et comprimé aussi les pores et la vésicule biliaires, qui n'apparaissaient au bord inférieur entre les deux lobes du foie que comme une corde celluleuse de la grosseur du doigt. On voyait les pores biliaires très-élargis, mais je ne pus, malgré mes recherches, reconnaître le canal cholédoque ni même son orifice dans le duodénum. Le foie était aussi un peu atrophié, surtout le lobe gauche ; la forme de ce lobe était tout à fait changée ; sa substance était d'ailleurs saine, si ce n'est qu'elle était peu compacte et très-pénétrée de fiel ; il y avait à la surface supérieure des traces de petites hydatides de la grosseur d'une noix, et qu'on voyait adhérer à la surface inférieure du diaphragme. Outre ces deux sacs principaux qui sortaient tous les deux du foie, se trouvèrent encore plusieurs grands sacs hydatiques, dont l'un, à peu près du volume d'une noix de coco, était fixé au muscle carré lombaire du côté droit et comprimait une partie de la veine cave inférieure ; trois autres sacs du volume d'un œuf d'oie, occupaient un espace transversal situé entre les intestins qui étaient adhérents au côté extérieur de la partie inférieure du grand sac principal. Dans les parties latérales de la paroi abdominale se trouvaient seulement quelques hydatides de la grosseur d'une noix, toutes attachées superficiellement ; au contraire, la surface intérieure de la paroi abdominale, était parsemée de nombreux petits kystes depuis la grosseur d'un œuf jusqu'à celle d'une noix ; il en était de même pour le mésentère, le mésocolon et l'épiploon. Sur la surface du rein droit se trouvait un grand kyste piriforme ; de même, quelques autres moindres sur le rein gauche et

un petit sur le bord supérieur de la rate, aucun au contraire sur le pancréas. Tous les organes du bas-ventre étaient d'ailleurs sains, mais très-pénétrés de fiel; les organes pectoraux étaient sains. On ne put malheureusement pas observer le cerveau. Plusieurs des sacs isolés étaient tellement tendus qu'on ne put constater leur fluctuation.

L'autre malade était une femme non mariée âgée de quarante-cinq ans. Elle mourut le 5 septembre 1847 et son autopsie eut lieu vingt-quatre heures après. Elle avait éprouvé durant vingt ans les symptômes de la maladie qui l'enleva ; ce qui ne l'avait pas empêchée de vaquer à ses affaires jusqu'au commencement de cette année. La maladie avait débuté au côté droit, par une enflure qui lui causa des douleurs peu fortes ; on en arrêta les progrès avec des emplâtres dérivatifs. Après avoir eu la rougeole en 1846, sa situation s'aggrava. L'enflure commença à s'accroître beaucoup, et depuis le mois de mars de cette année, elle fut obligée de garder presque toujours le lit. Elle n'avait jamais eu la jaunisse ni d'œdème ; ses organes digestifs avaient toujours bien fonctionné. Elle ressentit dans les derniers six mois de sa maladie, une toux continue, ce qui la fit considérablement maigrir et lui ôta beaucoup de ses forces. Peu à peu, elle se mit à cracher du pus, mêlé avec des sacs hydatiques vides ou entiers. Dans les deux derniers jours, après un vomissement abondant de pus de couleur chocolat et d'une odeur fétide, elle eut des évacuations sans qu'elle fût obligée de faire le moindre effort. Jusqu'alors elle ne s'était pas aperçue qu'elle avait rendu des hydatides dans ses selles.

En ouvrant l'abdomen, on voyait deux sacs hydatiques chacun du volume de la tête d'un enfant. L'un était à gauche dans les mésocolons et adhérait à l'extrémité supérieure du rein gauche, au colon lombaire gauche et à une portion de la paroi abdominale correspondante. Ce sac d'hydatides y était fixé sans communiquer avec un autre sac plus grand, situé aussi à gauche et qui sortait de la surface intérieure du lobe gauche du foie. Ce dernier adhérait fortement à une grande surface de la paroi abdominale antérieure située près du nombril, de même à une partie du colon transverse et s'avançait beaucoup au-dessous de la surface inférieure du foie. Ici, elle était par son extrémité supérieure, fixée à la cavité abdo-

minale dans une étendue un peu plus grande que celle d'une pièce de cinq francs, près, mais en dehors de l'extrémité de l'anneau ombilical (*centrum tendineum*). Par ce développement du sac, le foie avait changé tout à fait de forme ; il était resserré de gauche à droite, de sorte que dans sa largeur, il n'était que la moitié de ce qu'il eût été dans son état normal ; aussi, sa longueur était-elle très-considérable, car il s'étendait, y compris son extrémité inférieure et la vésicule biliaire, jusqu'au-dessous de l'épine iliaque antéro-supérieure. Cet organe devenu très-dense avait pris une couleur noirâtre, mais il était d'ailleurs sain. Ce sac hydatique avait plusieurs lignes d'épaisseur, était çà et là cartilagineux et contenait une espèce de pus épais brun jaunâtre sans mauvaise odeur, mêlé avec de nombreuses hydatides. Dans l'endroit où il s'était fixé à la cavité abdominale, il communiquait, par une ouverture capable de recevoir le doigt, avec le lobe droit inférieur du foie, dont la moitié la plus basse était transformée en une cavité capable de recevoir un œuf d'oie. Ce sac avait l'apparence d'une caverne tuberculeuse, partagée en plusieurs espaces dans lesquels s'ouvriraient des ramifications bronchiques. Cette cavité était remplie de pus de même que d'hydatides vides et d'autres plus petites. Le sac hydatique de gauche dont l'enveloppe était plus mince que celle du précédent et rempli également de pus, communiquait non pas au grand sac, mais à un plus petit de la grosseur d'un œuf d'oie, lequel s'étendait au-dessus et le long du bord concave du rein gauche. Celui-ci s'était fixé près de la partie supérieure du jéjunum, droit au-dessous du duodénum et il communiquait de ce côté avec l'intestin, par une ouverture du calibre d'un doigt et dont les bords semblaient être très-fraîchement ulcérés. Les membranes de l'intestin étaient un peu indurées à l'extérieur dans la circonférence de l'ouverture, mais elles étaient à l'intérieur molles au-dessous et au-dessus, avec une forte injection qui s'étendait en bas et en haut jusqu'aux ventricules du cœur. Ce sac contenait un pus de couleur chocolat qui avait une odeur de matière fécale. Il ne se trouvait pas d'autres sacs hydatiques que ces trois, ni dans les organes abdominaux, ni dans les prolongements du péritoine. Les ventricules étaient très-resserrés ; leur membrane intérieure avait perdu sa couleur naturelle. Les autres organes abdominaux étaient entièrement sains. Une grande quan-

tité de sérosité se trouvait accumulée dans un des ventricules du cœur qui était un peu hypertrophié en bas vers la partie malade du poumon ; la partie supérieure du poumon droit et tout le poumon gauche étaient dans leur état normal.

On ne trouve mentionné dans les journaux de médecine que peu d'histoires de maladies qui se rattachent aux hydatides et encore moins d'autopsies de personnes mortes de maladies du poumon ; mais dans toutes celles dont nous parlons, on a rencontré différents amas hydatiques. Dans l'année 1837, il est fait mention d'une ouverture cadavérique faite par M. Beldring, médecin de district : Trois cents hydatides ovoïdes sortirent du bas-ventre (probablement d'un grand sac hydatique) ; en outre, un kyste du volume de la tête d'un enfant, se trouvait dans le rein gauche ; le foie s'était ridé. Le médecin en chef, M. Thorsteinsson, communiqua en 1840, l'histoire suivante d'une maladie de ce genre : un garçon, âgé de quatre ans, ayant eu depuis plusieurs mois une tumeur au côté droit, devint ensuite hydropique ; il avait très-souvent évacué des vers, tant des ascarides que des lombrics et d'autres entozoaires d'une forme plus rare. M. Thorsteinsson trouva à son arrivée une anasarque considérable, de sorte que l'enfant pesait soixante livres. Au côté droit il portait une tumeur fluctuante de la grosseur de la tête d'un enfant, qui après avoir été ouverte, laissa échapper en abondance du pus fluide d'une mauvaise odeur, dans lequel nageait un grand nombre d'hydatides de la grosseur d'un œuf de pigeon. Elles étaient rondes avec un appendice caudal à l'un des côtés ; en les jetant dans l'eau tiède elles s'agitaient beaucoup, principalement en se contractant et en s'étendant, à peu près comme le *stincus marinus* se meut dans les eaux de la mer. Après qu'il eut pris un purgatif composé de calomélas et de rhubarbe, le petit malade évacua des ascarides et des lombrics, en même temps que plusieurs hydatides et des vers grisâtres, d'un peu plus d'un pouce de longueur et plus épais que les lombrics ordinaires. La plaie fut tenue ouverte ; l'écoulement diminua peu à peu et l'enfant fut guéri au bout de quinze jours. Le même malade avait en outre une tumeur enkystée à la lèvre inférieure ; en l'ouvrant avec une lancette, il en sortit un fluide transparent avec un ver vivant, de la forme, de la couleur et de la grandeur d'un ver de terre ordinaire.

M. Thorsteinsson a cherché à expliquer ce phénomène, en admettant que dans une crevasse préexistante de la lèvre, un œuf de mouche qui y aurait été déposé, y fût éclos après la fermeture de cette crevasse. M. Kofoed, médecin de district, communiqua en 1842 deux autopsies: dans la première, chez un homme de soixante-dix ans, on trouva à la surface supérieure du lobe droit du foie, une tumeur arrondie produite par un sac de la grosseur du poing ; elle contenait une matière grasse, molle et blanche comme de la craie, dont la partie inférieure formait une concrétion dure, presque calcaire, qui envoyait quelques prolongements dans la matière grasse et molle. Il se trouva en outre, dans plusieurs endroits du foie et près de sa superficie, des kystes plus petits de différentes grandeurs qui contenaient une sérosité trouble, dans laquelle nageaient de petites vessies transparentes, depuis la grosseur d'un pois jusqu'à celle d'un grain de raisin. Le bord postérieur du foie était adhérent aux côtes. Dans la seconde, chez un homme, âgé de quarante-cinq ans, qui avait gardé le lit pendant un an et éprouvé dans le côté droit, des douleurs accompagnées de toux et de vomissements, etc., s'était formé de la suppuration dans une tumeur enkystée du foie. Elle avait détruit la partie voisine de la cavité abdominale et presque tout le poumon droit; elle s'était ensuite procuré une sortie entre la sixième et la septième côte à l'angle inférieur de l'omoplate. Tous les vaisseaux mammaires droits et la partie supérieure du foie formaient ainsi une grande cavité, qui contenait une masse considérable de pus de mauvaise odeur et sur les parois de laquelle, étaient disséminés une foule de dépôts calcaires, soit pointus, soit plats. Tout le lobe gauche du foie était contigu au duodénum; la sixième et la septième côte étaient rongées par l'ouverture d'une fistule. M. Beldring, médecin de district, recueillit dans la même année, le cas suivant : Il avait traité pendant très-longtemps dans sa maison, une jeune fille robuste attaquée de la maladie du foie; mais malgré toute espèce de traitement, il se développa un abcès dans la région du foie (c'est-à-dire une tumeur hydatique). Un matin que la malade se courbait pour nouer sa jarretière, l'abcès perça en dedans; elle éprouva plusieurs évanouissements successifs et fut plusieurs jours presque entièrement en léthargie; pendant ce temps, elle évacua une grande

quantité de matière puriforme. Cet écoulement diminua peu à peu et la jeune fille fut complétement guérie.

M. Hjalmarson, médecin de district, a une opinion toute particulière sur cette maladie. Il regarde la présence des hydatides comme une formation pseudoplastique, et la maladie du foie dans la plupart des cas, comme un reste de pleurésie négligée; il prétend que les hydatides peuvent ainsi se développer d'une manière idiopathique aussi bien au-dessus qu'au-dessous du diaphragme. En 1847, il communiqua une autopsie qui le prouvait. Elle fut pratiquée sur un homme âgé de quarante-quatre ans. Tout le poumon droit était rempli de sacs hydatiques et partout adhérents aux côtes. Il y avait là au-dessous de l'angle de l'omoplate, de petits abcès remplis de pus. Pendant que le malade avait la rougeole, il se manifesta en cet endroit un point de côté qui fut négligé, après quoi sa maladie prit un grand accroissement. Il ne parle pas du foie. Il mentionne dans la même année deux personnes malades du foie : chez l'une, l'amas de pus avait cherché à se procurer une sortie entre la sixième et la septième côte sur la moitié postérieure du corps de la côte du côté gauche. On y fit une incision et il en sortit une multitude d'hydatides et du sang mélangé de pus. Le malade se rétablit. Chez l'autre, l'amas de pus avait cherché à se procurer une issue entre la sixième et la septième côte du côté droit, tout près du cartilage de l'extrémité antérieure; on y fit de même une incision. On ne parle pas de ce qui s'ensuivit. Enfin M. Weywadt communiqua, vers la même année, une autopsie. Elle fut faite sur un garçon âgé de dix-sept ans. Le foie, l'épiploon et tous les organes voisins ne faisaient plus qu'un, et en outre des infiltrations purulentes pénétraient dans le foie. Il y avait sur la surface antérieure du ventricule, une tumeur qui était fixée à sa partie extérieure ainsi qu'aux côtés droit et gauche du foie et de la rate. Elle était ovoïde, longue de six pouces et large de trois. Elle consistait en une capsule très-fibreuse. Le contenu était de la sérosité et une grande quantité de matière coagulée jaunâtre, qui tenaient en suspension une multitude infinie d'hydatides de toutes les dimensions, depuis celle de la tête d'une épingle jusqu'à celle d'un jaune d'œuf.

En examinant de plus près la structure de ces hydatides, je trou-

vai qu'elle était la même que celle indiquée par M. Rokitansky, comme étant l'acéphalocyste à poumon de Laënnec et qui est décrite par M. Budd. (Les maladies du foie avec des notes, par M. le docteur Henoch. Berlin, 1846.) Mais l'hydatide islandaise du foie diffère de l'hydatide ordinaire, en ce qu'elle n'a pas le plus fréquemment son siége au lobe droit du foie, ainsi que M. Rokitansky l'indique, siége que je n'ai moi-même observé que très-rarement dans mes autopsies à l'hospice ordinaire de Copenhague. L'hydatide islandaise naît aussi fréquemment sur la surface droite inférieure et supérieure du foie et peut-être encore plus souvent sur la surface intérieure du lobe gauche du foie. J'ai pu apercevoir distinctement dans trente-trois cas parmi les cinquante-sept malades du foie, que j'ai examinés en Islande , une tumeur fluctuante du côté droit dans le cardia. Enfin l'hydatide islandaise se trouve presque toujours ou le plus souvent, unie à des hydatides situées dans d'autres organes abdominaux. Si elle peut être isolée dans ceux-ci sans se trouver en même temps dans le foie, ce que MM. Cruveilhier et Andral ont noté d'après des remarques faites ailleurs, et si elle est idiopathique dans les vaisseaux mammaires, ce sont des autopsies ultérieures qui le feront connaître.

Il est reconnu que l'hydatide islandaise n'attaque pas seulement les organes intérieurs. Plusieurs médecins m'ont assuré qu'ils ont souvent extirpé des tumeurs extérieures croyant avoir affaire à des tumeurs cystiques ordinaires, mais qu'ils ont trouvé des hydatides à leur place. M. Kofoed, médecin de district, communiqua dans le rapport de 1841 un cas semblable : il s'était formé en quatre ans sur un homme âgé de trente-quatre ans, trois tumeurs qui étaient tout à fait sous-cutanées; l'une dans la région sous-clavière, l'autre à l'aisselle et la troisième dans la fosse sous-épineuse de droite au-dessous du muscle trapèze. On fit une incision dans la dernière et peu à peu il en sortit environ cent hydatides. Les deux tumeurs situées supérieurement ne diminuèrent pas d'abord, mais enfin leur contenu se fit issue par l'incision extérieure ; l'homme fut tout à fait guéri. C'est une nouvelle preuve que cette maladie tient à une disposition pathologique générale et n'est pas une conséquence de la présence des entozoaires bornée uniquement au foie.

La maladie en question débute ordinairement par l'état chronique ; bien des gens la portent leur vie entière sans en souffrir beaucoup, mais elle peut aussi chez d'autres, occasionner beaucoup de gêne jusqu'à la fin de leurs jours. En général, il faut une contusion à la région du foie pour que la tumeur hydatique augmente de volume. Il en résulte souvent une inflammation suppurative dans le sac. M. Hjalmarson a observé également que les femmes qui ont eu des accouchements artificiels, notamment celles chez lesquelles le médecin a été obligé de faire la version, sont plus exposées que d'autres à voir se développer des hydatides.

Les accidents que la maladie cause durant la vie, sont principalement la constipation et des selles difficiles ; mais au contraire les signes pathognomoniques du foie s'observent très-rarement. Si la tumeur s'est formée dans la fossette du cœur, elle occasionne plusieurs incommodités, des palpitations, de l'anxiété, de l'oppression et des cas de dyspepsie ; si le kyste est droit au-dessous du foie, il détermine souvent la jaunisse qui tend à se reproduire et quelquefois ne s'en va plus. L'ascite au contraire ne se forme pas par suite de cette maladie. Ce qu'on a regardé comme tel n'est qu'un développement énorme du sac hydatique, qui, comme nous l'avons vu, peut remplir toute la cavité abdominale. La mélancolie et l'hypocondrie sont souvent des causes fréquentes de cette maladie. Je ne répondrais pas qu'elle fût produite par une pression sur le colon transverse. Les malades disent quelquefois qu'ils perçoivent dans la tumeur même un petit bruit semblable à celui que l'on produit en se gargarisant, surtout dans les grands sacs hydatiques. Si la tumeur déterminée par une cause quelconque vient à suppurer, le pus montre toujours beaucoup de tendance à sortir du corps. Ces perforations spontanées se font le plus souvent dans le canal intestinal, puis par la cavité abdominale, plus rarement par les parois abdominales. Parmi les cinquante-sept malades du foie, quatorze m'ont assuré avoir, soit vomi, soit évacué dans leurs selles, de petites hydatides entières et des débris de sacs vides. Quand il y avait une seule hydatide, généralement le malade se trouvait tout à fait guéri, et il est très-rare que ces perforations occasionnent des accidents dangereux et encore moins la mort. Parmi les cinquante-sept malades, j'en trouvai neuf qu'on eût crus au premier abord

phthisiques. mais qui étaient tous plus ou moins affectés d'hectisie; ils avaient eu au début des épanchements de sang après une toux continuelle accompagnée d'un épanchement purulent, dans lequel quelques-uns avaient observé parfois de petites hydatides ou des débris de sacs vides. La percussion médiate rendait un son mat comme celui du bois dans le tiers inférieur du poumon droit, avec tous les indices d'une grande cavité et de plusieurs autres petites; mais l'extrémité du même poumon et tout le gauche étaient dans leur état normal. Les médecins islandais y doivent apporter la plus grande attention, parce que je suis convaincu que nulle maladie ne peut plus facilement être confondue avec la maladie du poumon, surtout si l'on omet d'employer le plessimètre. L'erreur est d'autant plus facile que la plus grande partie des malades ne font pas attention à l'état des matières expectorées. Les premiers malades de cette espèce me confondirent. Je suis de même convaincu que la plupart de ceux qui sont cités dans la liste des décès faite par les pasteurs comme étant morts « de maladie de poitrine et de fièvre hectique » appartiennent à cette classe. Quand la jaunisse s'y trouve associée, on s'y reconnaît bien plus facilement. J'ai vu quelques malades mourir avec ces symptômes sans que j'aie pu en faire l'autopsie. Je ne puis citer moi-même aucun exemple où le pus se soit fait issue par les parois abdominales, mais plusieurs médecins l'ont observé. MM. Cruveilhier et Hawkins[1] entre autres, citent six cas, dans lesquels la tumeur s'était fait jour dans la cavité péritonéale, en occasionnant de cette manière une mort prompte.

Quant au traitement de cette maladie, il est clair, suivant sa pathologie, que des remèdes intérieurs ne servent pas à grand'chose. Cependant les médecins du pays les ordonnent toujours; ils emploient aussi bien les remèdes ordinaires contre les affections chroniques du foie, que des décoctions de racines de pissenlit (*rad. leontod. tarax.*) et de *rumex acutus*, ces deux plantes croissant à l'état sauvage en Islande; ces médicaments peuvent bien faire disparaître la constipation et les autres accidents accompagnés de dyspepsie, mais n'ont certainement aucun effet pour faire périr l'hydatide ou pour arrêter son développement. Il faut tout à fait éviter

[1] *Medico-chirurgical transactions*, vol. XVIII, p. 28.

de donner du calomélas à l'intérieur, ce que plusieurs médecins ont fait parfois en regardant la maladie comme la suite d'une inflammation. Avec ces médicaments, on doit employer souvent des emplâtres dérivatifs et des liniments. Dans quelques cas, la tumeur semble diminuer de volume ou même n'en change pas ; mais, dans d'autres, elle disparaît sans aucun accident. Enfin, on a recours quelquefois à des ponctions, opération plus souvent faite par les charlatans que par les médecins eux-mêmes. Cette opération, qu'on ne doit pas pratiquer sans être sûr de l'adhérence du sac avec le péritoine, n'a presque jamais de suites dangereuses; mais elle est rarement radicale, soit parce qu'on a affaire, seulement dans le plus petit nombre des cas, à une simple hydatide, soit parce que l'opération même échoue souvent, si les hydatides d'une petite dimension contenues dans le sac se mettent devant l'ouverture et empêchent l'écoulement. Je crois cependant qu'on ne doit pas craindre, dans de telles circonstances, de faire une incision plus grande, même dans le cas où le pus s'est frayé un chemin par le poumon, auquel cas l'amas peut être senti superficiellement en dehors sur les vaisseaux mammaires. J'ai entretenu plusieurs malades abandonnés des médecins et qui avaient été opérés par de hardis charlatans, mais pas toujours de la manière la plus douce, et qui furent ainsi radicalement guéris. Je crois qu'on peut dans les conditions ci-dessus faire une incision, même dans les cas où l'hectisie ou le peu de force du malade semble ne pas conseiller l'opération. Quelques médecins ont cru observer que plusieurs médicaments peuvent occasionner l'ouverture de la tumeur en dedans. Une recherche impartiale, faite d'après des données sur le degré d'utilité des différentes opérations, serait beaucoup à désirer. En général, il faut encourager les médecins islandais à étudier sérieusement cette affreuse maladie par un profond examen cadavérique, ainsi que dans les journaux de médecine.

De même que cette maladie est particulière à ce pays, elle y est aussi la plus fréquente de toutes les maladies. Parmi les deux mille six cents cas, trois cent vingt-huit appartiennent à des affections du poumon, c'est-à-dire à peu près un huitième. Parmi mes trois cent vingt-sept malades, cinquante-sept étaient affectés de la poitrine, c'est-à-dire plus d'un sixième. M. Thorsteinsson, médecin en chef,

qui exerce en Islande depuis plus de vingt ans, prétend que le septième des hommes vivant en Islande est atteint de cette maladie, ce qui n'est certainement pas exagéré. La maladie est plus fréquente dans l'intérieur du pays que sur les côtes. C'est surtout dans une partie du canton de Sandfell, au pied de l'OEræfa-Jökull, que je l'observai fréquemment. Là, il se trouvait au moins deux, quelquefois trois personnes malades du poumon dans chaque famille. M. Thorsteinsson prétend qu'elle est beaucoup plus fréquente chez les femmes, même à tel point, qu'il regarde la ménostasie très-répandue en Islande, comme étant la cause la plus commune de cette maladie. Voilà cependant, comment on se trompe en raisonnant d'après des statistiques qui ne sont pas rigoureusement vérifiées : sur les trois cent vingt-huit cas cités dans les registres des maladies et les cinquante-sept que j'ai traités (total trois cent quatre-vingt-cinq), il s'est trouvé que deux cent douze appartenaient à des femmes et cent soixante-treize à des hommes; mais en considérant que d'après les relevés du dénombrement de la population faits dans les années 1801, 1835, 1840 et 1845, la proportion des femmes et des hommes en Islande, est dans le rapport de cent douze à cent, on en peut donc conclure qu'elle est aussi commune chez les deux sexes.

AGE.	HOMMES.		FEMMES.	
	Nombre.	p. 100.	Nombre.	p. 100.
0 — 1	0	0,0	0	0,0
1 — 10	13	7,5	13	6,1
10 — 20	18	10,4	14	6,6
20 — 30	22	12,7	39	17,9
30 — 40	38	22,0	47	22,2
40 — 50	36	20,8	64	30,2
50 — 60	27	15,6	22	10,4
au-dessus 60	19	10,9	13	6,1

On voit parce tableau statistique, que la fréquence de la maladie croît avec l'âge, qu'elle atteint son maximum chez les hommes entre trente et quarante ans, et chez les femmes entre quarante et cinquante ans. J'ajouterai encore que je n'ai point, sauf cette maladie hydatique, observé aucune autre maladie du poumon. Cependant il est probable, que le foie gras et la cirrhose, qui ne sont dans beaucoup de cas, qu'une suite de la première affection, doivent être assez communes en Islande, eu égard à l'ivrognerie des habitants. Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, je n'ai pas trouvé un seul individu ayant, soit l'ascite, soit la jaunisse, qu'on puisse regarder comme ayant beaucoup de rapport avec celui qui est affecté de cirrhose. A mon avis, la maladie hydatique que je viens de décrire, est étrangère aux îles Feroë.

Après avoir observé la maladie du poumon, je dirigeai mon attention sur la lèpre. J'avais auparavant lu sur cette maladie l'excellent traité de M. Bœck (Christiania, 1842), et j'avoue y avoir trouvé la description qu'il en a donnée, entièrement conforme aux faits que j'ai observés en Islande. J'y ai reconnu les mêmes caractères de la lèpre tuberculeuse : taches d'un rouge bleuâtre, tubercules, plis léontiasiques dans la figure, teint brunâtre luisant, sclérotique terne, chute des cils et des sourcils avec affections ophthalmiques les plus variées ; ulcérations tant sur le corps, surtout aux mollets, que dans le pharynx ; voix rauque, etc. J'en dirai autant pour la forme anesthétique : cicatrices déprimées d'un blanc luisant, qui, suivant M. Bœck, apparaissent après un pemphigus ; hyperesthésie aux extrémités suivie d'anesthésie, lagophthalmie, contracture des doigts, inflammation dans les articulations des petites phalanges, qui finit par une exfoliation, par la perte ou par la déformation des doigts, etc. Parmi vingt et un individus affectés de la lèpre, dont onze étaient des hommes et dix des femmes, que j'ai examinés, douze avaient la forme tuberculeuse (en islandais *likpra*), six l'anesthétique (en islandais *limafallssyki*) ; les deux formes étaient réunies chez trois[1] ; six avaient en même temps la gale ; quatre l'*eczema impetiginosum ;* un le *lichen agrius* et le dernier l'*impetigo granulata capitis*. Je mentionnerai comme une chose

[1] La maladie se nomme ainsi en Islande Holsveiki.

remarquable, qu'une jeune fille, âgée de quinze ans, avait souffert pendant cinq ans de l'éléphantiasis; la maladie avait commencé chez elle par des taches d'un rouge bleuâtre et par les symptômes caractéristiques de la forme tuberculeuse, mais qui dans les deux dernières années ont fait place entièrement aux symptômes de la forme anesthétique. Son père, âgé de cinquante-sept ans, avait depuis dix ans observé une éruption de taches semblables sur la face antérieure de sa jambe, et on voyait encore les vestiges de trois taches brunâtres décolorées sur celle de gauche, où l'anesthésie la plus développée avait lieu. Du reste l'homme était sain et n'offrait pas un seul signe d'éléphantiasis.

Sur un point seulement mes observations ne s'accordent pas avec celles de M. Bœck, qui cite quelques remarques sur la chaleur naturelle du malade, tendant à faire croire à sa diminution. Mais M. Bœck lui-même s'empresse de reconnaître que ses observations sont incomplètes. J'ai examiné avec un thermomètre aussi délicat que sensible, la température de la bouche de chacun des douze malades, et je n'ai rien trouvé qui pût confirmer l'opinion de M. Bœck. D'abord je ferai remarquer qu'il faut entreprendre ces recherches avec beaucoup de patience, car on doit y laisser le thermomètre aussi longtemps que la colonne de mercure tend à monter. Mais la température prise dans le creux de la main, ainsi que M. Bœck l'a fait pour la plupart de ses observations, ne peut que donner un résultat entièrement faux; car l'épaisseur de l'épiderme laisse moins apprécier la chaleur intérieure.

M. Bœck prétend que la lèpre arctique, surtout la forme tuberculeuse, diffère de celle de l'Europe méridionale en ce que les parties sexuelles sont moins affectées dans le nord que dans le sud; qu'au contraire, la complication avec *eczema impetiginosum* est beaucoup plus fréquente dans le nord; de même que la maladie en Norvége y est beaucoup plus développée et maligne que dans le sud. Je n'ose pas sur ce point rien donner de fixe pour l'Islande; car cela eût exigé un très-grand nombre de recherches sur les lépreux islandais, et surtout d'exactes données sur la durée de la maladie. Dans le sud il y a, suivant M. Bœck, à peine un dixième des malades qui soit affecté de l'éléphantiasis anesthétique, mais en Norvége on en compte un tiers. M. Bœck établit, pour la lèpre tuber-

culeuse, le terme moyen de l'âge de ces malades : en Norvége à trente et un ans, dans le midi de la France et dans le nord de l'Italie à trente-trois ans et demi, et en Grèce pour les deux formes réunies à trente-cinq ans et demi. On a eu la complaisance de me communiquer le registre de tous les individus affectés de la lèpre en Islande, qui, d'après l'ordre de l'évêque S. Jónsson, fut publié par les pasteurs et dans lequel se trouvent leur âge, leur sexe, leur état, etc. Ces relevés manquent dans quelques cantons ou sont pour la plupart incomplets. Je n'ai employé que ceux dont les données étaient exactes. Or, il n'y en a que quatre-vingts de ceux-ci, dont quarante-trois étaient des hommes, trente-sept des femmes ; vingt-sept étaient mariés, huit dans le veuvage et quarante-cinq célibataires. Ils se trouvent ainsi classés selon l'âge et le sexe :

Age.	Hommes.	Femmes.
5 à 10	1	0
10 à 15	2	0
15 à 20	3	6
20 à 25	2	2
25 à 30	5	2
30 à 35	5	6
35 à 40	7	6
40 à 45	12	4
45 à 50	5	2
50 à 55	0	3
55 à 60	1	0
60 à 65	0	2
65 à 70	0	3
70 à 75	0	1

Le terme moyen de leur âge est de trente-sept ans et trois cinquièmes. De mes vingt et un malades, quinze ayant l'éléphantiasis tuberculeuse et les deux formes compliquées, étaient ainsi classés relativement à l'âge :

1 avait 23 ans.
1 .... 25 ans.
1 .... 27 ans.

2 avaient 29 ans.
2 ..... 35 ans.
1 ..... 39 ans.
1 ..... 41 ans.
1 ..... 43 ans.
1 ..... 44 ans.
1 ..... 47 ans.
1 ..... 50 ans.
1 ..... 52 ans.
1 ..... 55 ans.

Et les six ayant l'éléphantiasis anesthétique ainsi :

1 avait 15 ans.
1 ..... 17 ans.
1 ..... 30 ans.
1 ..... 38 ans.
1 ..... 42 ans.
1 ..... 49 ans.

Cela donne pour les vingt et un malades, une moyenne de trente-six ans et quatre cinquièmes.

La maladie avait duré dans la première classe :

Chez 2 ..... 2 ans.
Chez 1 ..... 3 ans.
Chez 2 ..... 4 ans.
Chez 2 ..... 5 ans.
Chez 1 ..... 6 ans.
Chez 2 ..... 7 ans.
Chez 1 ..... 9 ans.
Chez 1 ..... 10 ans.
Chez 1 ..... 11 ans.
Chez 1 ..... 12 ans.
Chez 1 ..... 15 ans.

Et dans la deuxième classe ayant l'éléphantiasis anesthétique :

Chez 1 ..... 1 an.
Chez 1 ..... 5 ans.
Chez 1 ..... 6 ans.

Chez 1 ..... 7 ans.
Chez 1 ..... 10 ans.
Chez 1 ..... 16 ans.

Par conséquent, la moyenne de la durée de la maladie d'après les malades vivant en Islande est de sept ans. M. Bœck la fixe, calculée de la même manière, en Norvége, à sept ans quatre cinquièmes pour la forme tuberculeuse et à quatorze un sixième pour la forme anesthétique. Dans l'ouvrage publié plus tard par MM. Danielssen et Bœck [1], la durée moyenne, rigoureusement calculée, se terminant par la mort, est de neuf ans pour la forme tuberculeuse et de dix-huit ans pour la forme anesthétique.

Je ferai encore remarquer que je n'ai point, outre ces deux formes, trouvé en Islande aucune autre forme de la lèpre, ni celle qu'on pourrait nommer *radesyge*. Quant à ce point, je m'écarte alors de M. Hjaltelin, qui mentionne une forme particulière de la lèpre en Islande sous le nom de *psoriasis leprodes* et une autre sous le nom de *radesyge* [2]. J'ajouterai que le psoriasis est une sorte de lèpre dans laquelle la peau est sèche, écailleuse, et qui ne se rapporte pas bien à la description de M. Hjaltelin sur le *psoriasis leprodes*, qu'on pourrait mieux regarder comme étant le *lichen agrius*, maladie dont j'ai vu quelques personnes affectées en Islande.

MM. Danielssen et Bœck fixent le nombre des lépreux en Norvége, suivant le dernier dénombrement fait en 1846, à onze cent vingt-deux; cependant ils prétendent que ce nombre est encore trop bas.

La proportion des lépreux à la population des endroits respectifs était :

Dans le Nordre-Drontheim 1 lépreux sur 1530 habitants.
Dans le Finmark. .... 1 lépreux sur 1393 habitants.
Dans le Sóndre-Drontheim 1 lépreux sur 968 habitants.
Dans le Staranger....... 1 lépreux sur 871 habitants.
Dans le Nortland........ 1 lépreux sur 582 habitants.

[1] *Sur la lèpre*. Christiania, 1847.
[2] *De la lèpre*. Copenhague, 1843.

Dans le Sóndre-Bergenhuus 1 lépreux sur 508 habitants.
Dans le Nordre-Bergenhuus 1 lépreux sur 272 habitants.

Au contraire, dans les cantons qui avoisinent les côtes, où la lèpre est endémique, la proportion était beaucoup plus considérable; ainsi dans un de ces cantons, par exemple, elle est de un sur quatre-vingt-douze habitants. Il semblerait, d'après le rapport du comité établi par décret royal le 10 septembre 1837, que la maladie va décroissant en Norvége dans les dernières années, mais ce n'est cependant pas tout à fait prouvé[1].

Je ne me crois pas en état de donner exactement la proportion des lépreux en Islande, parce que le gouvernement danois n'a pas laissé faire un dénombrement précis de ces malades, et, chose d'autant plus étrange, on a agité pendant longtemps la question de savoir si l'on désorganiserait ou s'il ne vaudrait pas mieux abolir les léproseries. Le nombre des lépreux en Islande fut, en 1768, fixé à deux cent quatre-vingts, quoique la grande épidémie de variole en 1707 eût enlevé la plupart des familles lépreuses. Mais à partir de cette époque, la maladie sembla aller en décroissant. Déjà, dans le dénombrement du peuple en 1785, leur nombre fut fixé à quatre-vingt-dix-neuf dans le canton de Skalholt, qui comprend toute l'Islande, excepté les cantons d'OEfiörd, de Thingó, d'Hunavand et de Skagafjord; ils n'ont toujours fourni que le quart des lépreux du pays. L'évêque S. Jónsson fit, de son propre mouvement en 1838, un dénombrement d'après lequel, suivant M. le docteur Hjaltelin, le nombre aurait été de cent vingt-huit pour toute l'Islande. On trouve dans les journaux de médecine et plusieurs médecins l'ont annoncé, que la maladie a été constamment en décroissant; de sorte que déjà en 1829 un de ces médecins insiste pour la fermeture des léproseries. Enfin le médecin en chef ayant cherché en 1846, à connaître le nombre des lépreux par une enquête faite auprès des médecins respectifs de districts, celle-ci a donné un chiffre de cinquante malades. Je tâchai dans mon voyage de vérifier ce résultat; j'allais chez les pasteurs, les profasts et même chez les charlatans, qui dans ces cantons dépeuplés, connaissent tous les habitants de

[1] *Feuille hebdomadaire de la médecine et de la pharmacie.* Christiania, 1843.

chaque localité; je leur demandais habituellement, s'il y avait quelqu'un affecté de la lèpre ou d'autres maladies semblables ; je faisais souvent de longs détours pour arriver jusqu'à eux. Il ne s'en trouvait donc en 1847 que douze en tout dans toute l'étendue de Jökulsá à Solheimasand, le long des côtes de l'est et du nord jusqu'à Hrútafjördur, c'est-à-dire dans les deux cantons de Skaptafjeld, huit; dans les deux cantons de Mule, zéro ; dans l'OEfjiörden, deux (suivant la déclaration du médecin); dans les deux cantons de Thingó, zéro ; dans le canton de Hunevand, un, et dans le Skagafiörd, un. Suivant la déclaration de M. Thorsteinsson, il s'en trouvait vingt-deux dans le canton de Guldbringe; dans le district du médecin du nord-ouest (cantons de Bardestrand, d'Isafjiörd et de Strande), dix ; dans le district du médecin du sud-ouest (cantons de Myre, de Snæfjeldnes et de Dale), six ; à Arnœs et Rangarvalle, d'après mes propres observations et celles que d'autres m'ont communiquées, à peu près seize, c'est-à-dire en tout soixante-six. Je pense que ce nombre ne s'écarte pas beaucoup de la vérité. Cependant je dois faire remarquer que ce petit nombre, pour l'année 1847, s'explique par la mort de beaucoup de lépreux l'année précédente pendant l'épidémie de rougeole. Une particularité digne de remarque, c'est qu'il y a peu de lépreux sur toutes les côtes de l'est et du nord, c'est-à-dire dans toute l'étendue où la pêche ne se pratique presque pas ; au contraire un tiers des malades se trouve dans une paroisse du canton de Guldbringe, où se trouvent la plus grande partie des vraies pêcheries. Il en est donc de même en Islande qu'en Norvége, où les lépreux s'observent principalement sur les côtes et dans les golfes et très-rarement dans l'intérieur du pays.

La lèpre n'existe pas, pour le moment, dans les îles Feroë; elle a cessé d'y régner avant le milieu du XVIIIe siècle. Sur la fin, elle se retrouvait encore en Suède, tandis que les léproseries avaient été fermées en Danemark dès le XVIe siècle. En se rappelant que la lèpre qui doit son nom à Spitali et qui, dans toute l'Europe, a provoqué l'établissement d'hôpitaux particuliers, était au moyen âge si commune, qu'il y avait en France seulement, du temps de Louis VIII, deux mille léproseries et dix-neuf mille dans toute la chrétienté, on doit reconnaître qu'elle est maintenant presque éteinte ou du moins reléguée vers les côtes.

J'ajouterai ici, d'après MM. Danielssen et Bœck, une esquisse sur l'étendue géographique actuelle de la maladie. Elle se trouve indépendamment de la Norvége et de l'Islande : sur les côtes piémontaises, surtout à Varaze; sur la côte orientale de l'Italie, surtout à Comacchio; aux environs de Marseille, dans les petites villes de Martigues, Berre, Vitrol et Rognac; dans la Catalogne, surtout à Reus; dans les îles de la Méditerranée, surtout à Malte; dans la Russie, autour de Cherson; en Esthonie et en Livonie; en Grèce, surtout en Messénie et en Laconie. Hors d'Europe, elle se trouve dans les Indes orientales, en Égypte, dans les Indes occidentales, à Surinam, à Gujana, à Bourbon et à Madère.

Après la maladie du foie et la lèpre, il faut encore signaler l'affection des mâchoires, le trismus des nouveau-nés (*trismus neonatorum*, isl. *ginklófi*) comme une maladie propre à l'Islande, non pas parce que cette maladie diffère, quant à ses symptômes et ses débuts, de l'affection des mâchoires des autres lieux, mais parce qu'elle y est généralement répandue plus qu'en aucun autre pays de l'Europe. Ce n'est pas seulement dans les îles Vestmanneyar ainsi que dans les paroisses de village situées vis-à-vis, que la maladie se trouve, mais elle règne par toute l'Islande, bien que nulle part elle n'ait la même intensité que sur ces deux points. La maladie est si fréquente dans les îles Vestmanneyar, qui par là possèdent une triste célébrité, qu'il y meurt annuellement d'après une moyenne calculée sur les vingt dernières années, soixante-quatre enfants islandais sur cent, entre les cinquième et douzième jours qui suivent la naissance, c'est-à-dire dans la période appelée *ginklófi*. C'est à cette maladie, jointe à différentes affections intestinales, causées par la mauvaise méthode de nourrir les enfants, qu'il faut attribuer en Islande la mortalité extraordinaire qui règne parmi les petits enfants. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet[1], ayant

[1] Aux détails que donne M. Schleisner sur cette maladie nerveuse des nouveau-nés, il convient d'ajouter la curieuse observation faite par M. Thorsteinsson :

« Si, pendant sa grossesse, une femme quitte les îles Vestmanneyar pour aller accoucher dans une autre partie de l'Islande, l'enfant qu'elle mettra au jour, sera atteint de la maladie aussi bien que si elle fût restée chez elle; tandis qu'au contraire, si une Islandaise vient de l'intérieur faire ses

l'intention d'en faire plus tard l'objet d'un traité particulier; je tiens seulement à faire remarquer que, tandis que la lèpre et le scorbut, qui tous deux doivent être regardés comme des maladies engendrées par la civilisation, ont diminué en Islande, surtout dans ce siècle, l'affection des mâchoires, au contraire, qui tire aussi son origine des funestes influences de la société, n'a presque rien perdu de son intensité, au moins dans les îles Vestmanneyar. Le tableau suivant le prouvera; les proportions en sont prises parmi des enfants islandais nés vivants :

ANNÉES.	Proportion de la mortalité entre le 5e et le 12e jour (tous deux inclusivement.)	Proportion de la mortalité dans le premier mois.	Proportion de la mortalité dans la première année.
1785 à 1794	0, 637	0, 804	0, 818
1794 à 1804	0, 785	0, 862	0, 862
1804 à 1814	0, 632	0, 730	0, 753
1814 à 1824	0, 730	0, 801	0, 817
1824 à 1834	0, 643	0, 757	0, 722
1834 à 1844	0, 643	5, 728	0, 712

Ces détails prouvent assez sûrement que, dans cette petite localité, les influences extérieures de la civilisation n'ont pas varié durant toute cette série d'années[1].

couches dans les mêmes îles, le produit de sa conception n'aura rien à redouter du trismus des nouveau-nés; et cependant les couches réussissent aussi bien dans ces îles que dans aucune autre partie de l'Islande.»

Tractatus de morbis in Islandiâ frequentissimis, auctore Johanne Thorsteinsson, Physico ejusdem insulæ, in mense januario 1837 *conscriptus*. Mémoires de l'Académie royale de médecine, t. VIII, p. 26. E. R.

[1] Il faut supposer, d'après les relations de voyage de MM. Pállsson et Olafssón (Ire partie, p. 21), qu'antérieurement, le *cancer aquaticus* a été fréquent, au moins dans le Sunderland; aujourd'hui, on n'a pas, que je sache, de renseignements sur cette maladie.

Il y a encore quelques espèces de maladies, moins importantes, mais qui sont particulières à l'Islande et que je vais mentionner ici. Telle est la maladie appelée, en islandais, « *Nabitur,* » qui est proprement un symptôme de la dyspepsie, une espèce de pyrosis insipide. Elle est assez commune, surtout parmi les enfants, même chez les Danois.

Enfin il y a une maladie très-fréquente qu'on appelle « *Handardófi*, » et, en général, d'après le caractère des douleurs, « *Naladófi :* » c'est une espèce de névralgie de la partie extérieure du bras. Elle affecte surtout les femmes. La douleur est aiguë ou brûlante et se manifeste par la perception d'un bruit particulier semblable à celui que font entendre les roues d'une horloge qui se démonte. Elle se propage le long du bras et parfois est si violente, que l'excès des douleurs ne permet plus au malade de goûter les douceurs du sommeil. Si l'accès dure très-longtemps, on est frappé d'une sorte d'anesthésie de la peau et de paralysie des muscles; mais je n'ai jamais observé une paralysie développée. La chaleur ne varie pas; la digestion n'est pas troublée. Aucune de ces deux maladies n'est mentionnée dans les journaux de médecine.

Quant à la proportion et à la fréquence de toutes ces maladies, j'en donnerai ici un tableau fondé sur les registres de maladies, ci-dessus mentionnés et envoyés par les médecins de district. Je ne me suis servi que des registres auxquels j'ai pu ajouter foi. Ils embrassent une période d'à peu près vingt ans et sont faits, pour les deux districts de médecins de la partie occidentale de l'Islande, et quelques années seulement pour les deux districts de la partie orientale, en tout par cinq médecins; de telle sorte cependant que plus des deux tiers des cas sont de ces deux derniers districts. J'ai compris dans le compte, indépendamment des formes de maladies citées comme maladies principales, les complications, mais non pas toutes celles qui se trouvent citées dans les registres, parce que la plupart ne sont que des symptômes plus ou moins évidents, qui appartiennent à la maladie même. J'ai de cette manière, deux mille six cents cas ayant attaqué deux mille cinq cent vingt-trois malades. Je ferai remarquer que j'ai évité de citer plusieurs fois les mêmes cas de maladies. Il se trouve dans les registres une colonne sur l'issue des maladies; elle indique si le malade est mort, guéri ou en traite-

AGE.	Catarrhe et Fièvre catarrhale.		Fièvre bilieuse et Typhus.		Fièvre scarlatine.		Fièvre rhumatismale.		Fièvre.		Fièvre laiteuse.		Inflammations dans les organes intérieurs.		Folie déterminée par l'abus des boissons		Coqueluche.	
HOMMES.	Nombre des formes des maladies.	Sur 100 de la classe de la maladie.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.
0— 1	»	»	»	»	2	20,0	»	»	»	»	»	»	7	15,5	»	»	1	4,5
1—10	10	11,4	2	4,3	3	30,0	»	»	»	»	»	»	4	8,9	»	»	18	81,8
10—20	3	3,4	2	4,3	1	10,0	1	12,5	1	»	»	»	1	2,2	»	»	1	4,5
20—30	15	17,0	10	21,3	3	30,0	2	25,0	»	»	»	»	6	13,3	»	»	1	4,5
30—40	15	17,0	16	34,2	1	10,0	2	25,0	»	»	»	»	14	31,1	»	»	1	4,5
40—50	12	13,6	12	25,5	»	»	2	25,0	»	»	»	»	7	15,5	2	»	»	»
50—60	12	13,6	5	10,7	»	»	1	12,5	»	»	»	»	5	11,1	»	»	»	»
au-dessus 60	21	23,9	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	2,2	»	»	»	»
Summa....	88	6,9	47	3,7	10	0,7	8	1,63	1	0,8	»	»	45	3,5	»	0,19	22	1,7
FEMMES.																		
0— 1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	2	5,4	»	»	2	9,5
1—10	2	2,4	1	2,6	»	»	»	»	»	»	»	»	10	27,0	»	»	10	47,6
10—20	3	3,5	8	20,5	1	»	»	»	»	»	»	»	2	5,4	»	»	5	23,8
20—30	10	11,8	7	18,0	»	»	»	»	»	»	2	33,3	8	21,6	»	»	3	14,5
30—40	28	32,9	5	12,9	»	»	3	»	»	»	3	50,0	10	27,0	»	»	1	4,8
40—50	10	11,8	6	15,4	»	»	»	»	»	»	1	16,7	2	5,4	»	»	»	»
50—60	15	17,7	8	20,5	»	»	»	»	»	»	»	»	3	8,1	»	»	»	»
au-dessus 60	17	20,0	4	10,3	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
	85	6,4	39	2,9	1	0,8	3	0,23	»	»	6	0,45	37	2,8	»	»	21	1,6

AGE.	Maladies chroniques du cœur et des poumons.		Maladie du foie.		Jaunisse.		Hystérie.		Épilepsie.		Tétanos.		Névralgies.		Paralysies.		Autres maladies chroniques des nerfs.		Rhumatismes.		Hémorrhagies.	
HOMMES.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.	Nombre.	Sur 100.		
0— 1	»	»	»	»	»	»	»	»	1	10,0	»	»	»	»	»	»	1	1,2	»	»	»	»
1—10	»	»	10	6,7	1	5,3	»	»	2	20,0	»	»	»	»	1	5,0	5	6,1	1	0,8	»	»
10—20	»	»	15	10,1	1	5,3	»	»	2	20,0	1	50,0	»	»	1	5,0	3	3,7	1	0,8	»	»
20—30	9	10,5	19	12,8	2	10,5	»	»	»	»	1	50,0	»	»	1	5,0	12	14,6	11	9,0	»	»
30—40	19	22,1	34	22,8	11	57,9	»	»	3	30,0	»	»	2	20,0	5	25,0	19	23,2	27	22,1	»	»
40—50	15	17,4	32	21,5	4	21,0	»	»	2	20,0	»	»	4	40,0	8	40,0	18	21,9	36	29,5	»	»
50—60	13	15,1	23	15,4	»	»	»	»	»	»	»	»	2	20,0	3	15,0	16	19,5	20	16,4	»	»
au-dessus 60	30	34,9	16	10,7	»	»	»	»	»	»	»	»	2	20,0	1	5,0	8	9,8	26	21,3	»	»
Summa....	86	6,8	149	11,8	19	1,5	»	»	10	0,79	2	0,19	10	0,79	20	1,9	82	6,5	122	9,6	»	»
FEMMES.																						
0— 1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
1—10	1	2,1	6	3,4	1	6,3	»	»	2	40,0	»	»	1	12,5	»	»	»	»	»	»	»	»
10—20	2	4,3	7	3,9	»	»	4	2,1	2	40,0	»	»	»	»	1	14,3	5	9,6	1	0,8	2	3,8
20—30	4	8,5	34	18,9	1	6,3	39	20,7	1	20,0	»	»	1	12,5	»	»	8	15,4	10	7,7	7	13,2
30—40	7	14,9	42	23,5	8	50,0	70	37,2	»	»	»	»	4	50,0	1	14,3	12	23,1	33	25,6	28	52,9
40—50	7	14,9	60	33,5	1	6,3	33	17,6	»	»	»	»	»	»	1	14,3	13	25,0	29	22,5	13	24,5
50—60	10	21,3	22	12,3	3	18,7	29	15,4	»	»	»	»	2	25,0	3	42,9	7	13,5	26	20,1	3	5,7
au-dessus 60	16	34,0	8	4,5	2	12,5	13	6,9	»	»	»	»	»	»	1	14,3	7	13,5	30	23,3	»	»
	47	3,5	179	13,4	16	1,2	188	14,1	5	0,38	»	»	8	0,69	7	0,53	52	3,9	129	9,7	53	39

HOMMES.	Ménostasie.		Épilepsie.		Maladies cutanées.		Helminthiases.		Lèpre.		Syphilis.		Scorbut.		Pâles couleurs.		Cancer.	
0— 1	»	»	»	»	2	5,2	»	»	»	»	1	10,0	»	»	»	»	»	»
1—10	»	»	»	»	8	21,1	4	26,7	»	»	»	»	»	»	»	»	1	16,7
10—20	»	»	»	»	4	10,6	2	13,3	»	»	»	»	1	5,0	»	»	»	»
20—30	»	»	»	»	6	15,9	4	26,7	1	25,0	8	80,0	8	40,0	»	»	»	»
34—40	»	»	»	»	4	10,6	2	13,3	1	25,0	1	10,0	4	20,0	»	»	1	16,7
40—50	»	»	3	75,0	6	15,9	1	6,7	2	50,0	»	»	4	20,0	»	»	»	»
50—60	»	»	1	25,0	4	10,6	2	13,3	»	»	»	»	3	15,0	»	»	»	»
au-dessus 60	»	»	»	»	4	10,6	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	4	66,7
Summa....	»	»	4	0,31	38	2,9	15	1,4	4	3,1	10	7,9	20	1,9	»	»	6	4,7
FEMMES.																		
0— 1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
1—10	»	»	»	»	9	21,4	7	35,0	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
10—20	2	5,4	»	»	11	26,2	3	15,0	»	»	2	13,3	1	12,5	»	»	»	»
20—30	19	51,4	1	12,5	8	19,0	3	15,0	»	»	13	86,7	5	62,5	1	»	»	»
30—40	11	21,0	1	12,5	8	19,0	5	25,0	5	55,6	»	»	1	12,5	»	»	2	28,6
40—50	5	13,5	5	62,5	4	9,5	2	10,0	3	33,3	»	»	1	12,5	»	»	2	28,6
50—60	»	»	1	12,5	1	2,4	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	14,3
au-dessus 60	»	»	»	»	1	2,4	»	»	1	11,1	»	»	»	»	»	»	2	28,6
Summa....	37	2,7	8	0,60	42	3,2	20	1,5	9	0,68	15	1,1	8	6,0	1	0,08	7	5,3

HOMMES.	Maladies de la pierre.		Hydropisie.		Autres maladies chroniques.		Fractures.		Luxations.		Autres lésions.		Autres maladies externes aiguës.		Ophthalmies.		Autres maladies externes chroniques.		Total des espèces de maladies.	Total des malades.
0— 1	»	»	»	»	12	9,0	»	»	»	»	»	»	»	»	1	4,3	2	1,2	30	30
1—10	»	»	»	»	18	13,5	»	»	1	10,0	9	11,7	»	»	1	4,3	9	5,2	108	108
10—20	»	»	»	»	4	3,0	»	»	»	»	2	2,6	»	»	»	»	12	7,1	59	59
20—30	»	»	1	8,3	9	6,7	3	26,7	1	10,0	13	16,9	»	»	1	4,3	22	12,9	169	165
34—40	»	»	1	8,3	21	15,8	3	26,7	2	20,0	22	28,6	3	37,5	5	21,7	45	26,5	284	277
40—50	1	33,3	2	16,7	26	19,6	4	33,3	2	20,0	17	22,1	2	25,0	1	4,3	30	17,6	255	252
50—60	2	66,7	1	8,3	16	11,9	1	8,3	2	20,0	5	6,5	1	12,5	4	17,4	21	12,4	163	158
au-dessus 60	»	»	7	58,3	27	20,3	1	8,3	2	20,0	9	11,7	2	25,0	10	43,5	29	17,1	200	192
Summa....	3	2,4	12	0,95	133	10,5	12	0,95	10	0,79	77	6,1	8	0,63	23	1,8	170	13,4	1268	1241
FEMMES.																				
0— 1	»	»	»	»	3	2,2	»	»	»	»	»	»	»	»	1	5,9	»	»	8	8
1—10	»	»	1	12,5	10	7,5	1	»	»	»	3	11,1	2	28,6	1	5,9	6	5,3	74	74
10—20	»	»	»	»	4	2,9	»	»	»	»	4	14,8	»	»	»	»	5	4,4	75	75
20—30	»	»	»	»	27	20,1	»	»	»	»	9	33,3	2	28,6	1	5,9	29	25,7	253	249
30—40	»	»	1	12,5	40	29,9	»	»	»	»	6	22,2	3	42,8	3	17,7	33	29,2	374	355
40—50	»	»	2	25,0	15	11,2	»	»	1	50,0	2	7,8	»	»	3	17,7	23	20,4	244	232
50—60	»	»	2	25,0	21	15,7	»	»	»	»	2	7,8	»	»	6	35,3	6	5,3	171	162
au-dessus 60	»	»	2	25,0	14	10,4	»	»	1	50,0	1	3,7	»	»	2	11,8	11	9,7	133	127
Summa....	»	»	8	0,60	134	10,1	1	0,08	2	0,15	27	2,0	7	0,53	17	1,3	113	8,5	1332	1282

ment à la fin de l'année ; j'ai examiné séparément les cas cités dans la dernière colonne et omis du calcul les malades que je retrouvai l'année suivante. Il résulte de ce dépouillement qu'on ne peut pas se fier beaucoup aux diagnostics spéciaux qui s'y trouvent rapportés ; c'est pourquoi j'ai retranché plusieurs formes de maladies, surtout de celles qui n'avaient pas une différence bien grande avec la plus généralement connue. Sans suivre aucun système nosologique, je me suis réglé seulement sur un diagnostic bien sûr.

Je m'appesantirai d'abord un peu plus sur chaque classe. La classe nº 7 : « Inflammations dans les organes intérieurs, » embrasse, soit les cas peu nombreux de pneumonie, de pleurésie, d'inflammation du cœur et du bas-ventre ; soit les cas plus nombreux d'inflammation de la gorge, probablement des angines tonsillaires, maladie très-fréquente en Islande, et qui finit souvent par la formation d'un abcès. La classe nº 10 : « Maladies chroniques du cœur et du poumon, » embrasse toutes celles qui sont citées dans les registres sous le nom de phthisie, d'hémoptysie, d'empyème (*vomica pulmonis*) et d'asthme (*asthma pulmonis* et *serosum*). A la classe nº 11 : « Maladies du foie (hydatides abdominales), » appartiennent toutes celles qui sont citées comme hépatalgie, engorgement et abcès du foie. Nº 18 : « Autres maladies chroniques des nerfs, » embrassent les différentes douleurs nerveuses, la colique et la mélancolie. Nº 32 : « Autres maladies chroniques, » auxquelles appartiennent la constipation habituelle, la diarrhée, les vomissements, la dyspepsie, les hémorrhagies. Nº 35 : « Autres lésions, » embrassent les contusions, blessures et ambustions. Et nº 36 : « Autres maladies externes aiguës, » comprennent les cas peu nombreux de hernie étranglée et de rétention d'urine. Nº 38 : « Autres maladies externes chroniques, » embrassent les ulcères, abcès, prolapsus, phlegmons, contractures, différentes tumeurs, surtout les indurations de la mamelle (probablement des squirrhes). La proportion entre toutes ces maladies est ainsi établie :

		Nombre.	Pour 100.
Nº 1.	Catarrhes et fièvre catarrhale	173	6, 7
— 2.	Fièvre bilieuse et typhus	86	3, 3
— 3.	Fièvre scarlatine	11	0,42
— 4.	Fièvre rhumatismale	11	0,42

		Nombre.	Pour 100.
N° 5.	Fièvre	1	0, 4
— 6.	Fièvre laiteuse	6	0,23
— 7.	Inflammations dans les organes intérieurs	82	3, 2
— 8.	Folie déterminée par l'abus des boissons	2	0, 8
— 9.	Coqueluche	43	1, 7
— 10.	Maladies chroniques du poumon et du cœur.	133	5, 1
— 11.	Maladie du foie (hydatides abdominales)	328	12, 6
— 12.	Jaunisse	35	1, 3
— 13.	Hystérie	188	7, 2
— 14.	Épilepsie	15	0,58
— 15.	Crampe	2	0, 8
— 16.	Névralgie	18	0,69
— 17.	Paralysie	27	1, 0
— 18.	Affections chroniques des nerfs	134	5, 2
— 19.	Rhumatisme	251	9, 7
— 20.	Ménorrhagie	53	2, 0
— 21.	Ménostasie	37	1, 4
— 22.	Érysipèle	12	0,46
— 23.	Maladies cutanées	80	3, 1
— 24.	Vers et cas vermineux	35	1, 3
— 25.	Lèpre	13	0,50
— 26.	Syphilis	25	0,96
— 27.	Scorbut	28	1, 1
— 28.	Pâles couleurs	1	0, 4
— 29.	Cancer	13	0,50
— 30.	Lithiasie	3	0,12
— 31.	Hydropisie	20	0,77
— 32.	Affections chroniques diverses	267	10, 3
— 33.	Fractures	13	0,50
— 34.	Luxations	12	0,46
— 35.	Lésions diverses	104	4, 0
— 36.	Maladies externes aiguës	15	0,58
— 37.	Ophthalmie	40	1, 5
— 38.	Maladies externes chroniques	283	10, 9

On voit par ce tableau que les affections les plus fréquentes sont la

maladie du foie, le rhumatisme et l'hystérie. Cette dernière maladie souvent compliquée, peut être considérée soit comme hypocondrie hystérique, soit comme hystérie avec mélancolie. Je me suis convaincu, dans mes voyages, que c'est précisément le caractère de l'hystérie islandaise. Dans les journaux de médecine, les médecins citent toujours les maladies suivantes comme étant les plus fréquentes, savoir : la maladie du foie, le rhumatisme, la ménostasie, l'hystérie, la dyspepsie, les maladies cutanées, surtout la gale, et différentes tumeurs cystiques. Que si la ménostasie compte pour si peu parmi les autres maladies que je viens d'indiquer, la raison en est que très-peu des individus qui en sont atteints, cherchent du secours auprès des médecins, à moins qu'ils n'y soient forcés dans certains cas dangereux. J'eus occasion de me convaincre que cette maladie est très-fréquente parmi les femmes islandaises, en recueillant des rapports statistiques sur l'âge des sujets avant la première apparition de la menstruation. Un des médecins de district dit, dans le rapport de 1833, sur le rhumatisme, qu'il est si fréquent, que presque chaque sujet âgé de plus de cinquante ans en souffre plus ou moins. Il serait intéressant de connaître la proportion qui existe entre la fièvre rhumatismale, le rhumatisme aigu, le rhumatisme chronique et les maladies organiques du cœur[1]. Parmi les cas cités comme appartenant au rhumatisme, il s'en trouve seulement dix signalés comme étant des rhumatismes aigus. Si les maladies cutanées ne sont pas dans le relevé aussi fréquentes qu'on pourrait le croire d'après les déclarations des médecins, la raison en est encore que la plus grande partie des malades n'ont pas recours aux médecins. La gale diminue, d'après des observations de plusieurs praticiens, mais elle est sans doute assez fréquente, surtout en été; autrefois le peuple la regardait comme un préservatif contre d'autres maladies. Je ferai encore remarquer la fréquence des lésions; celles-ci comptent pour sept sur cent dans les maladies externes, et pour cinq sur cent parmi les autres maladies. Cela est dû au grand nombre de travaux dangereux

[1] L'usage d'envoyer des rapports annuels sur tous les malades traités n'existant plus depuis le mois de novembre 1840, il ne nous est pas possible d'en connaître les résultats.

auxquels le peuple se livre. La ménorrhagie se présente de même assez souvent; mais je serais très-porté à croire que, dans le plus grand nombre de ces cas, il s'agit du squirrhe de l'utérus; de même que les indurations de la mamelle, citées très-souvent, ne sont que le squirrhe de cet organe. Je laisse indécise la question de savoir si la maladie vermineuse se présente à chaque âge. J'ajouterai seulement, que des personnes plus âgées m'ayant consulté sur de prétendues maladies de ce genre, m'ont presque toujours répondu négativement, lorsque je leur demandais s'ils en avaient rendu. Cependant il n'est pas rare de trouver des vers chez les enfants ; les médecins islandais ont même observé chez eux le ténia.

Au dernier dénombrement du peuple de l'Islande, en 1845, on fit en même temps celui des fous. On ne peut, il est vrai, le regarder comme tout à fait fidèle, bien que cela ne soit pas la première fois que les fous aient été comptés en Islande ; je communiquerai néanmoins ici le résultat, tel que je l'ai extrait des registres de paroisse.

AGE.	IDIOTS.		FOUS.	
	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.
0 à 1	»	»	»	»
1 à 5	1	1	»	1
5 à 10	8	3	»	1
10 à 20	29	15	1	»
20 à 30	12	10	2	2
30 à 40	8	10	3	6
40 à 50	5	3	1	6
50 à 60	3	2	3	11
60 à 70	»	»	»	4
70 à 80	«	»	»	3
Totaux	66	44	10	34

Les idiots comptent pour quatre sur cent parmi les fous, et les uns et les autres, au nombre de cent cinquante-quatre, sont dans la proportion de 0,26 sur 100 parmi le dénombrement du peuple pour la même année[1].

L'époque du commencement de la folie se trouve ainsi fixée :

Age.	Hommes.	Femmes.
0 à 1	0	0
1 à 5	1	1
5 à 10	0	1
10 à 20	1	4
20 à 30	3	4
30 à 40	2	9
40 à 50	1	7
50 à 60	2	7
60 à 70	0	1

La proportion est, quant à la répartition entre les différents cantons, à peu près égale, excepté dans le canton du nord, où, en tenant compte du rapport de la population, le nombre des femmes folles est le double de celui du canton du sud et le quadruple de celui du canton de l'ouest.

J'ajouterai ici, pour la comparaison, le résultat du dénombrement des fous en Danemark, qui, pour la première fois, fut fait en 1845, quoiqu'il soit un peu incorrect. La division d'après l'âge était ainsi établie dans le royaume de Danemark, ainsi qu'on le voit dans le tableau en tête de la page suivante :

[1] M. le docteur Hisbert donne, dans son *Traité sur les fous du Danemark*, en 1841 (Copenhague, 1843), le chiffre de 180 pour ceux de l'Islande.

AGE.	IDIOTS.		FOUS.	
	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.
0 à 1	»	2	»	»
1 à 5	25	23	2	2
5 à 10	99	44	8	12
10 à 20	341	283	51	48
20 à 30	336	274	126	128
30 à 40	180	189	160	186
40 à 50	159	150	190	228
50 à 60	90	85	148	174
60 à 70	43	43	85	147
70 à 80	12	16	31	68
80 à 90	»	2	10	15
inconnu	»	»	»	2
Totaux	1285	1161	811	1010

Le nombre des idiots est ici seulement de 57 pour 100 des fous ; mais il est bien probable que la plus grande partie de ceux qui ont perdu la raison au-dessous de dix ans, appartiennent à la classe des idiots. Le total de quatre mille deux cent soixante-sept, dans le royaume, faisait 0,31 pour 100 de la population pour cette année.

L'âge où la folie commence est ainsi établi :

Age.	Hommes.	Femmes.
1 à 5	40	44
5 à 10	38	39
10 à 20	130	155
20 à 30	213	260
30 à 40	182	181
40 à 50	105	136
50 à 60	44	89

Age.	Hommes.	Femmes.
60 à 70	16	42
Au-dessus de.. 70	11	19
Inconnu	32	45

La différence essentielle est, si l'on peut tirer quelque conséquence de cette comparaison, qu'il se trouve en Islande un nombre d'idiots proportionnellement beaucoup plus grand.

Une grande partie des fous en Islande appartient à la catégorie de la folie dite religieuse, car la superstition et le fanatisme sont très-répandus dans beaucoup de localités. J'ai observé un exemple caractéristique d'une démence héréditaire dans un canton de Sandfell, sur la côte orientale du pays, où la plupart des maisons sont situées au-dessous du grand OEræfa-Jökull. Toute la paroisse se compose, pour ainsi dire, d'une seule famille. L'auteur, Thorstein, venu de Fell, et père du profast encore vivant, s'était marié, suivant la tradition de famille, avec une fille qui avait été fiancée à un autre. L'amant repoussé souhaita du mal à toute la race des époux; depuis, la famille attribue à cette cause la démence héréditaire qui l'afflige. On en est tellement convaincu, qu'on est toujours sûr de trouver au moins un fou dans chaque branche de cette même famille. Cet homme avait cinq enfants et sa sœur six. Ils avaient peuplé cette petite paroisse par des mariages mutuels. De ces onze individus, deux avaient été déjà fous, mais ils furent guéris au bout de peu de temps. J'observai encore là, parmi leurs petits-enfants, quatre fous : un jeune homme, âgé de vingt-cinq ans, dont l'esprit était déjà dérangé ; sa folie avait commencé par l'idée fixe qu'il était condamné pour toujours. J'y vis une femme de cinquante ans, qui avait eu, il y a dix-huit ans, un petit accès de folie, après quoi elle s'était rétablie; elle était alors monomane, s'imaginant que le diable la poursuivait; elle croyait le voir parfois tout vivant, la dérangeant et troublant souvent son sommeil. Il s'y trouvait encore deux idiotes : l'une était une fille de dix-sept ans, entièrement incurable; les traits de son visage étaient enfantins et ses muscles peu développés; elle marchait courbée, probablement parce qu'elle était le plus souvent alitée. L'autre était une fille de vingt-quatre ans, qui n'était pas encore réglée ; ses facultés intel-

lectuelles étaient un peu plus développées que celles de l'autre, mais elle lui ressemblait entièrement sous les autres rapports. Les parents de ces deux malades avaient été fous pendant quelque temps : la femme pendant trois ans et le mari un an seulement; mais ils étaient guéris.

Les prêtres en Islande sont, en vertu de la loi du 28 juillet 1842, obligés de communiquer annuellement à l'archevêque le nombre des sourds-muets, avec un rapport sur leur âge, leur sexe, etc. On m'a remis une copie de ce rapport pour les années 1844 et 1846, et j'en donnerai plus bas un extrait. Il y avait alors trente-six sourds-muets ; mais je dois faire observer qu'il manque le rapport de deux petits cantons de Norder-Isefjord et de Strande-Syssel. D'ailleurs treize d'entre ceux qui sont cités étaient idiots et non sourds-muets, comme on peut le voir d'après les notes annexées au rapport. Je m'en suis convaincu quant aux huit que j'ai vus moi-même. Sur les trente-six individus, treize étaient des hommes et vingt-trois des femmes. Vingt-quatre étaient sourds-muets de naissance ; chez sept l'infirmité s'était manifestée dans les deuxième, troisième et quatrième années de la vie, le plus souvent après le typhus. Chez cinq il n'y a pas d'indication ultérieure. Presque tous sont éveillés, adroits et capables de travailler. La division d'après l'âge était ainsi établie.

Sur les 13 femmes	1	avait	11 ans.
	2	....	12 ans.
	2	....	15 ans.
	1	....	18 ans.
	1	....	19 ans.
	1	....	25 ans.
	1	....	31 ans.
	1	....	34 ans.
	2	....	42 ans.
	1	....	54 ans.
Sur les 23 hommes	2	avaient	5 ans.
	1	....	6 ans.
	2	....	8 ans.
	1	....	9 ans.

Sur les 23 hommes 3 avaient 10 ans.

1	.....	12 ans.
1	.....	13 ans.
1	.....	14 ans.
2	.....	15 ans.
1	.....	16 ans.
1	.....	18 ans.
1	.....	22 ans.
1	.....	25 ans.
1	.....	29 ans.
1	.....	30 ans.
1	.....	33 ans.
1	.....	41 ans.
1	.....	58 ans.

Comme il peut y avoir quelquefois beaucoup d'importance à connaître les causes les plus fréquentes de la mortalité d'un pays, j'ai entrepris un relevé de ce genre pour l'Islande. Il est établi, d'après les registres mortuaires, pour dix ans (1827-1837), sur lesquels les pasteurs ont signalé les causes de décès.

Ces causes étaient ainsi classées :	Nombre.	Pour 100.
N° 1. Différentes maladies des enfants.........	4329	29, 0
— 2. Trismus des nouveau-nés, (*Ginklofi*).....	150	1, 0
— 3. Décrépitude..........................	1714	11, 5
— 4. Maladie de la gorge....................	479	3, 2
— 5. Inflammation du cœur et de la poitrine....	192	1, 3
— 6. Point de côté.........................	242	1, 6
— 7. Fièvre ardente........................	129	0, 9
— 8. Fièvre catarrhale......................	949	6, 4
— 9. Typhus...............................	891	5, 9
— 10. Fièvre scarlatine......................	119	0, 8
— 11. Différentes fièvres exanthémateuses (l'essère, la rougeole, la variole)............	76	0, 5
— 12. Autres fièvres (ardente, pituiteuse, nerveuse, putride, bilieuse, maligne)........	381	2, 6
— 13. Coqueluche..........................	86	0, 6
— 14. Douleur de poitrine....................	1167	7, 8

		Nombre.	Pour 100.
N° 15.	Hectisie	377	2, 5
— 16.	Maladie du foie	192	1, 3
— 17.	Jaunisse	130	0, 9
— 18.	Hydropisie	155	1, 0
— 19.	Différentes maladies chroniques nerveuses.	388	2, 6
— 20.	Différentes hémorrhagies	40	0, 3
— 21.	Goutte et rhumatisme	122	0, 8
— 22.	Lèpre	184	1, 2
— 23.	Scorbut	37	0, 3
— 24.	Différentes maladies abdominales chroniques	175	1, 2
— 25.	Hernie	8	0, 5
— 26.	Lithiasie	33	0, 2
— 27.	Dans l'accouchement	102	0, 7
— 28.	Après l'avortement	4	0,03
— 29.	Cancer	37	0, 3
— 30.	Teigne	13	0, 9
— 31.	Érysipèle	6	0, 4
— 32.	Abcès	15	0, 1
— 33.	Gangrène	15	0, 1
— 34.	Plaies	5	0, 3
— 35.	Ivresse	10	0, 7
— 36.	Mort subite	125	0, 8
— 37.	Noyés	485	3, 3
— 38.	Transis de froid	36	0, 2
— 39.	Morts sous les flocons de neige	68	0, 5
— 40.	Tombés d'une montagne	18	0, 1
— 41.	Autres accidents malheureux	50	0, 3
— 42.	Suicide	6	0, 4
— 43.	Différentes formes de maladies, sous le nom de maladie de la rate, d'asthme, d'évanouissement, de léthargie et de céphalalgie	194	1, 3

Pour la comparaison, je présenterai ici un tableau semblable sur quelques-unes des causes de mortalité les plus importantes dans la ville de Copenhague. C'est un extrait des tables faites par le collége de santé, pour le quinquennium 1840-1844. Les mort-nés, comme dans le tableau qui précède, ne sont pas davantage mentionnés.

Morts annuellement :	Nombre.	Pour 100.
De crampe (surtout celle des enfants)	316	9, 8
D'hydrocéphalie	63	2, 0
Dans l'accouchement	110	3, 4
De maladie scrofuleuse	78	2, 4
D'autres maladies des enfants	17	0, 5
De décrépitude	263	8, 1
De péripneumonie	205	6, 3
De céphalite	59	1, 8
D'esquinancie	29	0, 9
D'inflammation du bas-ventre	58	1, 8
D'inflammation de la gorge	4	0, 1
De gastrite et d'entérite	16	0, 5
De typhus	165	5, 1
De variole	46	1, 4
De fièvre scarlatine	7	0, 2
De rougeole	7	0, 2
De fièvre laiteuse	77	2, 4
De fièvre érysipélateuse	26	0, 8
D'arthrite	4	0, 1
De coqueluche	47	1, 5
De maladie du poumon	427	13, 2
D'hectisie	161	5, 0
De maladie du cœur	54	1, 7
D'hydropisie	52	1, 6
D'affections de poitrine	34	1, 1
De folie déterminée par l'abus des boissons	31	1, 0
De différentes maladies nerveuses chroniques	139	4, 3
De différentes hémorrhagies intérieures	11	0, 3
De différentes maladies abdominales chroniques	77	2, 4
De hernie	8	0, 2
De lithiasie	3	0, 1
De cancer	65	2, 0
Noyés	34	1, 1
Morts d'accidents malheureux et suicidés	64	2, 0

On voit par là, que la différence essentielle consiste en ce qu'il

meurt en Islande, proportionnellement, un nombre beaucoup plus grand d'individus affectés de différentes maladies qu'à Copenhague; mais un nombre beaucoup plus petit d'individus affectés d'inflammations et de maladies de poitrine.

Voici le résultat des recherches précédentes :

1° L'Islande est exempte de fièvres intermittentes, de la syphilis, des pâles couleurs, et en partie des maladies scrofuleuses et de la péripneumonie.

2° Les maladies particulières à l'Islande sont : la maladie du foie, qui est proprement une maladie hydatique générale, la lèpre, l'affection des mâchoires, le *nabitur* et le *handardöfi*. La lèpre a diminué beaucoup dans ce siècle, ce qui n'a pas eu lieu pour l'affection des mâchoires.

3° Les maladies les plus fréquentes que les médecins soignent en Islande sont : la maladie hydatique, le rhumatisme et l'hystérie. La maladie hydatique est de toutes les maladies de 12,6 pour 100; le rhumatisme, de 3,7 pour 100; l'hystérie, de 7,2 pour 100. Les maladies nerveuses, de 14,8 pour 100; les lésions, de 5,0 pour 100; les cas chirurgicaux, de 26,7 pour 100; les maladies aiguës, de 21,9 pour 100; les maladies externes, de 18 pour 100. Quoique différentes espèces de maladies d'enfants soient très-fréquentes en Islande, il est pourtant très-rare que les médecins soient consultés à ce sujet. Sur deux mille cinq cent vingt-trois malades, trente-huit étaient au-dessous d'un an. La proportion des fous à la population est, en Islande, de 0,26 pour 100; en Danemark, de 0,31 pour 100. En Islande se trouve un grand nombre d'estropiés et de malades incurables. Au recensement de 1769, leur nombre était de 5,1 pour 100.

4° En Islande il meurt proportionnellement un nombre beaucoup plus grand d'enfants atteints de différentes maladies, c'est-à-dire 30 pour 100; tandis qu'il en meurt à Copenhague seulement 18,1 sur 100. Il en meurt en Islande, par les inflammations différentes, 7,0 pour 100; par la maladie de poitrine et l'hectisie, 10,3 pour 100; dans l'accouchement, 0,7 pour 100; et par des accidents malheureux, 4,4 pour 100.

DU CHARLATANISME ISLANDAIS.

D'après ce que nous avons dit sur l'insuffisance des médecins au milieu de la population éparse de l'Islande, on ne s'étonnera pas d'apprendre que le charlatanisme y soit aussi développé qu'en aucun autre pays de l'Europe. On peut bien avancer que si chaque habitant est son propre forgeron, ou au moins sait ferrer son cheval, il est aussi bien son propre médecin ou possède quelques connaissances médicales. Un grand nombre d'Islandais ont aussi cherché à acquérir une connaissance plus étendue de la médecine afin d'être à même de soulager leurs compatriotes. Ce sont, par exemple, le plus grand nombre des pasteurs, quelques-uns des guérisseurs et des phlébotomistes (*blodtikuman*) dont presque toutes les paroisses sont pourvues. Les sources auxquelles ces hommes puisent leur science, sont ordinairement quelques vieux manuscrits qui, depuis longtemps, passent d'une génération à une autre, et qui se trouvent dans les bærs, reproduits par différentes copies. Ces manuscrits sont, en partie, rédigés en style vulgaire, et contiennent des annotations indiquant une foule de remèdes domestiques; ces ouvrages sont empreints d'une profonde superstition à l'égard des maladies ordinaires et reposent sur une phlébotomie particulière, qui n'est sans doute qu'un développement des systèmes médicaux les plus anciens. Il existe, en outre, des manuscrits dans lesquels on retrouve, sous une forme tant soit peu scientifique, la médecine du moyen âge; ceux-ci sont chargés de citations originales des médecins les plus célèbres de ce temps. Il circule encore d'autres livres populaires de médecine d'un temps plus moderne, tels que l'Apothicaire domestique de Mangor, de John Petersen, etc.

Cela suffit pour la plupart de ces soi-disant médecins, qui n'exercent pas leur art par intérêt personnel, mais, comme ils le prétendent, pour soulager leurs compatriotes. Pourtant, on ne peut nier qu'il ne s'en trouve qui soient des charlatans dans toute l'acception du mot, qui n'achètent chez les pharmaciens une foule de médicaments que pour les revendre très-cher et qui, pour conserver leur renommée, ont recours à différents stratagèmes. Soit que le charlatanisme se présente sous l'une ou l'autre forme, il cause beaucoup de mal. Chaque charlatan peut prendre chez les pharmaciens toute espèce de médicaments, même des médicaments héroïques, pour lesquels ils semblent avoir beaucoup de prédilection, et qu'ils n'emploient pas toujours avec prudence. Ajoutons qu'il n'est pas très-rare de voir ces empiriques confondre les artères et les veines. Cela est mentionné plusieurs fois dans les journaux de médecine ; il arriva précisément, pendant que je voyageais dans le nord du pays, qu'un phlébotomiste venait d'y faire la section de l'artère temporale chez une jeune personne qui serait probablement morte d'hémorrhagie, si le médecin de district ne se fût pas trouvé dans le voisinage. J'ai vu plusieurs cas de phlegmons considérables et d'érysipèles résultant de ces saignées, car les charlatans saignent partout le corps, sans avoir égard aux aponévroses d'enveloppe des nerfs. Enfin le charlatanisme, s'étayant de la superstition, qui est profondément enracinée dans le pays, est funeste, parce qu'il empêche les malades de réclamer les secours réguliers de la médecine, et font souvent obstacle à un traitement rationnel[1].

Aussi le médecin de district se plaint-il souvent que les empiriques s'emparent de la clientèle ; il arrive parfois qu'un malade consulte en même temps un médecin et un charlatan, ce dernier à l'insu du premier. Comme ce désordre est généralement répandu dans tout le pays, il importera à chaque médecin islandais, de prendre ses précautions à cet égard. Pour cette raison, et parce que cela a, sous plusieurs rapports, une sorte d'importance histori-

[1] « Pour faire expulser des vers, un charlatan ordonna dans ce pays, du tartre émétique à un malade ; il lui en avait fait prendre en vingt-quatre heures, à plusieurs reprises, en tout quarante-cinq grains ! »

Eh ! mon Dieu ! il n'y a pas qu'en Islande où l'on observe cette faiblesse de l'esprit humain, où l'on éprouve le besoin de se laisser fasciner

que, je donnerai ici un court abrégé de cette médecine populaire en Islande. Il est difficile de se procurer ces manuscrits, attendu que les charlatans les conservent comme un trésor et les cachent soigneusement surtout aux regards des médecins. Cependant j'ai été assez heureux pour en posséder. Le système de la phlébotomie s'y trouve sans titre particulier, mais le reste du texte porte celui de : « *Des remèdes*, par MM. le docteur Elias Beinon, l'archevêque Brynjulfur Sveinsson et Jón Thorlakson, 1693.» M. E. Johnson, médecin de district, m'en a procuré deux exemplaires, dont l'un porte le titre de : « *Praxis medica, Samantekin af Jón Magnussen*, 1725; » l'autre, qui paraît être très-ancien, est défectueux au commencement et sans titre; il s'y trouve une description complète de ce système singulier de la phlébotomie, accompagnée de dessins et portant le nom de « *Ædamadur*. » Je me suis principalement servi de ces trois manuscrits pour faire l'abrégé suivant.

EXPLICATION DES VEINES[1].

N° 1. Est bonne à saigner contre les douleurs de l'œil et de la tête.
— 2. Lorsque le sang s'est porté à la tête.
— 3. Contre toute espèce de maladies des yeux.
— 4. Contre l'ophthalgie.
— 5. Contre l'otalgie et cette espèce de douleur de tête qu'on appelle la céphalée.
— 6 et 7. Contre le vertige et la surdité.
— 8. Pour purifier la tête et rendre l'ouïe meilleure.
— 9 et 10. Contre l'inflammation et les tumeurs dans la tête, et aussi contre la céphalalgie et les congestions cérébrales.
— 11. Contre les douleurs de la bouche et des gencives.

par le charlatanisme : les malades qui semblent avoir le plus de confiance dans la saine médecine, les amis du progrès, comme ils s'appellent presque tous, sont souvent les premiers, chez nous, à aller consulter les somnambules ou à abandonner les médicaments les plus efficaces, pour des quintillioniėmes parties d'une goutte de certains médicaments actifs.

[1] N'ayant pu reproduire la planche à laquelle se rapporte cette explication, nous renvoyons les personnes qui voudraient en avoir connaissance, au texte danois dans lequel elle se trouve intercalée. E. R.

N° 12. Contre les tumeurs de la figure, et aussi contre les maux de dents, du pharynx et de la bouche.

— 13. Quand les humeurs de la tête se répandent dans la bouche et la gorge.

— 14. Contre le délire.

— 15. Contre la perte de la mémoire et les taches dans la figure.

— 16. Contre une respiration difficile, l'inflammation du larynx, du pharynx et de la bouche.

— 17. Contre l'haleine puante.

— 18. Contre l'ophthalgie, le nez enluminé et l'inflammation du visage.

— 19. Contre la lèpre maligne.

— 20. Contre l'oppression, la maladie du poumon, la respiration difficile et l'anoréxie.

— 21. (Veine céphalique) contre l'épiphora, la céphalalgie et les convulsions.

— 22. (Veine basilique) contre les oppressions de poitrine et les douleurs dans la tête et les flancs.

— 23. (Artère pulmonaire) contre un poumon trop développé, les points de côté et l'épistaxis

— 24. Contre le délire, l'ophthalmie et le rhumatisme articulaire de l'épaule.

— 25. Contre toute espèce de maladie du cœur, des côtes et des flancs.

— 26. Est bonne à saigner contre les points de côté, de la rate et du poumon; contre les douleurs dans les épaules et l'estomac, et contre l'épistaxis.

— 27. (Veine pourprée) contre toute espèce de maladies intérieures.

— 28. Contre la roideur dans les membres.

— 29. Contre les maladies de cœur chez les femmes.

— 30. Contre l'inflammation dans le bas-ventre.

— 31. Contre les maladies de la tête et de la vésicule biliaire; contre l'ophthalgie et les tumeurs sur la langue.

— 32. Surtout contre les maladies de la tête, du poumon et de la rate.

— 33. Contre la jaunisse et pour dégorger le poumon, la rate et la langue, ainsi que pour éclaircir la voix.

N° 34. Semblable au n° 30.
— 35. Semblable au n° 33.
— 36. Contre les affections de la rate et du rein, l'hémorrhagie et le point de côté gauche.
— 37. Contre l'hydropisie, les ulcères anciens et la roideur.
— 38. Contre les tumeurs dans la rate et la vessie.
— 39. Contre la mélancolie et les maladies du rein.
— 40. Contre la gravelle et les maladies des voies urinaires.
— 41. Pour dilater le bas-ventre.
— 42. Contre les tumeurs dans les reins et les testicules, et contre l'urine hypostasique.
— 43. Pour fortifier la marche de l'homme.
— 44. Contre les douleurs dans les pieds.
— 45. Contre les maladies des testicules et des jambes; contre la podagre.
— 46. Contre les douleurs dans le dos et les reins.
— 47. Contre la gravelle.
— 48. Contre les tumeurs dans le pied.
— 49. Contre des ulcères et des tumeurs dans la figure.
— 50. Contre l'apoplexie.
— 51. Contre l'inflammation de l'œil et le rhume.
— 52. Contre les douleurs de reins (lumbago).
— 53. Contre les maladies des yeux et celles des femmes.

Si l'on veut guérir les affections de la tête par des saignées, il ne faut pas que la lune soit dans le signe du bélier; de même si l'on veut guérir celles des pieds, elle ne doit pas être dans celui du poisson. Il est bon de saigner si la lune est dans la conjonction, ou si △ ou * est entre ces planètes : ☉ et ☽ ♃ et ♀ et ♂ et ☽.

Ceux qui n'ont pas un almanach peuvent se servir du calendrier astrologique suivant de Marcus Freund. D'abord, on commencera à compter l'âge de la lune à partir du premier quartier; s'il arrive avant midi, on comptera le même jour avec; mais s'il se passe après midi, on commencera à compter du jour suivant et on n'aura besoin de remarquer aucun signe, qu'il soit bon ou mauvais :

Le 1er jour est malsain.
Le 2e jour ne vaut pas mieux.
Le 3e jour est aussi dangereux.
Le 4e jour *item.*
Le 5e jour gâte le sang.
Le 6e jour est bon.
Le 7e jour est malsain et détermine de l'inappétence (anorexie).
Le 8e jour affaiblit l'estomac.
Le 9e jour fait paraître la gale par tout le corps.
Le 10e jour n'est pas bon et surtout dangereux à OEvef.
Le 11e jour est bon et donne de l'appétence pour la nourriture.
Le 12e jour est bon et sain pour tout le corps.
Le 13e jour ne vaut rien.
Le 14e jour est dangereux quand on est malade et faible.
Le 15e jour est bon selon quelques-uns.
Le 16e jour est plutôt dangereux que bon.
Le 17e jour est très-bon et heureux.
Le 18e jour *item.*
Le 19e jour n'est pas regardé comme bon.
Le 20e jour est plutôt malheureux que bon.
Le 21e jour est bon dans tous les cas de maladie.
Le 22e jour est bon et dissipe différentes faiblesses.
Le 23e jour est bon, empêche les progrès de la maladie, et fortifie le corps.
Le 24e jour est bon et chasse les mauvaises humeurs.
Le 25e jour est bon et sain dans beaucoup de cas.
Le 26e jour est bon dans plusieurs cas.
Le 27e jour est regardé comme dangereux.
Le 28e jour est bon.
Le 29e jour ne vaut rien.
Le 30e jour est, de même, regardé comme malsain.

Celui qui veut saigner doit observer les trois choses suivantes : 1° l'âge du malade ; 2° celui de la lune ; 3° et le signe du zodiaque. Personne, âgé de moins de quatorze ans et de plus de soixante ans, ne doit se faire saigner. Cette opération doit être pratiquée chez

les hommes âgés de vingt ans dans le premier quartier; chez ceux de trente ans dans le second; ceux de quarante ans et au-dessus dans le troisième. Toute saignée est inutile dans le quatrième quartier. On ne doit pas saigner à la pleine lune mais cinq jours après. Les jeunes gens doivent se faire saigner au croissant de la lune, et les vieillards à son déclin. Personne ne doit se faire saigner dans les jours de la canicule; le printemps et l'automne sont préférables à l'été et à l'hiver pour se faire tirer du sang; dans le printemps et l'été il faut se faire saigner au côté droit, mais dans l'hiver et l'automne ce doit être au côté gauche. Il faut se reposer après la saignée, toutefois sans dormir; manger des œufs, de bonne viande et boire un bon verre de vin clair; il faut éviter de se laisser enrhumer, de manger du fromage, des choux, de boire du lait, de se mettre en colère, et s'abstenir des plaisirs vénériens; il est cependant plus nuisible de trop manger que de trop boire.

Du sang rouge clair est le signe de la douleur.

Du sang rouge brun, avec un peu de sérum mélangé, indique un sang épais.

Du sang avec du sérum au-dessus et au-dessous du caillot, indique un sang troublé par la fièvre.

Du sang avec un nuage jaune est le signe de la jaunisse.

Du sang avec un nuage luisant grisâtre indique la fièvre.

Si le sang est bleuâtre, la rate est malade.

S'il est rouge avec un cercle noir autour du caillot, c'est que la tête est malade.

Du sang avec un caillot tenace dénote l'inflammation.

S'il y a une écume au-dessus du sang, c'est que la poitrine est malade.

Si le sang est noir et mélangé de sérum, c'est l'indice d'humeurs froides.

S'il est rouge et clair et s'il y a peu de sérum au-dessus du caillot, c'est le signe d'une bonne santé.

Les ventouses, employées en Islande depuis l'antiquité, le sont encore, mais pas aussi fréquemment que les saignées. Il faut avoir soin, ajoutent les phlébotomistes islandais, de les appliquer dans

un bon signe du zodiaque, c'est-à-dire dans ceux de l'écrevisse, du verseau, du sagittaire et du poisson. On les met en différents endroits, sur la tête, le front, le cou, les cuisses, le nombril, au bas des joues, etc.

Voici la manière de mettre les ventouses (*blódhom*) en Islande. On fait avec un rasoir ou un canif quelques entailles dans la peau; au-dessus d'elles on met une corne de vache, dont le bout pointu est ouvert et revêtu d'une feuille d'or battu, au moyen de laquelle on fait le vide. Ce procédé est encore en usage dans plusieurs pays de l'Orient.

DES ESPÈCES DE MALADIES LES PLUS COMMUNES,

AVEC DES CONSEILS POUR LES GUÉRIR.

Une vue affaiblie se fortifie : 1° avec du gingembre pris à l'intérieur ; 2° avec du trèfle d'eau (*menyanthes trifoliata*), cuit dans de l'eau et qu'on applique sur les yeux ; 3° avec de la racine de pissenlit (*leontodon taraxacum*), que l'on doit porter autour du cou. *Remarque*. Il faut qu'elle soit arrachée lorsque le soleil est dans le signe de la Vierge ; 4° en se frottant les yeux avec de l'urine.

L'affaiblissement de la vue cesse en se frottant les yeux avec une décoction d'*arundo epigeios*, ou bien avec le suc de l'*angelica archangelica*.

L'ophthalgie se guérit : 1° avec du miel; 2° avec le suc du pissenlit, mêlé avec du lait de femme; 3° par des cataplasmes formés avec la langue d'un agneau ; 4° avec le fiel d'un chien.

Des yeux larmoyants se guérissent: 1° avec la langue d'un renard, qui doit être portée autour du cou dans un mouchoir de soie; 2° en faisant couler un peu de sang de l'oreille et en le mêlant avec un blanc d'œuf; 3° en mêlant le suc de *rumex acetosella* avec du fiel d'un bouc, le tout appliqué sur les yeux sous forme de cataplasme.

Le fiel d'un aigle mêlé avec du miel guérit la cécité.

Des taches sur les yeux s'enlèvent: 1° avec du fiel de bœuf cuit dans de l'eau pendant la canicule ; 2° en mélangeant le sang et le fiel d'une anguille vivante. On recommande comme un des meil-

leurs remèdes, la salive, qu'on doit prendre le matin de bonne heure en s'éveillant.

On ordonne contre la métrorrhagie le *trifolium repens*, cuit dans de l'eau et du vin avec du miel ; le même remède est aussi ordonné contre la leucorrhée.

Contre la menstruation arrêtée on ordonne : 1° le serpolet (*thymus serpyllum*), infusé dans du vin pour être bu ; 2° des gousses d'ail, qu'il faut mettre sur de la cendre chaude pour que la malade en respire la fumée.

L'inflammation et les tumeurs dans les glandes mammaires chez les femmes, sont soulagées : 1° par des cataplasmes de *rumex acetosa ;* 2° avec les excréments d'un mouton sous forme de cataplasme.

Le lait dans les seins d'une accouchée se conserve en enduisant ces organes de cire.

L'accouchement peut se provoquer : 1° en faisant cuire deux œufs dans de l'eau, dont la femme doit boire deux à trois cuillerées ; elle accouchera alors immédiatement, quand bien même le fœtus serait mort et déjà en décomposition ; ce remède, avec l'aide de Dieu, réussira, car l'œuf contenant un être animé, communique à l'eau une force nutritive ; 2° en donnant à boire à la femme, et à son insu, du lait d'une chienne blanche ou du lait d'une femme qui nourrit elle-même, mêlé avec un peu d'huile ; 3° en lui faisant respirer les vapeurs du soufre ; 4° avec les graines d'angélique cuites dans de l'eau, dont il faut boire une chopine toute chaude; 5° avec des gousses d'ail cuites dans une marmite sur laquelle la femme doit se mettre ; 6° avec le serpolet (*thymus serpyllum*) cuit dans du vin vieux, pris à l'intérieur ; 7° avec la poudre d'un fanon prise dans du vin ou dans du petit-lait ; 8° en mettant de la cannelle et de la myrrhe au-dessous d'elle.

On fait sortir un fœtus mort : 1° avec le lait d'une chienne mêlé avec du miel et que l'on fait boire à la femme ; 2° en lui faisant respirer l'odeur des excréments brûlés d'un cheval ; 3° avec la graisse d'un animal semblable employée de la même manière ; 4° en mettant la rate d'un cheval dans de l'eau qu'on lui fait boire ; 5° avec un peu de fiel de bœuf dans deux cuillerées de vin.

Si le bas-ventre d'une femme se gonfle après l'accouchement, il faut mettre sur son estomac un cataplasme de cumin.

Pour enflammer une femme de désirs, il faut lui faire prendre 1° des gousses d'ail pilées avec des graines de coriandre; 2° des radis; 3° du gingembre; 4° lui faire manger les parties sexuelles d'un renard; 5° ou enfin les testicules d'un jars immédiatement après la menstruation de la femme.

Pour entretenir une bonne harmonie entre des époux, il faut que le mari porte sur lui le cœur d'un corbeau ou d'une corneille mâles, et la femme celui d'une corneille femelle; tout ira alors pour le mieux.

Pour inspirer à une femme le dégoût des plaisirs vénériens, il faut prendre le pénis d'un vieux veau ou d'un taureau, le bien faire sécher, le pulvériser, et lui en donner la poudre la valeur à peu près d'un drachme dans du vin; cela lui donnera tant de répulsion pour les plaisirs vénériens, qu'elle évitera désormais tous les hommes.

Pour obtenir qu'une femme n'aime qu'un seul individu et pas un autre, il faut couper une boucle de ses cheveux et la brûler: mets-en la cendre sur ton pénis, frotte-le ensuite avec du miel et couche alors avec elle; il ne lui sera pas possible d'en faire autant avec un autre. Si l'on veut faire cesser ce sortilége, coupe une boucle de tes cheveux et arrange-la de la même manière. Si la femme a de la répugnance pour son mari, il faut qu'il prenne le suif d'un bouc de taille moyenne et s'en frotte le pénis (en islandais *halfvinr*, c'est-à-dire son demi-ami), avant de coucher avec elle; ou bien il prendra le fiel et la graisse d'un bouc, les fera bien sécher et les réduira en poudre; puis il y mêlera de l'huile limpide et chaude et s'en frottera la verge avant de se coucher: elle ne souhaitera alors aucun autre homme.

Si l'on veut éprouver la chasteté de sa femme, il faut mettre une pierre d'aimant au-dessous de sa tête, pendant qu'elle dort; si elle est chaste, elle se tournera pendant son sommeil vers son mari et l'embrassera; mais si elle est impudique, elle lui tournera le dos et roulera hors du lit, comme si elle en eût été tirée par une main invisible.

Pour empêcher la conception, la femme doit: 1° prendre la matrice d'une jeune chèvre qui n'a jamais conçu et la porter sur elle et sous ses vêtements; 2° boire de l'urine d'un bélier; 3° porter

des graines de *rumex acetosa* dans un sachet sur l'aine gauche; 4° ou bien encore, soit de l'agate, soit de la limaille de fer dans une bourse de peau de cerf.

Pour provoquer la conception, il faut que la femme : 1° tienne sur elle pendant la copulation, de la corne de cerf pulvérisée mêlée avec du fiel de bœuf; 2° qu'elle boive du lait de jument immédiatement après les menstrues; 3° ou qu'elle fasse bien sécher à l'ombre les testicules d'un bouc, qu'elle les pulvérise et en avale la poudre dans du vin après la même évacuation; cela lui sera d'un grand secours. On peut aussi prendre l'écume d'un animal pendant qu'il rumine et en mouiller, après le rapprochement, les lèvres de la femme pendant qu'elle dort et sans qu'elle s'en aperçoive.

Pour savoir si la femme est enceinte, on la fait uriner dans un vase de bronze; il faut y laisser séjourner l'urine pendant une nuit et y mettre une épingle d'acier poli : si elle est enceinte, il y aura des taches rouges sur l'épingle; dans le cas contraire, elle sera noire et rouillée. Ou bien, si l'on peut avoir deux ou trois gouttes de sang du côté droit de la femme, on les jettera dans de l'eau courante; si elle n'est pas enceinte, elles surnageront; si elle l'est, elles descendront au fond.

Pour savoir si une fille est vierge, il faut réduire de l'agate en poudre aussi fine que possible et lui en donner à boire dans de l'eau ou du vin; si elle n'est pas pucelle, elle urinera tout de suite; dans le cas contraire, elle la gardera.

Si une femme veut empêcher qu'on ne s'aperçoive de la perte de sa virginité, il faut : 1° qu'elle mouille une orange (dan. *guldæble*) mise en poudre et qu'elle s'en humecte les parties sexuelles intérieurement; 2° ou qu'elle se les frotte avec du salpêtre et du miel; 3° ou bien encore qu'elle y introduise des graines de *rumex acetosa* pilées.

Le cresson de fontaine (*sisymbrium nasturtium*) fait périr le fœtus dans le sein de la mère.

On ordonne contre la dyssenterie les remèdes suivants : A. Prends du fiel de brebis et mêle-le avec du vinaigre fort; laisse-le quelques jours dans une chambre chaude, puis fais-le sécher sur le feu dans un pot de terre en faïence vernissée; enfin, verse de l'eau-de-vie claire par-dessus, et mets-y le feu; fais évaporer le suc qui restera sur un feu ordinaire, et tu en prendras dans du vin rouge,

le poids de trente grains d'orge ; cela guérira avec l'aide de Dieu. B. Ou bien : 1° on prend un œuf de poule auquel on ajoute du sang du malade à la place du blanc d'œuf; le tout est mis pour être grillé sur le feu, puis on en fait un breuvage après l'avoir pilé ; 2° un pied de vache apprêté de la même manière peut servir au même usage ; 3° ou bien encore un œuf de poule avec de l'urine et du vinaigre.

L'hémoptysie se guérit : 1° avec le *vitellus* de trois œufs de poule mêlé avec trois cuillerées de vin vieux ; 2° avec des gousses d'ail ; 3° avec le suc du *plantago major ;* 4° avec un verre de vin et de miel dans lesquels on a fait bouillir du serpolet ; 5° en buvant du sang chaud d'une petite chèvre ; 6° avec du *sedum acre* cuit dans du vin ; 7° en mangeant les excréments d'une truie, délayés dans du vin et de l'eau.

Les vomissements de sang sont diminués avec le suc de l'*alsine media*.

L'hémorrhagie se guérit : 1° avec des feuilles de *rumex acetosa* cuites dans du vinaigre et du sel ; 2° avec de l'*alsine media* (mouron des oiseaux) placée sur l'estomac ; 3° avec de l'*equisetum arvense*.

Le faux diabétès se guérit avec le suc du *plantago major* pris dans du vinaigre.

On fait cesser l'hémorrhagie nasale : 1° en prenant, après l'avoir pilée, de la corne de cerf brûlée dans une cuillerée de vin vieux ; 2° avec le suc de l'*alsine media* employé à l'extérieur ; 3° en aspirant du vinaigre rosat par le nez ; 4° en enveloppant les parties sexuelles avec un linge trempé dans une source d'eau froide.

On arrête le sang qui s'échappe des ulcères : 1° avec de l'*equisetum arvense* cuit dans de l'eau ; 2° avec du vinaigre ; 3° avec des gousses d'ail ; 4° avec des toiles d'araignée ; 5° avec de la poudre provenant d'un os d'homme ; 6° avec le poumon brûlé d'un bœuf ; 7° avec la patte brûlée d'une vache ; 8° avec de l'*album græcum* pris à deux ou trois reprises dans un œuf de poule ; 9° avec de la chair d'un chat sous forme de cataplasme ; 10° avec les excréments brûlés d'un cheval ; 11° avec de l'*alchemilla alpina* cuite dans de l'eau de pluie ; 12° en pressurant des vers de terre dans un mouchoir et en buvant le jus qui en sort avec de l'eau.

Des brûlures se guérissent : 1° avec des cataplasmes de *rumex acetosa ;* 2° avec une bouillie de vinaigre, de farine de seigle et de

beurre salé; 3° en mettant une éponge de mer sur l'endroit brûlé; 4° avec des raves sous forme de cataplasme; 5° avec de la graisse d'un bélier; 6° en faisant une pâte de vieux lard et de gruau : on l'attache à un morceau de bois ou de fer, on y met le feu et on la suspend au-dessus d'un vase d'eau froide : il faut garder soigneusement la graisse qui en dégoutte.

Les douleurs de dos cessent : 1° avec du lait de jument qu'il faut traire sur le dos du malade; 2° quand on s'applique dans la même région du corps, pendant la nuit, un ruban qui a été placé sur le dos d'un homme mort que l'on portait en terre; 3° en se frottant le dos avec le fiel d'un bœuf; 4° en se mettant sur la même partie, la peau d'une anguille par sa face interne.

Pour se préserver de la peste, il faut boire son urine à jeun le matin; on n'a rien à craindre pendant vingt-quatre heures.

Contre la surdité il faut : 1° mâcher de la muscade le matin; 2° faire égoutter dans l'oreille la moelle d'un veau mêlée avec du vin tiède; 3° prendre la corne d'un bouc mort depuis peu, y verser son urine et l'exposer à la fumée durant neuf jours, et enfin la faire égoutter dans l'oreille.

Les douleurs et les inflammations de l'oreille disparaissent au moyen d'une décoction de *rumex acetosella* ou d'*angelica archangelica*.

Le froid aux pieds cesse en les frottant avec de l'eau dans laquelle on a fait cuire des radis.

Les douleurs du pied se guérissent : 1° avec la racine de l'*angelica* employée de la même manière; 2° en l'oignant d'huile d'anis; 3° avec un cataplasme de froment et de vinaigre; 4° avec du *lycopodium alpinum* pilé et cuit dans du vin; 5° avec du *semen hominis;* 6° avec le sang d'un bœuf délayé dans de l'eau et cuit au mois de mai; 7° avec de la graisse de chien; 8° avec le fruit du genévrier cuit dans de l'urine d'un vieillard; on en fera des cataplasmes les cinquième, septième et troisième vendredis : c'est un bon remède; 9° en frottant le pied avec de la moelle provenant de la jambe d'un cheval de différentes couleurs (pour la femme, il faut celle d'une jument).

Les douleurs des doigts (isl. *handardofi*) sont soulagées : 1° avec des cataplasmes de sel et de miel; 2° avec des cataplasmes de miel

et de lait de femme (si ce remède est infructueux, il faut y ajouter de la limaille de fer); 3° avec la graisse d'un renard.

Pour guérir la jaunisse : 1° on fait durcir un œuf dans de l'urine du malade, puis on le perce et on le met dans de l'urine semblable pendant trois heures; enfin, on le brûle et on le réduit en poudre. On la guérit aussi : 2° avec des gousses d'ail; 3° avec de l'eau dans laquelle on a fait cuire du *sedum acre;* 4° avec de l'*album græcum;* 5° avec de l'huile de poisson mêlée avec le jaune d'un œuf de poule; 6° en faisant cuire du *sedum acre* et du *rumex acutus* dans de l'eau; il faut y mêler 9-7-3 poux du malade même et on en prend une cuillerée; 7° avec des poux mis dans le pain à l'insu du malade; 8° avec les excréments d'un cheval; 9° en mettant du poivre, du safran et du beurre dans le pain.

La teigne se guérit : 1° en mettant en poudre des crottes de souris, en les mêlant avec du savon et en frottant la tête avec le tout; 2° en rasant le crâne, et à mesure que les cheveux poussent, il faut les arracher avec des pinces *ad hoc;* ensuite on doit laver la tête avec de l'eau froide deux fois par jour pendant deux semaines, et mettre sur l'endroit rasé un linge mouillé dans de l'urine vieille; enfin le frotter avec du miel.

Une bonne voix s'obtient en mangeant un oignon, cuit autant que possible; on lui donne plus de force en y associant de la farine de moutarde mêlée avec du miel; il faut en faire usage pendant longtemps tous les jours. On a une voix grêle en mangeant à jeun des baies de genévrier, et une bonne voix de chant en gardant de la myrrhe sous sa langue et en l'avalant quand elle est ramollie.

On fait cesser le tremblement des membres: 1° avec la moelle de bœuf prise dans du vin; 2° avec du sang de chien; 3° en se lavant les mains dans du vin salé ou dans un mélange de vinaigre et de sel.

L'érysipèle se guérit: 1° avec du vinaigre; 2° avec du fiel de bœuf en forme de cataplasme; 3° avec un cataplasme d'urine; 4° avec des excréments d'homme sous forme de cataplasme; 5° avec les excréments d'un renard mêlés avec de la cire et du beurre; 6° en donnant à boire au malade de l'eau de rose mise dans un vase de terre ou une marmite, et à laquelle on a ajouté les excréments d'une vache et en les pressurant dans un linge; 7° en mêlant avec l'urine du malade les cendres d'une toile neuve; 8° en frottant la

partie malade avec de la moelle d'un taureau qui n'a pas encore sailli.

Les palpitations, surtout celles qui résultent de la mélancolie, se guérissent avec de la poudre d'or prise dans du vin.

Pour faciliter l'excrétion de l'urine il faut : 1° prendre des gousses d'ail ; 2° du *pyrethrum inodorum ;* 3° boire, dans le mois de mai, le matin et le soir, de l'eau dans laquelle on aura fait cuire de l'herbe ordinaire ; 4° manger du miel avec tous les aliments ; 5° manger du thym ; 6° et de la moutarde.

On fait cesser les rétentions d'urine : 1° avec de l'*angelica ;* 2° avec de l'*achillea millefolium* cuite dans du vinaigre ; 3° avec du *trifolium repens* cuit dans de l'eau ou du vin.

Pour faire cesser le rhume : 1° on se met dans le nez le suc de l'*alsine media ;* 2° on réduit en poudre, après les avoir séchées, les racines du *dryas octopetala* et du *ranunculus acris ,* et on les aspire par le nez.

La céphalalgie se combat avantageusement : 1° en se mettant autour de la tête un mouchoir trempé dans du vinaigre ; 2° avec un cataplasme de *pyrethrum inodorum ;* 3° en buvant une décoction de serpolet (*thymus serpyllum*) séché et réduit en poudre ; 4° en aspirant par le nez la fumée de fleurs de gazon ; 5° avec de la moelle de bœuf dont on se frotte la tête ; 6° avec un cataplasme d'excréments de bœuf ; 7° en avalant, avant de se coucher, aussi chaud qu'on pourra le supporter, du vin dans lequel on aura fait cuire des baies de genévrier.

La toux se guérit : 1° avec de l'huile d'anis ; 2° avec des baies de genévrier ; 3° avec du miel ; 4° en aspirant par la bouche et le nez la fumée du *dryas octopetala ;* 5° avec la fumée du *caltha palustris* employé de la même manière ; 6° avec du beurre fondu mêlé avec du sucre ou du miel. On calme la toux bronchique : 1° en mangeant du gingembre et des figues ensemble ; 2° en buvant soit une décoction de *thymus serpyllum* dans de la bière ; 3° soit de *trifolium repens* dans du vin. Une toux invétérée disparaît : 1° en mangeant du mouton gras ; 2° avec une poignée de ményanthe cuit dans de l'eau ; 3° avec du *trifolium repens* cuit dans du vin. Une toux sèche s'enlève en mangeant une bouillie de navets.

On fait disparaître les éphélides : 1° en les frottant avec ce qui reste d'une toile brûlée sur une plaque d'acier, après qu'on a eu soufflé

dessus; 2° en les frottant avec du *semen hominis;* 3° avec la racine et les feuilles du *rumex acutus* cuites dans du vinaigre; 4° avec de l'urine mêlée avec du miel; 5° avec de la viande brûlée d'un bouc sous forme de cataplasme; 6° avec un cataplasme de *pyrethrum inodorum.*

On guérit les morsures de chien : 1° avec des gousses d'ail mêlées avec du vin et du miel; 2° avec un cataplasme de *rumex acetosa;* 3° en mettant à côté de la blessure la peau d'une petite chèvre tuée depuis peu; 4° avec une tête de chien écrasée et brûlée.

Pour faire cesser le hoquet il faut : 1° prendre du salpêtre dans de l'hydromel; 2° ou donner un bon soufflet à celui qui a le hoquet.

La maladie du poumon (affection hydatique) se guérit : 1° en mangeant des baies de genévrier le matin; 2° en prenant pendant trois jours, tous les matins, des feuilles de tabac dans du lait ou dans du petit-lait; 3° en mangeant du miel et du beurre ensemble; 4° par l'application d'un cataplasme tout chaud d'*alsine media.*

Pour faire passer la colique : 1° on fait fondre du sel dans sa bouche; 2° on verse du lait frais de vache dans une marmite et on le mêle avec deux onces de miel et deux ou trois onces d'huile d'olive; on fait chauffer le tout et on le boit; 3° on met des ventouses sur l'estomac; 4° il faut boire une décoction de poudre d'*album græcum;* 5° on emploie de la mille-feuille (*achillea millefolium*) cuit dans de l'eau, sous forme de cataplasme.

On guérit la congélation des membres : 1° avec le *dryas octopetala* cuit dans de l'eau; 2° avec un cataplasme de vinaigre, de farine de seigle et de beurre frais.

La gale se guérit : 1° en se frottant les membres avec une décoction de *rumex acetosa;* 2° avec des gousses d'ail cuites dans du vinaigre auquel on ajoute du salpêtre; 3° avec le suc du *rumex acutus;* 4° avec du vinaigre et de la cire; 5° avec de l'urine et du miel.

Pour guérir le cancer on prend une écrevisse, on la met vivante sur l'endroit malade et on l'y laisse mourir.

On ordonne contre la hernie du serpolet cuit dans du vin.

On remédie aux enflures : 1° par un cataplasme de fromage; 2° par une pâte de figues et de farine d'orge; 3° par une décoction de navets; 4° par un cataplasme de grains de froment mâchés; 5° par des intestins de cochon; 6° par des excréments de vache; 7° par des gousses d'ail cuites; 8° par le cerveau d'un bouc avec

du miel; 9° par du vin et du miel dans lesquels on fait cuire de l'herbe ordinaire.

On arrête la diarrhée : 1° en mangeant souvent du vieux fromage; 2° avec de l'*achillea millefolium* cuit dans du vin; 3° avec de la farine d'orge; 4° avec le suc du *plantago major;* 5° avec de l'*album græcum* pris dans du vin; 6° avec le poumon brûlé d'un bœuf; 7° avec des excréments de chien séchés dans les jours de la canicule et pris dans du vin; 8° avec le pied brûlé d'une vache; 9° avec du fromage grillé.

On remédie au mal de la rate : 1° par un cataplasme de rate de renard; 2° par un cataplasme d'herbe ordinaire cuite dans du vin; 3° par la rate d'un bœuf prise dans du vin.

On ordonne pour fortifier la mémoire : 1° la viande de gelinotte; 2° de se frotter les tempes avec la rate du même oiseau; 3° le cœur d'une poule; 4° de se laver les pieds dans de l'eau tiède et de se les frotter avec du sel; 5° de manger de la moutarde à jeun.

On fait cesser la crampe : 1° en buvant de l'huile d'anis; 2° avec de l'*alsine media* cuit dans du vin; 3° avec le suc de l'*alchemilla vulgaris*, qu'on doit prendre le matin à jeun, et dont l'emploi doit être suivi d'une saignée entre le pouce et l'index de la main gauche; 4° avec du *trifolium repens* cuit dans du vin; 5° avec le fiel d'un ours cuit et séché; 6° avec du sang de brebis mêlé avec du vin vieux; 7° en aspirant par le nez et la bouche de la fumée de corne de cerf; 8° en buvant à jeun du lait de jument; 9° avec le cœur d'un renard mêlé avec de la farine sous forme de cataplasme; 10° avec le poumon d'une gelinotte séché au soleil et pilé dans du vin vieux; 11° avec la rotule d'une jument pilée et prise dans du vinaigre; 12° avec des œufs de corbeau cuits.

Les calculs dans les reins disparaissent en buvant : 1° le sang d'une chèvre; 2° l'urine d'un cochon; 3° et en mangeant des baies de genévrier le matin.

Les plaies se guérissent : 1° avec le suc du *leontodon taraxacum;* 2° avec de l'*achillea millefolium* cuit dans du vin; 3° avec du fromage provenant du lait d'une chèvre et sous forme de cataplasme; 4° avec des toiles d'araignée; 5° en les faisant lécher par un chien; 6° avec la cendre des poils d'un bouc mêlée avec du miel sous forme de cataplasme. Si les plaies sont profondes et invétérées, il faut

prendre le suc de l'*angelica* ou du *rumex acetosa;* si elles sont impures, on doit les laver avec de l'eau dans laquelle on aura fait cuire de l'*angelica,* ou mettre sur la plaie un cataplasme d'écailles de tortues brûlées, de suif et de beurre frais.

On fait cesser les convulsions : 1° en mangeant des baies de genévrier le matin de bonne heure; 2° avec les parties sexuelles d'un renard prises à l'intérieur; 3° en se frottant avec le suc du ménianthe et du miel.

Le scorbut se guérit : 1° avec le *rumex acetosa;* 2° en se lavant le corps avec une décoction de *pyrethrum inodorum;* 3° en s'appliquant un cataplasme d'excréments d'homme chauds.

On guérit la gravelle : 1° en buvant une décoction d'herbe ordinaire; 2° avec des baies de genévrier; 3° avec du *thymus serpillum* cuit dans du vinaigre; 4° avec du *lycopodium alpinum;* 5° avec le sang séché d'une chèvre; 6° avec le sang d'un renard bu chaud; ce remède est moins certain si le sang est séché et mêlé avec du vin et du sucre; 7° en buvant de l'eau de pluie; 8° avec le suc de l'*alsine media;* 9° avec une décoction de *sedum acre;* 10° avec de l'urine de chèvre bue chaude; cela est bon surtout contre les calculs de la vessie.

On fait cesser le mal de dents : 1° en mangeant des gousses d'ail dans du vinaigre; 2° en gardant pendant quelque temps dans la bouche le suc de la morgeline d'été (*alsine media*); 3° avec une décoction d'*achillea millefolium;* 4° en se mettant de la moutarde dans la bouche; 5° avec du gingembre pilé cuit dans du vin, ou avec du poivre et de la moutarde dont on fait une pâte que l'on doit se mettre sur le côté malade, au bas des joues, avant de se coucher; 6° en se frottant la dent malade avec celle d'un homme mort.

On fait cesser la folie en mangeant tous les matins, durant trois jours, le cœur d'un renard mêlé avec du froment.

On guérit le mal de poitrine : 1° avec la racine de l'*angelica archangelica;* 2° avec des navets cuits dans du beurre; 3° avec le poumon d'un renard; 4° avec une décoction de *menyanthes trifoliata* et de *sedum acre.*

Contre l'haleine puante, il faut boire de l'eau dans laquelle on aura fait fondre du beurre ou cuire de l'*arundo epigeios.*

On remédie à toute espèce de morsures d'animaux en faisant

usage : 1° de la graisse d'une chèvre et de celle d'animaux venimeux; 2° d'*angelica* prise tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; 3° et de vin cuit avec de l'herbe ordinaire.

On fait cesser l'ivresse en mangeant les poumons d'une chèvre : Si l'on avale dès le matin de la drèche, on ne sera guère ivre tout le reste du jour. Il faut, pour faire disparaître les suites de l'ivresse, boire trois bons verres d'eau de source avant que le soleil soit levé ou avant qu'un oiseau ait volé au-dessus de la fontaine; ou bien encore, boire un mélange d'eau et de vinaigre : cela donnera plus d'appétit. L'eau-de-vie est bonne, dit-on, avant ou après un repas; mais il ne faut pas la prendre à jeun, car elle affaiblit l'estomac et les poumons; on peut empêcher cela en mettant quelques gouttes d'eau-de-vie sur le pain (*sic!*).

On fait disparaître les taches de rousseur : 1° en les frottant avec un mélange de miel et de vinaigre; 2° avec de la moutarde.

Les cors s'enlèvent : 1° avec de l'eau dans laquelle on aura fait cuire des navets; 2° avec le poumon frais d'une chèvre.

On fait disparaître les verrues : 1° avec le suc du *dryas octopetala;* 2° avec une bouillie de vinaigre et de cendre d'écorce de bouleau; 3° avec de l'urine d'un chien; 4° avec des excréments de chien disposés avec du vinaigre sous forme de cataplasme; 5° avec des excréments d'homme employés de la même manière.

Pour que les cheveux poussent on fait mourir des limaces noires en les saupoudrant de sel, puis avec les mucosités qui en sortent on frotte la tête chauve; ou bien on rase souvent ses cheveux à la pleine lune, mais jamais dans le signe du Taureau, de la Balance ou de la Vierge. On empêche des cheveux gris de pousser en se frottant la tête avec de l'huile. On prévient la chute des cheveux en préparant une limace blanche de la même manière que la noire; ou en mélangeant ensemble les excréments d'un chat, de la moutarde et du vinaigre.

On fait fuir les mouches en brûlant du genièvre.

On chasse les puces : 1° avec le sang d'une chèvre qu'on met dans un fossé sous le plancher; 2° en arrosant la maison avec de l'absinthe cuite dans de l'huile; 3° en se frottant le corps avec de l'absinthe cuite dans de l'eau et du beurre. On éloigne les taons et les moucherons avec la queue d'un loup.

On détruit les poux et leurs lentes : 1° avec des gousses d'ail pilées avec du salpêtre; 2° avec le suc qu'on exprime de la viande; 3° avec du sel associé à du miel; 4° en faisant pénétrer les vapeurs du mercure dans les vêtements.

On tue les serpents avec : 1° la salive d'un homme à jeun; 2° du sang de bœuf; 3° la fumée d'une corne de bœuf. On les fait fuir avec : 1° la fumée des poils brûlés d'une chèvre; 2° la fumée de gousses d'ail; on remédie à leurs morsures par la cendre des poils d'une chèvre employée tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

On fait cesser les songes désagréables avec : 1° de l'huile d'anis; 2° le *campanula rotundifolia* mêlé avec du lait; 3° un mélange de cire blanche et de lait bouillis ensemble.

On détruit les sortiléges en incinérant la dent d'un homme mort et en s'en appliquant la poudre sur les parties sexuelles.

Pour ne pas être intimidé par l'aboiement d'un chien on portera dans sa poche, la dent de devant d'un chien tout à fait noir ou tout à fait blanc.

On peut se garantir de la sorcellerie en mettant dans ses souliers un couteau d'acier : celui qui le portera n'aura rien à craindre.

Pour faire disparaître la crainte de se trouver seul dans l'obscurité, on se frottera la figure avec de l'eau rougie par du sang d'homme.

Pour faire cesser toute espèce d'enchantement, il faut manger avec du vin, de l'herbe qui ait crû sur une pierre percée d'un trou; ou bien il faut prendre du mercure, le mettre dans un tuyau de plume et en boucher l'extrémité ouverte avec de la cire; on mettra le tout sous son oreiller ou sous le seuil de sa chambre à coucher.

L'or est bon contre beaucoup de maladies internes : il prévient la lèpre; sa poudre, prise dans du vin, réconforte le cœur et enlève l'haleine puante.

Les médicaments tirés du règne animal sont les plus nombreux : — Le chien sert dans beaucoup de cas; son sang fait disparaître le tremblement des mains; ses dents réduites en poudre, sont bonnes contre le mal de dents. Si l'on donne son cœur cuit dans du lait à manger à un autre chien, celui-ci n'aboiera pas ce jour-là. Du fiel de chien fortifie la vue. Du lait de chienne pris dans du vin ou du miel fait avorter. Le cerveau d'un chien avec de la cendre de poils

de chien fait disparaître les verrues. Le petit d'une chienne, mis sur le bas-ventre, arrête la diarrhée. L'urine d'un chien nouvellement né, calme très-bien les douleurs de la goutte. Le cerveau d'un petit chien, cuit et mangé, préserve de l'hydrophobie. La graisse d'un chien est bonne contre la maladie du poumon. Le fiel d'un petit chien qui tette encore, est un remède excellent contre les convulsions. Les excréments d'un chien blanc, recueillis dans les mois de juillet et d'août, séchés et pris à l'intérieur, remédient à beaucoup de maladies internes.

Le chat et le renard fournissent plusieurs remèdes, dont quelques-uns sont déjà cités.

Les écrevisses servent beaucoup. Le remède le plus simple consiste à les prendre vivantes, à les écraser et à les mettre dans un linge; avec cela on guérit toutes les inflammations et enflures extérieures. Des yeux d'écrevisse, pris dans de la bière chaude ou dans du vin chaud, favorisent les selles. On prépare aussi avec ce crustacé, le vin d'écrevisse et deux espèces de baume. Le procédé le plus simple consiste à prendre les fiels d'écrevisses vivantes, à les piler dans un mortier; on chauffe ensuite le tout dans un pot de terre, puis on fait écouler. Ce baume guérit de nombreuses douleurs extérieures et intérieures, les brûlures produites par le feu ou l'eau bouillante, la colique, les maux de tête violents, etc. De l'eau, dans laquelle on a fait cuire des écrevisses, fait expulser toute sorte de vers. On est à l'abri de tous malheurs en portant des yeux d'écrevisse dans un sachet.

Si ces remèdes ne réussissent pas, on a, dans certaines parties du pays, recours à diverses cérémonies religieuses, telles que l'usage d'étendre une chasuble sur le malade, de mettre sous son oreiller un livre de psaumes qui a demeuré pendant trois nuits sur l'autel, etc.

Enfin, je vais mentionner une pratique superstitieuse qui, loin d'être détruite en Islande, est au contraire employée aujourd'hui dans beaucoup d'endroits : c'est que le frein du prépuce étant regardé comme un organe distillant du poison, la troisième goutte qui sort de l'enfant est un signe qu'il mourra. C'est pourquoi on se hâte ordinairement de le couper avec un instrument particulier, fait comme une espèce de guillotine ou en forme de ciseaux. Il est facile de voir que cette superstition remonte très-haut, car il est

fait mention, dans le *Knyslinga-Saga*, que Erich, fils de Jarl Hakon, mourut d'hémorragie à la suite de la section du frein[1].

On croirait vraiment que le bon sens du peuple aurait fait justice de tout ce charlatanisme; cependant il n'en est pas ainsi. Sans doute il n'est pas aussi répandu qu'il est rapporté dans les manuscrits dont j'ai pris connaissance; mais j'ai pourtant, moi-même, été témoin que plusieurs des pratiques les plus curieuses sont encore en usage. C'est surtout la singulière manière de saigner qui est adoptée partout; d'ailleurs on en peut trouver des traces dans l'île de Séeland et dans le Jutland, aussi bien qu'en Suède[2]. En examinant de plus près toute cette médecine de charlatan, on ne tarde pas à reconnaître qu'elle est composée de différents systèmes qui ont pris naissance à différentes époques. Le système le plus remarquable, celui de la saignée, quant à ces deux points de vue : 1° que chaque organe a sa veine propre; 2° et que chaque maladie organique peut être guérie plus ou moins facilement à l'aide des saignées (opinion tout à fait absurde depuis la découverte de la circulation du sang); ce système, dis-je, est très-ancien, et la plus grande partie de ce qui reste du manuscrit remonte sans doute au moyen âge. La recette pour faire fuir les serpents et les remèdes contre leurs blessures semblent tirer leur origine de l'Orient. La section entière concernant les aphrodisiaques, etc., a été indubitablement ajoutée par des moines; tandis que plusieurs remèdes ont été évidemment inventés dans le pays même, tels que la plupart de ceux tirés des règnes animal et végétal. Une chose digne de remarque, c'est que, pendant que les hommes exercent le charlatanisme, on ne trouve pas de femmes livrées aux mêmes pratiques, des femmes qui cependant exercent ailleurs la médecine pour aider leurs compères. Cela est d'autant plus étrange que, dans le nord surtout, les femmes s'occupaient jadis de chirurgie, le seul moyen de guérir dont alors on ressentît surtout la nécessité. Sous ce rapport, on serait tenté de croire que les Islandais ont conservé les mœurs de l'antiquité.

[1] *Fornmanna Sogur*, volume II. Copenhague, 1828, p. 200.

[2] L'usage veut encore, dans ce royaume, que chaque marguillier sache saigner.

DE L'OBSTÉTRIQUE

ET DES SOINS A DONNER AUX NOUVEAU-NÉS.

Si l'art de la médecine en Islande est dans un triste état, celui des accouchements est encore pire, s'il est possible. Il ne se trouve dans toute l'Islande que trois sages-femmes qui aient été instruites dans la théorie et la pratique à l'hospice d'accouchement de Copenhague. En outre, il y en a à peu près trente-quatre dont la plus grande partie ont été formées par le médecin en chef et quelques médecins de district; mais comme leur instruction a été exclusivement théorique, et que le toucher est la chose principale dans la science des sages-femmes, il est évident qu'elles n'ont de cet art que très-peu de connaissance. Il y a enfin un grand nombre d'autres femmes livrées à ce métier, et quelques accoucheurs qui se trouvent répartis dans le pays. Quoique le peuple ait beaucoup de confiance dans ces soi-disant sages-femmes, dont quelques-unes, il est vrai, ont tâché d'acquérir des connaissances autant qu'elles ont pu, les médecins se plaignent très-fréquemment de leur ignorance des choses les plus simples dans la pratique de l'accouchement. C'est pourquoi il n'est malheureusement pas rare de voir des femmes, pendant la parturition, mourir sans avoir accouché; aussi s'estime-t-on très-heureux qu'il ne se présente en Islande que très-peu de cas d'accouchements artificiels, ainsi que le déclarent plusieurs médecins.

Ce qu'une sage-femme a surtout à faire, c'est : 1° d'accoucher la femme; 2° de donner les premiers soins à l'enfant; 3° et de guider la mère lorsqu'elle allaite pour la première fois. Je vais

donner ici une esquisse de la manière dont la sage-femme remplit ces trois devoirs : La femme qui est sur le point d'accoucher, se place le mieux qu'elle peut, sur le dos, sur le côté, sur les genoux, etc., et la sage-femme est assise près d'elle sur le lit et à ses pieds. On ne se sert pas d'un lit particulier ; l'Islandaise accouche de cette manière et quelquefois même sur le plancher. Pour provoquer la sortie du produit de la conception, on lui donne souvent à boire du café fort ou du bouillon ; quelquefois on lui comprime l'estomac. Ordinairement on ne soutient pas le périnée et l'on enlève immédiatement après la naissance l'arrière-faix. On n'applique pas de bandage autour du ventre de l'accouchée ; après la délivrance, elle se met sur son séant dans le lit et se tient rarement tranquille sur le dos. Naturellement, on ne lui fait suivre aucun régime particulier. Elle se lève ordinairement le troisième jour après l'accouchement (j'ai même vu une femme à cheval six jours après l'accouchement[1]). Lorsque l'enfant est venu au monde, la sage-femme le prend ordinairement chez elle et le garde pendant quelques semaines, quelquefois un an et plus. Si la sage-femme ne le peut pas, il reste chez la femme du pasteur ou chez une femme de la paroisse. On porte ordinairement, le lendemain de la naissance, l'enfant à l'église pour le baptiser, et sans avoir égard au temps qu'il fait ; cependant, dans beaucoup d'endroits, on baptise l'enfant chez soi.

Quant au traitement des enfants, je vais essayer d'en donner une légère idée : Le cordon ombilical est coupé à un peu plus d'un pouce de longueur du bas-ventre ; il est arrivé cependant qu'il a été lié tout contre le bas-ventre, mais c'est une exception. On n'emploie pas de compresse pour l'envelopper ; on fait un trou dans le bandage, par lequel doit passer la partie tronquée du cordon ombilical, ou bien on l'enveloppe dans un peu de laine qui est attachée par un mouchoir autour du corps de l'enfant. Le lavage

[1] D'après ces faits, on serait fondé à croire, que le prolapsus de l'utérus est très-fréquent parmi les femmes islandaises ; cependant je n'en ai pas vu un seul cas. Un médecin de district fait seulement mention d'une femme qui eut un relâchement de ce genre ; elle s'était levée et avait travaillé le quatrième jour de ses couches ; mais elle n'eut recours au médecin que quinze mois après l'accident.

est très-incomplet : on se sert d'eau tiède tenant quelquefois en dissolution du sel ; ordinairement on ne les lave que cette fois-là, et c'est immédiatement après la naissance ; pourtant cela se répète dans quelques endroits chaque samedi, pour les garçons durant sept semaines et pour les filles durant neuf. L'enfant ne demeure le plus souvent qu'un petit nombre de jours dans un maillot, composé d'une petite chemise qui lui descend jusqu'au milieu du bas-ventre, d'un linge de toile qu'on met au bas de ses reins et d'une peau de brebis avec laquelle le reste du corps est enveloppé. Les paysans les plus riches emploient aussi un maillot cousu, dans lequel on met les bras de l'enfant. Le temps pendant lequel il sert est très-court. A partir de la première semaine, l'enfant est habillé et on le laisse libre dans un berceau qui est un petit coffre étroit, carré, presque toujours rempli de laine de brebis.

J'ai déjà dit plusieurs fois que les mères islandaises ne nourrissent pas elles-mêmes leurs enfants ; il y a pourtant quelques exceptions. Presque toutes les mères allaitent à Reykjavik et dans la plupart des villes marchandes ; cette coutume existe aussi dans les pêcheries où la plupart des femmes les plus pauvres y sont forcées faute de lait de vache ; il en est ainsi dans un petit canton autour de Breidamyri, où la sage-femme, personne très-habile, y avait installé plusieurs nourrices. Mais ailleurs, dans tout le pays, on a pour habitude d'allaiter l'enfant avec du lait de vache. On donne à l'enfant, dès sa naissance, le lait le plus fort, quelquefois même mêlé avec de la crème, et il est très-rare qu'on ajoute de l'eau au lait ou qu'on donne du petit-lait ; car les Islandais croient que du lait qui n'est pas tel qu'il a été trait, affaiblit l'enfant (j'ai même vu donner à l'enfant le lait de beurre qui reste dans la baratte après la crème mêlé avec de l'huile de poisson). L'enfant boit presque toujours le lait froid ; il le suce dans un tuyau de plume enveloppé d'un morceau de parchemin ou d'un linge ; j'ai vu aussi affecter à cet usage un os d'oiseau de la forme d'un tuyau ou d'un fétu d'avoine. Il boit au moyen de cet instrument le lait qui est dans des vases de bois (*œskur*), où le lait cependant s'aigrit bientôt, d'autant plus que ces espèces de biberons ne sont jamais bien propres. Autour des places marchandes seulement on se sert de vases de terre ou de bouteilles. On donne à l'enfant, presque immédiatement après sa naissance, une

bouillie de biscuits, de beurre et de sucre, et on ne tarde pas à y mêler toute sorte d'aliments, tels que du poisson mâché, de la viande, des choux-raves, etc.; dans quelques endroits on a pour habitude de donner à mâcher à l'enfant, des intestins de morue remplis de foies du même poisson.

On ne s'étonnera donc pas d'apprendre qu'il meurt en Islande, trois cents enfants sur mille avant d'atteindre leur première année; quant à moi, je suis surpris qu'il en échappe encore autant. Ceux qui dépassent leur première année, sont d'ailleurs forts et sains.

DE L'ISLANDE

AU POINT DE VUE DE LA PHYSIQUE ET DE L'HYGIÈNE.

Comme la vie et la mort sont deux termes qui se tiennent et se répondent, il est nécessaire, pour remonter à l'origine des maladies islandaises, de connaître le genre de vie des habitants. Je puis d'autant mieux en faire une description, que j'ai eu beaucoup plus d'occasions que la plupart des voyageurs, de partager leur manière de vivre, et que j'ai parcouru tout le pays, excepté les trois cantons du nord-ouest. Il me faut, malheureusement, renoncer sur plusieurs points à la marche que j'ai suivie jusqu'à présent dans mes recherches, c'est-à-dire à la statistique, faute de documents suffisants.

§ I.

ÉTAT GÉOGNOSTIQUE DE L'ISLANDE.

L'Islande est principalement d'origine plutonique. Ce qui caractérise les volcans de cette contrée, c'est qu'ils sont presque tous des *jöklar* (glaciers).[1] Les élévations les plus grandes se trouvent à l'est du pays ; ce sont : l'OEræfa-jökull, dont la hauteur atteint six mille deux cent quarante et un pieds danois au-dessus du niveau de la mer; l'Eyjafjalla-jökull, haut de cinq mille quatre cent trente-deux pieds, et le Birnudalstindr, haut de quatre mille trois cents pieds. Là, les montagnes se rapprochent beaucoup des côtes, de sorte que la partie habitée ne renferme qu'une bande de terre très-étroite, d'une demie à une lieue de largeur. A l'ouest et au nord du pays,

la partie peuplée est, au contraire, d'une largeur plus grande, surtout au nord, où des vallées herbeuses de plusieurs lieues s'étendent souvent dans l'intérieur du pays. A l'est, les chaînes de montagnes se prolongent vers le centre de l'Islande; toute la partie sud-est de l'île forme une immense plaine de glaces qui, en quelques endroits, ne permet qu'un passage très-étroit et qui est, d'ailleurs, fort peu connue. Une très-grande partie de la glace des *jöklar* fond en été, et c'est pour cela que le pays est si abondant en eau. Partout où l'on voyage on voit paraître de nombreuses sources, et sortir des rivières du sein des montagnes ; en bien des lieux, de magnifiques cataractes se précipitent de leurs flancs abrupts : celles de Seljalands, de Skögar et de Goda se font remarquer surtout par leur grand volume d'eau. La dernière, appartenant à un fleuve très-considérable, le Skjálfandafljöt, qui passe par le canton de Thingö, est une des plus belles que j'aie vues. Le fond du lit du fleuve s'interrompt pour ainsi dire tout à coup, près de la ferme de Breidamyri, en formant là deux rampes qui ressemblent à un amphithéâtre. La masse de la montagne, dans le demi-arc inférieur, a, sur plusieurs points, de très-grandes ouvertures, par lesquelles l'eau s'élance comme si elle s'échappait par de vastes et larges gueules de lions. Quelques-unes des colonnes d'eau décrivent une courbe par-dessous laquelle on peut passer.

La plus grande partie de l'eau provenant de la fusion des *jöklar* se procure une sortie vers la mer par des fleuves auxquels on a donné le nom de *Jökullsá*. Les plus longs d'entre eux ont leur pente vers le nord-ouest ; au contraire, les plus courts et en même temps les plus impétueux, se trouvent à l'est du pays. L'eau de ces rivières très-caractéristiques est blanchâtre, semblable à celle que l'on aurait mêlée avec du lait, ce qui est sans doute déterminé par les détritus de différentes espèces de roches que les masses qui se détachent des *jöklar* écrasent et convertissent en une poudre impalpable et blanche; souvent elles entraînent avec elles de grandes masses de glace qui flottent à leur surface tandis que des fragments de rochers roulent sans cesse sous leurs eaux courroucées. Ce sont ces rivières qui rendent en Islande les voyages aussi pénibles que dangereux. En été, lorsque la chaleur solaire a exercé son action sur les masses de glace jusque dans l'intérieur des *jöklar*, ces ri-

vières peuvent déborder à un tel point qu'il faut attendre quelquefois des jours et des semaines entières pour pouvoir les franchir; et ce n'est encore que sur le plus petit nombre qu'on peut le faire au moyen de trailles. En général, on est réduit à se servir de chevaux. Naturellement on cherche toujours les places où l'eau est le plus basse; mais, même dans ces cas-ci où l'eau n'atteint que le poitrail de la monture, on est exposé souvent à courir des dangers; les pierres, en roulant dans le lit du fleuve, font quelquefois broncher les chevaux; et si le cavalier tombe, ce qui peut bien arriver, l'individu inexpérimenté facilement exposé à éprouver des vertiges, est en général perdu; car la rapidité du torrent l'empêche de se relever. Le passage devient encore plus dangereux si le cheval se met à la nage, le torrent pouvant facilement emporter cavalier et cheval; aussi ne se passe-t-il pas d'année en Islande que ces fleuves ne fassent des victimes!

Rien n'est plus imposant à voir qu'une telle rivière se précipiter d'un glacier : c'est à l'est du pays qu'on a la meilleure occasion de jouir de ce sublime spectacle; car ici les glaciers descendent pour ainsi dire jusqu'aux plaines herbeuses. Je jouissais pour la première fois de cet aspect sur l'Œræfa près du Svinafellsá, et j'avoue que de tous les phénomènes de la nature que j'ai contemplés en Islande, c'est celui qui m'a le plus frappé. On peut descendre ici jusqu'au pied du glacier, et l'on voit alors comment le fleuve, en s'y frayant une route, l'a sculpté en un temple colossal de glace. On dirait que sa grande masse d'eau sort de terre perpendiculairement en projetant horizontalement ses flots écumeux sur un lit formé par des amas énormes de grandes pierres empilées des deux côtés de ses rives comme pour témoigner de sa force prodigieuse; le bruit sourd, étrange qui s'échappe de l'intérieur du glacier, donne à toute la scène un aspect diabolique. Il arrive parfois que des masses de glace, en s'écroulant, obstruent le *jökullsá;* mais cet obstacle n'empêche pas que le fleuve ne reprenne bientôt son cours. Alors, à la suite de bruits souterrains, que les habitants comparent à ceux du canon, le fleuve s'élance de nouveau, et comme animé d'une plus grande furie, il pousse devant lui des quartiers de glace gros comme des maisons. Les habitants de l'est du pays maintiennent que ce phénomène se renouvelle après

un intervalle régulier d'un certain nombre d'années, de même qu'on l'observe tous les six ans à l'égard du Skeidará.

Les eaux de ces fleuves sont naturellement très-froides. En les examinant près de leur source, je trouvai leur température de zéro à un demi-degré du thermomètre centigrade, et un peu moins froide à quelque distance de leur source. J'ai fait aussi quelques recherches sur la rapidité de leur courant. Le Svinafellsá, à deux cents aunes de son origine, emploie dix-sept secondes pour faire parcourir cent dix aunes à ses eaux ; le Jökullsá à Sólheimasand, à huit cents toises de sa source, en emploie quinze à leur faire parcourir quatre-vingt-neuf aunes ; enfin, le Jökullsá à Brú, examiné près de Skjóldólfsstadir, et sans doute à quelques lieues de sa brusque sortie des glaciers, met le même laps de temps (quinze secondes) pour que ses eaux parcourent soixante-dix-huit aunes. Indépendamment de ses cataractes et de ses fleuves, l'Islande possède encore une foule de sources, dont la plupart prennent naissance à la base des montagnes ; on voit aussi l'eau limpide d'autres sources transsuder à travers la masse poreuse du tuf dont sont formées beaucoup de montagnes. La température de toutes ces sources est, comme la plupart des sources en général, constante toute l'année. D'après les recherches que j'ai faites, leur température moyenne est de 5,5 degrés du thermomètre centigrade. Dans les îles Vestmanneyar j'ai eu l'occasion d'examiner très-fréquemment une source durant plusieurs mois : la température de son eau était, le 17 novembre, à midi, de + 6 degrés du thermomètre centigrade, celle de l'air étant à + 1,5 ; le 20 décembre, à onze heures et demie, de + 6 degrés, l'air étant à + 1 degré ; le 21 janvier, à onze heures et demie, de + 5,5 degrés, l'air étant à — 2 degrés. Son orifice ayant été bouché par de la neige, au mois de février, aucune observation ne put se faire. Le 23 mars, à onze heures, l'eau était de + 5,0 degrés, l'air étant à + 5,5 degrés ; le 20 avril, à midi, elle était de + 5,0 degrés, l'air étant à + 8 degrés ; et le 30 mai, à une heure, de + 5,0 degrés, l'air étant à + 10 degrés. On sait que dans notre hémisphère, le maximum et le minimum annuels de la température de toute source ou de celle de la terre, ce qui revient au même, arrivent un peu plus tard que le maximum et le minimum annuels de la température de l'air, en tant cependant que l'observation ait eu

lieu dans les mois de septembre et de mars. Il semble que le maximum de température de cette source vienne encore plus tard, c'est-à-dire dans les mois de novembre et de décembre. Je dois aussi mentionner, indépendamment des sources ordinaires, une autre espèce de source en Islande, dont les eaux appelées *kaldavesl,* sont regardées, par les habitants, comme étant tièdes pendant l'hiver; ce qui naturellement, veut dire qu'elles sont tout à fait indépendantes de la température ambiante. J'en ai examiné plusieurs en 1847, aux mois de juin, de juillet et d'août, et j'ai trouvé constamment leur température de + 4 degrés du thermomètre centigrade, sans tenir compte de la température de l'air. Plus tard je donnerai une analyse de l'eau qui en provenait.

Après les fleuves et les sources, ce sont les montagnes qui doivent le plus attirer l'attention : Les roches les plus importantes qui entrent dans leur composition sont composées de tuf, qui paraît prédominer, de différentes variétés de trapp et de trachyte. Voici, suivant M. le professeur Bunsen, quelle est la formation des montagnes islandaises[1] : Le *palagonituf* y forme le passage le plus ancien; c'est sur lui qu'a eu lieu le soulèvement du trachyte et de la phonolite ; c'est après ces roches que se présente le trapp le plus ancien[2]; puis les soulèvements oliviformes du basalte, et enfin les laves ancienne et nouvelle. Les montagnes ont souvent des configurations très-caractéristiques. On voit, à l'est et au nord du pays, les plus belles hauteurs s'étendre en forme de terrasse, et déjà, de loin, on peut découvrir les passages du basalte, formant des séries de colonnes de la plus grande régularité. Sur la brune, au coucher du soleil, ces montagnes prennent un contour d'un étrange violet foncé; cela résulte sans doute de ce que l'horizon est à ce moment, entièrement garni de nuages qui semblent effleurer la terre, pendant que la voûte du ciel reste entièrement claire et sereine. Cette dernière propriété, particulière au ciel islandais, m'a souvent sur-

[1] Liebigs *Annalen der Chimie und Pharmacie*, Bd. LXI, p. 265 ff. und Bd. LXII, p. 1 ff. (Annales de chimie et de pharmacie par Liebig.)

[2] M. Sartorius de Waltershausen (*Physich-geographische Skizze von Island,* Gœttingen, 1847 : Esquisse physico-géographique de l'Islande, Gœttingue, 1847) présume que le trachyte est, en beaucoup d'endroits, plus récent que le trapp.

pris. Cependant on ne saurait partager entièrement l'enthousiasme des habitants pour leurs montagnes. Partout elles manquent de ce qui donne, à proprement parler, du relief au paysage, c'est-à-dire d'arbres et de forêts; et c'est en vain qu'un grand nombre de cataractes cherchent à animer cette morte nature de montagnes. Voilà pourquoi le paysage islandais laisse toujours une impression désagréable. On s'étonne, il est vrai, des choses imposantes et grandioses offertes par cette nature; mais on se trouve mal à l'aise à cause de ces débris répandus et jetés çà et là, que l'on aperçoit partout; l'œil ne peut jamais se reposer. Il y a peu d'endroits où l'on puisse se convaincre, comme en Islande, que la couleur verte du règne végétal produit non-seulement une impression excitante sur l'âme, mais aussi une douce sensation sur l'organe de la vue. Après avoir voyagé toute la journée à travers de grandes plaines de lave, après avoir traversé des montagnes escarpées, passé à cheval les rivières et des lieux déserts couverts de sable noir volcanique, c'est avec un certain sentiment de plaisir que l'œil, fatigué de ces entourages tantôt noirs comme du charbon, tantôt blancs comme de la neige, découvre de loin un coin de terre gazonné. Ces terrains ne se montrent ordinairement que comme des oasis dans le désert; mais il faut pourtant avouer, que l'herbe islandaise a une couleur verte d'une beauté extraordinaire.

En général, il y a peut-être peu d'endroits dans le monde où les contrastes dans la nature se montrent à un degré aussi élevé qu'en Islande: d'un côté, on a l'aspect de ces éternelles montagnes de glace, dont les sommets puissants semblent braver le soleil et exclure toute idée de chaleur; de l'autre, on voit partout les effets les plus effroyables du feu volcanique, qui, par des sources jaillissantes et fumantes et par les solfatares, avertit le voyageur que sa force n'est qu'endormie. Dans plusieurs endroits on peut faire la remarque suivante : ainsi, par exemple, en se rendant de Thingvellír à la vallée de Reykholt, on traverse un chemin tout près du jökull Ok, et à peine a-t-on quitté ce champ de glace que l'on aperçoit dans la vallée, et déjà bien au loin, la fumée blanche et chaude des nombreuses sources jaillissantes, qui semblent rivaliser pour s'y frayer une route et dont l'une d'elles fait même jaillir ses jets d'eau, du milieu d'une rivière glacée.

Après les *jöklar* ce sont les sources jaillissantes qui, en Islande, frappent surtout l'attention du voyageur. Je dois cependant avouer que le phénomène de l'éruption, même celui du grand Geysir, qui à lui seul, attire une foule de touristes, ne m'intéressa pas autant que l'étude du terrain au travers duquel ces sources se sont fait jour. Dans les environs de Haukadalur, où, indépendamment du Geysir et du Strockur, cinquante sources bouillantes sourdent de terre tout à l'entour, on a la meilleure occasion d'examiner comment ce souterrain, véritable laboratoire de chimie, manifeste dans cet endroit son étrange activité. Les sources thermales de l'Islande se distinguent, comme on sait, de toutes les autres sources de même nature de l'Europe, en ce qu'elles contiennent de la silice combinée, soit comme hydrate, soit avec du carbonate de soude[1]. En lançant leurs jets d'eau comme des fontaines, la silice se dépose par le refroidissement, ou, à proprement parler, par l'évaporation qui se produit principalement sur les bords, là où il y a le plus de surfaces évaporantes. La source façonne ainsi elle-même son tuyau, et voilà pourquoi on trouve presque toujours le bassin de ces sources d'une forme circulaire assez régulière. Le bord courbe du bassin se compose d'incrustations de silice qui ont pris, dans diverses couches, la contexture la plus singulière. On peut, en un tour de main, produire toute sorte de pétrifications siliceuses en mettant des feuilles, du papier, etc., dans le voisinage immédiat du bassin. Quelle étrange impression produit l'activité précipitée de ces sources bouillonnantes, qui, sur un petit espace, traversent de tous côtés le gazon en filets étroits! La température du Geysir est, comme on sait, au fond de sa source, bien supérieure à 100 degrés, en tant que la pression de la colonne d'eau est plus ou moins grande; mais à la surface, elle est seulement de quelques degrés au-dessous du point d'ébullition. Plusieurs géologues ayant suffisamment traité du mécanisme même qui provoque les éruptions dans les sources jaillissantes périodiques,

[1] L'analyse de M. Bunsen sur l'eau du Geysir donne sur mille parties : 0,5097 de silice; 0,1939 de carbonate de soude; 0,0083 de sulfate d'ammoniaque; 0,1070 de sulfate de soude; 0,0475 de kali (sulfite de soude?); 0,0042 de carbonate de magnésie; 0,2521 de chlorure de sodium; 0,0088 de sulfure de sodium et 0, 0557 d'acide carbonique.

je n'insisterai pas davantage sur ce sujet. L'hypothèse de M. Bunsen semble être la plus vraisemblable; le mécanisme doit, suivant lui, être dans le tuyau même, de sorte que, là où il est très-étroit, naît une source jaillissante permanente; là, au contraire, où il est assez large à la surface pour permettre un refroidissement suffisant, apparaît une source jaillissante périodique.

Les Islandais font une différence entre un *Hver* et un *Laug*. Par la première expression, ils désignent une source jaillissante; par la dernière, une source chaude. M. Bunsen signale, avec raison, deux variétés de sources jaillissantes : la première a pour caractère qu'elle fait connaître, par des détonations souterraines, les éruptions qui, ne durant que peu de temps, éclatent par secousses après des intervalles irréguliers. Le grand Geysir et plusieurs autres sources appartiennent à cette catégorie. L'autre variété est caractérisée, non pas par des détonations souterraines, mais, au contraire, par des éruptions régulières qui se réitèrent à des intervalles fixes. C'est ce qui a lieu pour le Litli Geysir (petit Geysir), l'Uxahver et d'autres sources semblables.

Indépendamment des sources chaudes tenant de la silice en dissolution, on trouve, en Islande, plusieurs sources de même température qui dégagent de l'hydrogène sulfuré (*Namar*). Les environs de Reykjahlid et de Krabla en offrent de nombreux exemples; les marais qu'elles forment sont les plus infects qu'on puisse imaginer, et ce n'est pas sans raison que Sartorius place en ces lieux les sorcières de Macbeth. Un de ces marais sulfureux porte aussi le nom de Viti, c'est-à-dire de l'enfer. L'eau de ces sources sulfureuses a une réaction légèrement acide et contient des sulfates et des hydrochlorates de chaux, de magnésie, de soude, des carbonates de soude et de fer (*Iernforilte*), et en outre, de la terre siliceuse, du sulfate ou du sulfure de baryum; leurs ramifications ne se composent pas de silice, mais bien de gypse, de soufre et d'alun ferrugineux. La différence entre les sources sulfureuses et les sources siliceuses consiste, suivant M. Bunsen, en ce que, dans les premières, le sulfate acide a agi seulement comme dissolvant du tuf (*palagonit*) contenu dans le bassin de la source; tandis que dans les dernières, c'est principalement l'eau bouillante avec de l'acide carbonique et du sulfure de baryum, qui a influé sur le *palagonit*.

Partout où il se trouve des sources thermales, la terre est, dans leur enceinte, plus ou moins chaude, ce qui provient des vapeurs volcaniques qui la traversent; et plus l'on creuse profondément dans la terre, plus cette chaleur augmente. Il est facile d'y établir des bains de vapeur (en islandais *gufubad, thurrabad*), ainsi qu'on en observe plusieurs dans quelques localités, où ils sont aussi employés à des séchoirs. Quelques-uns de ces bains de vapeur ont été jadis mis en usage par la médecine : je mentionnerai à ce sujet, le bain de Reykjahlid et celui de Hruni. On trouve encore dans la première de ces localités, où existe, je l'ai déjà dit, la plus grande partie des sources, des traces d'une espèce d'étuve, construite avec des pierres brutes en lave, au-dessus d'un trou formé dans le tuf et par où sort la vapeur. Quand j'examinai ce bain, l'espace qu'il occupait était en partie rempli d'un sable volcanique. Après l'avoir vidé, son emplacement n'avait qu'une aune trois quarts de largeur, trois aunes et un quart de longueur, et une aune de hauteur à partir du fond. La température du fond du tuf était de 50 degrés du thermomètre centigrade; le trou, par où s'échappait la vapeur, avait une direction oblique vers le nord-ouest; à la profondeur d'un pied dans ce trou, la température était de 70 degrés. J'examinai les gaz qu'il renfermait, et je trouvai qu'ils contenaient distinctement des traces de sulfate, mais pas de sulfure de baryum, ni d'acide carbonique, ni de sulfate acide. Autrefois on faisait un grand usage de ces bains pour les lépreux. On avait fait la remarque qu'on ne pouvait pas y rester longtemps, surtout lorsque toutes les ouvertures extérieures étaient fermées. On y trouva même un homme privé de vie; et c'est probablement ce qui en a fait entièrement tomber l'emploi dans ces derniers temps. L'autre bain de Hruni, dont on fait encore usage de temps à autre, se trouve au milieu de différentes sources siliceuses. Il n'a que deux aunes de profondeur, de sorte qu'une personne seulement peut s'y mettre en s'accroupissant; il est contruit avec des tranches de gazon tourbeux. La température dans le bain même s'élevait à 30 degrés du thermomètre centigrade, pendant que l'air extérieur n'était qu'à 14 degrés; la température dans le fond accusait 51 degrés, et en creusant deux pieds plus bas, elle allait jusqu'à 87 degrés. Il ne s'y trouvait pas un seul orifice par où la vapeur pût s'élancer, mais elle se dégage, à

ce qu'il paraît, à travers le fond. Quoiqu'en examinant la composition de l'air dans cet espace, je n'eusse trouvé, au moyen des réactifs ordinaires, aucune trace de gaz pernicieux, je restai pourtant persuadé que par un assez long séjour on y éprouverait un léger vertige, ce qui tendrait à prouver que la vapeur contient des traces extrêmement légères de sulfure de baryum ; du moins M. Bunsen présume qu'il en est ainsi en Islande de toutes les sources siliceuses. Ce chimiste fait observer, qu'ayant inutilement essayé de découvrir du sulfure de baryum, même dans les solfatares, par l'emploi d'un papier réactif très-sensible, il s'est au contraire convaincu de son existence en recourant à un autre procédé, c'est-à-dire par le système du contact propre à M. Dumas. On peut préparer ces bains de vapeur partout où il se trouve des sources sulfuro-siliceuses ; mais il est clair, d'après ce que nous avons dit plus haut, qu'ils ne peuvent être employés sans préparatifs comme des bains russes. Leur emploi doit être local, pour des douches, ou pour des appareils fumigatoires, analogues aux réservoirs qui servent ordinairement à la fumigation sulfureuse. Comme les affections rhumatismales et les différentes maladies de la peau sont très-communes en Islande, il serait bien à souhaiter qu'on administrât ces bains, de telle sorte qu'ils pussent être employés aux maladies ci-dessus mentionnées.

Indépendamment des sources thermales, il y a encore, surtout à l'ouest du pays, une espèce de sources minérales froides, qui portent le nom d'*OEkeldur,* parce que le goût de leurs eaux ressemble à celui de la bière. La plus remarquable d'entre elles se trouve dans le canton de Hnappadals, à Randimebr : j'y trouvai une petite cavité, contenant de l'eau d'où s'élançaient de grandes bulles d'acide carbonique ; on voyait aussi de nombreuses bulles d'air bouillonner à travers le sable fin du ruisseau qui coulait tout à côté. C'est une source d'air contenant de l'acide carbonique, mais l'eau n'en contient qu'une très-faible partie ; et comme le fond de la source se compose d'un sable léger, il est presque impossible d'y puiser de l'eau entièrement claire. J'emportai cependant un échantillon de cette eau, que M. Thomsen a analysée plus tard et dont voici le résultat : sur mille parties, elle contenait 0,297 parties décomposées, dont 0,154 constituaient les parties volatiles, et 0,143 les parties fixes. Dans les dernières où le fer jouait un rôle consi-

dérable, les 0,114 étaient des sels solubles, et les 0,143 des sels insolubles. L'acide sulfurique, y compris celui du plâtre extrait par la lotion, faisait en tout 0,0033. L'acide carbonique se trouvait évaporé. L'eau de ces sources ne peut, comme on le voit, avoir aucun emploi propre ou médical.

De même que l'on voit partout en Islande des sources jaillissantes et fumantes qui, à proprement parler, sont des espèces de volcans en miniature ; de même on observe aussi, en bien des endroits, de nombreux volcans qui ont lancé ces puissants torrents de lave dont on ne saisit jamais la fin. Rien ne fatigue plus la vue que l'aspect d'un champ de lave, quoiqu'on ait l'occasion de voir de nombreuses variétés de cette roche avec les plus singulières configurations. Ici, on aperçoit des fentes et des crevasses d'une immense grandeur; là, des cratères comme des lacs et de profondes cavernes creusées au milieu des laves, et parmi lesquelles je citerai seulement la célèbre caverne de Surtshellir, dont la longueur est de huit cent trente-neuf toises, suivant M. E. Olafsson. Les environs de Myvatn appartiennent au terrain volcanique le plus remarquable de toute l'Islande. C'est là que le Leirhnukr (et non le Krabla ordinairement cité par les géographes) a lancé un torrent de lave, un des plus puissants qui se trouvent en Islande. Sur un seul point, on peut compter environ cinquante cratères, qui occupent tout près les uns des autres une ligne sinueuse. La lave, le basalte, le trapp et le tuf composent, comme nous l'avons dit plus haut, les principales montagnes de l'Islande. On n'y observe aucune montagne de formation primitive, aucune appartenant au terrain de transition, aucune de formation secondaire.

Nous avons déjà dit qu'il ne se trouve en Islande ni arbres ni forêts ; car ces touffes de bouleaux que l'on rencontre çà et là, ne méritent pas le nom de forêt. Avec le bouleau nain croissent sur les montagnes plusieurs variétés d'un saule rampant. Le sorbier des oiseaux se plaît encore dans le pays. Mais si l'Islande se trouve privée de forêts, elle a en revanche de beaux pâturages : la plus riche verdure se déploie au nord, où des vallées profondes s'étendent fort avant dans les terres ; mais elle est moins abondante au sud. Quelque chose de particulier au gazon en Islande, c'est qu'il forme partout des excroissances terreuses situées très-près les unes des autres, comme

de grandes taupinières. Cette disposition apporte beaucoup d'obstacles à la culture et retarde considérablement la récolte des foins en Islande. Le règne végétal en général n'est pas pauvre, mais le plus souvent il est réduit à des plantes cryptogames d'un ordre inférieur.

Si l'on pouvait réussir, en quelque lieu, à découvrir l'influence du sol sur l'état de la santé, ce serait assurément en Islande, car il est peu d'endroits où la composition des différents terrains se présente aussi rigoureusement marquée, où la manière de vivre des habitants soit aussi simple et partout la même, où enfin, les occupations ordinaires et les habitudes hygiéniques soient aussi uniformes. Cependant, j'ai été entièrement convaincu que la nature du sol islandais n'exerce aucun effet sur l'état sanitaire du peuple. Les gens qui demeurent dans des lieux entourés de solfatares ou sur l'emplacement des Geysirs, se portent aussi bien que ceux qui habitent hors de ces contrées. Aucune différence essentielle n'existe non plus entre les habitants des montagnes et ceux des vallées; s'il y en a, elle se remarque plutôt parmi les habitants des côtes et ceux qui demeurent dans l'intérieur du pays; mais ici il faut prendre en considération les circonstances hygiéniques qui ont, sans doute, une influence plus grande. On serait aussi porté à croire qu'il y a quelque différence entre les habitants du nord et ceux du sud; mais c'est plutôt sous le rapport de leur constitution et de leur tempérament que sous celui de la santé. J'ai mentionné plus haut, page 42, comme une chose digne de remarque, que le rachitisme ne s'observe presque exclusivement que dans un seul district, c'est-à-dire dans le canton de Fliótsdalsherad.

§ 2.

DU CLIMAT DE L'ISLANDE.

En entendant prononcer le nom d'Islande, on se fait ordinairement une idée bien fausse de son climat, en se le représentant sur-le-champ comme un climat complétement polaire. Rien n'est cependant moins fondé, puisque l'Islande possède, au contraire, le

climat d'une île extraordinairement tempérée. C'est surtout l'hiver qui est ici très-doux; la plupart des habitants, dans le sud du pays, sont habillés de la même manière en hiver qu'en été. Un Danois n'y trouve nullement le froid plus rigoureux qu'en Danemark. Ce qui fait que ce climat est si doux, c'est probablement parce que les eaux des golfes pénètrent fort avant dans les terres. Ce qui caractérise, au contraire, l'état du ciel en Islande, ce sont les fréquentes perturbations de l'atmosphère, qui trouvent à s'alimenter dans les vastes masses de *jöklar*. L'atmosphère y est aussi plus nébuleuse pendant toute l'année. Enfin, le temps est très-inconstant et tempétueux; presque au même instant on peut passer d'un ouragan à un grand calme. Les vents de mer causent une incommodité particulière aux habitants des côtes et à ceux qui demeurent dans les îles voisines. Ces vents sont plus ou moins chargés de particules salines, qui leur donnent une certaine âpreté dont l'effet se remarque partout sur les maisons et le gazon. C'est dans les îles Vestmanneyar notamment, où le vent d'est vient du large, qu'on a la meilleure occasion d'observer son effet. Une tempête de l'est a-t-elle soufflé à peine quelques heures, que les vitres sont entièrement couvertes de particules salines, et que c'est tout au plus si l'on peut distinguer au travers de leur cristal. Les côtés des maisons qui regardent l'est et le sud ne se conservent pas moitié aussi bien que ceux qui sont tournés vers le nord et l'ouest. C'est, sans doute, l'âpreté de ces vents de mer et non la température moyenne du pays, qui est cause que les plantations et la culture du blé ne réussissent pas en Islande.

On observe quelque chose de correspondant sur la côte ouest du Jutland, là où le côté des arbres qui est tourné vers la mer du Nord, est toujours comme roussi; mais je n'ai point observé en Islande ce phénomène qui, en Jutland, s'appelle *havguse* et que j'ai vu souvent s'étendre bien avant dans le pays.

Tandis que les golfes entretiennent dans le sud de l'Islande une douce température, le courant froid, partant du Spitzberg et passant par Jean Mayen vers l'Islande, amène dans le nord de cette île des glaçons détachés et du froid. Voilà pourquoi la différence de la température moyenne entre le nord et le sud de l'Islande, est de plus de trois degrés de Réaumur, différence qui est très-grande

pour deux degrés et demi de latitude. Le climat de la partie septentrionale approche en général beaucoup plus du climat continental, tandis que celui de la partie méridionale du même pays est au contraire entièrement insulaire. La chaîne de montagnes qui sépare la contrée du nord de l'Islande de celle du sud, aussi bien que la nature différente de ces montagnes, rend, de part et d'autre, le climat très-inégal. Par le vent du nord, le ciel devient clair dans le sud du pays; il engendre rarement des tempêtes, tandis que dans le nord il est accompagné de pluie, de neige et de tempêtes. Le vent du sud produit un effet inverse dans ces deux contrées. C'est au nord, où les montagnes et les vallées sont très-rapprochées les unes des autres, qu'on a surtout occasion d'observer les changements de température qu'elles produisent. En traversant, pendant l'été de 1847, les hautes montagnes des cantons de Mule et de Thingó, j'avais chaque nuit mon thermomètre à index suspendu près de moi. Sur un de ces sommets élevés, à Reykjahlíd, il indiqua 3 degrés du thermomètre centigrade, au minimum, pendant la nuit du 21 août; 3 degrés le 22; 4,5 degrés le 23; 2 degrés le 24. Le 25 août j'étais dans la profonde vallée d'OEfjörd où je vis pour la première fois une aurore boréale. L'index du thermomètre marqua + 11 degrés au minimum pendant la nuit du 26; + 4 degrés le 27; + 3 degrés le 28; + 6 degrés le 29; + 6,5 degrés le 30. M'étant mis de nouveau à traverser des montagnes, j'observai alors de la gelée pendant plusieurs nuits de suite. On me raconta dans l'OEfjörd que le froid le plus grand se faisait sentir lorsque les glaçons détachés de la banquise étaient en marche, et que le baromètre montait toujours; de sorte qu'on en pouvait presque prédire l'approche; mais qu'une fois ces mêmes glaçons arrivés dans les golfes la température s'élevait de nouveau.

Suivant toute vraisemblance, on peut admettre que la différence qui a lieu entre le climat de la partie septentrionale et celui de la partie méridionale de l'Islande, est la même pour les climats des parties orientale et occidentale du même pays. La côte ouest est, entre toutes, celle qui offre le plus d'échancrures ou de golfes profonds; à l'est, au contraire, il n'y a pas de golfes, si ce n'est dans sa partie septentrionale; mais il y a de très-hautes montagnes ou *jöklar* qui baignent presque dans la mer.

Parmi les autres particularités propres au climat de l'Islande, je dirai que les météores ignés sont très-rares, et que, lorsqu'il éclaire et tonne, c'est presque toujours pendant l'hiver. Mais on a, comme tout le monde le sait, occasion de jouir très-souvent, en Islande, de la vue de très-belles aurores boréales. Elles y revêtent les nuances les plus variées de couleur, sous la forme de flammes, d'arcs et de colonnes de feu. Parfois toute la voûte du ciel en est occupée, quoiqu'elles se montrent le plus souvent sous la forme d'un arc tendu du nord à l'est, à travers le zénith. Leur mouvement flamboyant est extraordinairement beau. On soutient avoir souvent entendu, en Islande, une espèce de sifflement ou de pétillement, surtout quand les rayons du soleil dardent vers le zénith ; je n'ai, quant à moi, jamais observé ce phénomène, quoique je perdisse rarement l'occasion d'observer les aurores boréales, quand elles étaient bien développées. Ces aurores boréales sont les seules choses qui animent un long hiver de cinq mois, durant lequel les jours sont si courts.

Pour avoir une idée plus exacte du climat islandais, je vais comparer les résultats des observations, faites avec une grande précision, pendant une longue série d'années, à Reykjavik, par le médecin en chef, M. Thorsteinsson [1], et ceux qui ont été obtenus plus anciennement à Copenhague [2].

[1] Ces observations, disposées d'après l'ordre de la Société des lettres, ont été publiées sous le titre de : *Observationes meteorologicæ in Islandiâ, factæ a Thorsteinssenio. Hafniæ*, 1839.

[2] Extrait du livre publié par M. Schouw : *Skildring af Veirligets Tilstand i Danmark. Kjöbenavn,* 1826. Situation du temps en Danemark. Copenhague, 1826.

ISLANDE.

	Température moyenne.	Parcours moyen mensuel.	Parcours moyen quotidien.	Quantité de pluie.	Fréquence du vent du nord en rapport avec le vent du sud.	Fréquence du vent de l'est en rapport avec le vent de l'ouest.	Situation moyenne du baromètre.	Parcours moyen mensuel du baromètre.
Janvier......	— 0,97°R	13,35°	2,83°	33,64'''	1 : 0,6	1 : 0,1	331,78'''	30,94'''
Février......	— 1,64	14,35	2,88	31,32	1 : 0,4	1 : 0,1	329,98	35,65
Mars........	— 0,95	15,77	3,38	33,62	1 : 0,5	1 : 0,1	331,58	32,41
Avril........	+ 1,98	14,70	3,95	20,88	1 : 0,3	1 : 0,0	333,99	28,37
Mai.........	5.69	13,70	4,16	20,88	1 : 0,5	1 : 0,2	334,68	18,30
Juin........	8,70	12,90	5,04	16,24	1 : 0,5	1 : 0,7	334,60	21,46
Juillet.......	10,75	11,90	5.25	20,88	1 : 0,4	1 : 0,6	334,26	17,55
Août........	9,27	11,55	5,05	27,84	1 : 0,6	1 : 0,3	333,96	16,01
Septembre....	6,42	13,12	5,27	27,08	1 : 0,4	1 : 0,1	332,31	24,91
Octobre......	2,18	12,55	3,73	34,80	1 : 0,2	1 : 0,2	331,67	29,72
Novembre....	— 0,69	13,62	2,58	33,64	1 : 0,3	1 : 0,1	331,96	27,22
Décembre....	— 1,15	13,60	2,35	35,96	1 : 0,3	1 : 0,1	329,61	31,26
Hiver........	— 1,25	13,77	2,02	100,92	1 : 0,4	1 : 0,1	330,46	32,62
Printemps. ..	+ 2,24	14,79	3,83	75,38	1 : 0,4	1 : 0,1	333,41	26,36
Été.........	9,57	12,12	5,11	64,96	1 : 0,5	1 : 0,5	334,27	18,34
Automne.....	2,64	13,10	3,86	95,52	1 : 0,3	1 : 0,1	331,99	27,28
Toute l'année.	3,30	13,45	3,71	336,78	1 : 0,4	1 : 0,2	332,53	26,15

DANEMARK.

	Température moyenne.	Parcours moyen mensuel.	Parcours moyen quotidien.	Quantité de pluie.	Fréquence du vent du nord en rapport avec le vent du sud.	Fréquence du vent de l'est en rapport avec le vent de l'ouest.	Situation moyenne du baromètre.	Parcours moyen mensuel du baromètre.
Janvier......	— 1,13°R	13,34°	2,98°	14,94'''	1 : 1,4	1 : 1,3	336,13'''	16,18'''
Février......	— 6,60	13,48	3,03	13,36	1 : 1,7	1 : 1,5	336,28	15,43
Mars........	+ 1,16	14,33	4,34	9,36	1 : 1,2	1 : 1,1	337,19	14,79
Avril........	4,91	15,62	1,31	12,90	1 : 1,2	1 : 1,02	337,47	13,10
Mai.........	9,54	17,00	8,99	19,34	1 : 1,1	1 : 1,1	337,72	9,48
Juin.........	12,85	16,92	9,39	20,24	1 : 1,3	1 : 2,8	337,51	9,64
Juillet.......	14,56	15,94	7,35	27,11	1 : 1,4	1 : 3,6	336,96	8,28
Août........	14,18	14,08	6,67	30,26	1 : 2,0	1 : 3,2	336,63	8,74
Septembre. ..	11,36	14,06	6,69	28,64	1 : 1,8	1 : 1,6	337,02	11,78
Octobre......	7,68	13,69	5,56	22,17	1 : 1,8	1 : 1,4	337,76	12.72
Novembre....	3,75	13,36	2,71	19,42	1 : 1,4	1 : 1,7	337,28	15,51
Décembre....	0,77	12,59	2,42	16,53	1 : 4,4	1 : 1,2	336,26	15,38
Hiver........	— 0,32	13,14	2,81	44,83	1 : 1,5	1 : 1,3	336,22	15,66
Printemps....	+ 5,20	15,65	6,88	41,60	1 : 1,2	1 : 1,1	337,46	12,46
Été..........	13,86	15,65	7,80	77,61	1 : 1,5	1 : 2,9	337,03	8,89
Automne.....	7,60	13,70	4,99	70,23	1 : 1,6	4 : 1,6	337,35	13,34
Toute l'année.	6,58	14,54	5,02	234,27	1 : 1,3	1 : 1,7	337,02	12,59

Avant de tirer quelques conclusions de cette comparaison, je mentionnerai en passant les choses suivantes : les observations islandaises n'ont de valeur qu'autant qu'elles sont admises seulement pour le climat du sud de l'Islande, et tout au plus pour une partie de l'ouest de la même île. Les observations danoises, au contraire, s'étendent à tout le Danemark. Les observations islandaises comprennent en grande partie une série de quatorze années, quelques-unes seulement de huit années ; les danoises, à l'exception de quelques-unes, embrassent une époque beaucoup plus large ; quelques-unes une cinquantaine d'années. Les degrés du thermomètre sont, dans les deux tables, indiqués par des degrés Réaumur. La quantité de pluie qui était indiquée dans les tables islandaises par des lignes et des pouces danois, a été réduite en lignes françaises, dans lesquelles les observations danoises se trouvent comprises, en admettant qu'un pouce danois est égal à $11^{lig},594$ françaises. La quantité de pluie est, dans les mêmes tables, exprimée par une colonne verticale, et le thermomètre a été, dans les deux lieux d'observation, placé à la surface du sol. On a aussi dans les deux endroits, fait fondre immédiatement la neige tombée et mesuré l'eau qu'elle produisait. Le rapport réciproque des vents est calculé de la même manière dans les deux tables, c'est-à-dire en prenant d'abord pour chaque vent, une fraction prise sur 100 de tout le nombre des observations.

On voit ainsi par cette comparaison, que la température moyenne de l'année est, il est vrai, deux fois plus élevée à Copenhague qu'à Reykjavik; mais cela n'ayant pas lieu pour l'hiver, il n'y a pas même une différence d'un degré. Cette différence est plus grande durant le printemps, l'est davantage en été et plus encore en automne; tandis qu'en Danemark, le mois de juillet (pendant la première quinzaine) est le plus chaud et le mois de janvier (pendant la seconde quinzaine) le plus froid. A Reykjavik le mois de juillet (pendant la première quinzaine) est, il est vrai, le mois le plus chaud, mais le mois de février (pendant la première quinzaine) est le plus froid. Il n'y a aucune différence essentielle dans ces deux endroits entre le moyen parcours mensuel de la température ; mais il y en a entre le parcours quotidien, qui est beaucoup plus grand en Danemark. Il me faut pourtant faire observer que cette co-

lonne de la table danoise ne s'appuie que sur des observations faites pendant un an à Apparenda. Elle est établie, en Islande, d'après des observations de huit années. On voit, en outre, que la quantité annuelle de pluie est beaucoup plus grande dans cette île qu'en Danemark. La différence la plus grande a lieu en hiver. La plus grande quantité de pluie tombe, en Islande, dans le mois de décembre, et la moindre dans le mois de juillet. En Danemark, le mois d'août est celui où il tombe le plus d'eau, et le mois de mars où il en tombe le moins. Le vent d'ouest domine, en Danemark, sur le vent d'est, et le vent du sud sur celui du nord. C'est précisément le contraire en Islande. Enfin, la moyenne hauteur du baromètre, placé au niveau de la mer, est de quatre lignes plus bas en Islande qu'en Danemark. Ce cas particulier, qui est par conséquent une exception à la règle qu'on a admise en météorologie : à savoir que la moyenne hauteur barométrique, au niveau de la mer, était partout la même, a été déjà cité par M. Schouw dans son livre indiqué plus haut. Au Groënland, le même cas a lieu, dit-on. En Islande, la plus forte hauteur barométrique arrive au mois de mai, la plus faible au mois de décembre; en Danemark, la plus grande arrive au mois d'octobre, la moindre au mois de janvier. Le parcours mensuel du baromètre est beaucoup plus considérable à Reykjavik qu'à Copenhague; ce qui confirme ainsi la règle, que le parcours mensuel du baromètre augmente régulièrement de l'équateur au pôle. Aussi ce parcours quotidien du baromètre, était-il beaucoup plus grand en Islande qu'en Danemark (comparez les recherches faites par M. le professeur P. Petersen, dans les *Traités de la Société des lettres*, 1845, n° 5). On n'a pas besoin d'avoir observé longtemps un baromètre en Islande pour s'en convaincre ; c'est pour cela, qu'il est difficile de trouver ici les points parcourus dans les changements réguliers de chaque jour du baromètre.

On a fait dans ces dernières années, en Islande, des observations hygrométriques ; mais comme elles ne sont pas encore mises en ordre, je les passerai sous silence. Je vais encore parler de la force du vent : la force du vent se trouve indiquée dans les observations islandaises par les quatre degrés suivants : calme, vent doux, vent fort et tempête. Dans la série d'années, de 1823 à 1836, toutes

les fois qu'on les a notées, cinq cent soixante-seize observations se rapportent à un temps calme, trois mille cent six à un vent doux, sept cent soixante-seize à un vent fort et six cent dix-huit à la tempête. Pour le Danemark il ne se trouve pas dans le livre cité plus haut, un nombre suffisant d'observations de ce genre pour pouvoir en tirer des comparaisons.

Si, dans les registres des maladies islandaises que j'ai mentionnées au commencement de ce traité, on avait cité la date de l'origine de chaque cas de maladie, on aurait eu par là une base excellente pour déterminer l'effet du climat sur les maladies du pays. Cela n'ayant pas eu lieu, il me faut, par conséquent, abandonner cette recherche. On peut pourtant tirer cette conclusion, que le climat islandais, notamment les temps pluvieux et orageux, doivent favoriser beaucoup les affections rhumatismales, qui appartiennent précisément aux cas les plus fréquents des maladies propres aux habitants. Pour la même raison, plusieurs personnes prétendent aussi avoir observé que l'éclat de la neige, dans les mois du printemps, occasionnait de fréquentes maladies des yeux (ce qui est d'ailleurs très-probable). Ce serait également à des recherches ultérieures, à décider si la faible hauteur de la colonne barométrique est, comme quelques observateurs le prétendent, la cause de la grande rareté de la phthisie chez les Islandais. Si cela se confirmait, l'Islande serait précisément le pays où les phthisiques devraient se rendre, tandis que ces malheureux malades cherchent aujourd'hui en vain du soulagement en Italie, à Madère et dans d'autres contrées méridionales. Je crois cependant pouvoir donner une explication plus probable de la rareté de cette maladie en Islande ; je la développerai plus loin.

§ 3.

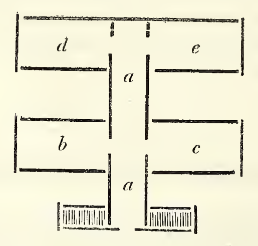
DES HABITATIONS ISLANDAISES.

De toutes les conditions hygiéniques, il n'y en a peut-être pas de plus importantes que la bonne disposition d'une maison ; et c'est avec raison que l'on regarde les améliorations que ce siècle principalement a partout introduites, comme étant la cause la plus efficace

d'une moindre mortalité parmi la génération actuelle. A cet égard, les Islandais restent beaucoup en arrière. Il me faut ici attribuer à la mauvaise constitution matérielle du pays, une grande influence dans cette absence de progrès.

Les habitations islandaises sont construites, tantôt avec du gazon tourbeux seulement, tantôt avec des couches alternantes de ce même gazon et de pierres brutes (c'est ordinairement du trapp ou de la lave); ou, ce qui est le plus rare, avec des pierres brutes. Un tel bâtiment (en islandais *bær*) composé, à vrai dire, de plusieurs petites maisons placées les unes à côté des autres, et formant chacune, par elle-même, une chambre, est plus ou moins revêtu entièrement de lambris et de plinthes. Les maisons n'ont jamais de fondement; mais les poutres reposent sur quelques grosses pierres, et les murs en terre s'élèvent un peu au-dessus de l'entablement; les murs, qui peuvent avoir à leur base deux aunes à deux aunes et demie d'épaisseur, sont un peu plus étroits à leur sommet. Le toit se forme en mettant sur des lattes, des pierres plates qu'on garnit de gazon tourbeux; de sorte qu'une maison islandaise, en été, est entièrement couverte de verdure, et ne se distingue de la prairie qui l'entoure que par sa hauteur. Toute l'architecture est, comme on voit, très-simple, et c'est pourquoi, en général, chaque habitant est son propre architecte.

On se fera une idée plus exacte de la façon dont une maison ordinaire est construite en Islande, en regardant le plan ci-joint :



a a est un corridor, à l'entrée duquel se trouve la façade principale de la maison, toujours couverte de planches. La porte même

est très-basse, rarement elle s'élève au-dessus de deux aunes, souvent elle est au-dessous. La hauteur du corridor est, en général, de trois aunes; il en est de même de sa largeur. Il n'est jamais lambrissé; de même on n'y trouve jamais de plancher fait avec du bois, mais seulement en terre. On trouve quatre chambres carrées, dont deux de chaque côté de la même entrée, ayant toutes leur issue sur le corridor; ces chambres, hautes de trois à quatre aunes, sont d'une largeur et d'une longueur différentes, suivant les dimensions de la maison. L'une d'elles *b*, au moins chez les paysans qui sont à l'aise, est garnie de planches et de lambris. On y trouve un lit tout préparé, ordinairement une petite table, ainsi que deux chaises, ou tout au moins des coffres pour s'asseoir. Cette pièce est proprement dite la chambre des hôtes, et il est rare que le mari et la femme s'en servent pour chambre à coucher; si cela a lieu ce n'est qu'en été. L'autre chambre *c*, construite vis-à-vis, sert à y serrer des caisses et toutes sortes d'ustensiles, et aussi, en quelques endroits, de chambre à coucher pour les domestiques. Au-dessus de ces deux chambres se trouve le galetas, que les Islandais appellent *badstofa* (étuve). Sa hauteur est de trois à quatre aunes. Cette pièce est la véritable demeure et la chambre à coucher de toute la famille[1]. Un petit escalier mène du corridor à l'étuve par une porte dérobée. Là, on trouve des lits de chaque côté, sous le larmier; ces lits ne sont autre chose qu'un espace carré, fait avec des planches; ils sont en général si grands que deux ou trois personnes peuvent s'y mettre ensemble. La garniture du lit se compose, chez les personnes les plus aisées, de couvertures de plumes et de draps de vadmel laineux. Chez les pauvres, ce sont des peaux de mouton étendues sur du foin qui servent de matelas, tandis que des tapis de vadmel épais tiennent lieu de couvertures. L'ancienne coutume suivant laquelle le mari, la femme, les enfants et les domestiques des deux sexes, couchent pêle-mêle dans la même chambre, est encore très-répandue parmi le peuple islandais; du moins ce

[1] En quelques endroits, l'étuve (qui est d'ailleurs une dénomination très-impropre) communique directement avec la chambre inférieure, sans aucun plancher intermédiaire; ou bien aussi le galetas est très-bas (*palbì*) et la pièce inférieure sert alors à loger les moutons.

n'est qu'en très-peu d'endroits que j'ai vu l'étuve partagée en plusieurs pièces par des planches, ou bien, le maître et les domestiques avoir des chambres à coucher entièrement séparées les unes des autres. Si un Islandais en voyage arrive durant la nuit, il trouvera, comme dans les temps anciens, sans aucune autre cérémonie, place au milieu de la famille. Cette coutume qui régnait alors que les mœurs n'étaient pas si raffinées, alors que les hommes et les femmes se baignaient ensemble en toute innocence, répugne aujourd'hui aux notions générales de la bienséance. Elle n'est sans doute pas non plus sans avoir de l'influence sur les mœurs, d'autant plus que la plupart des Islandais ont l'habitude de coucher *in naturalibus* [1].

Dans l'étuve, les lits composent, chez les pauvres, tout l'ameublement; on les emploie pour s'y coucher, pour s'asseoir et pour manger. On voit pourtant le plus souvent, une petite tablette de bois destinée à recevoir des livres ou quelques autres petits objets. On peut trouver, au contraire, chez les habitants aisés, quelques chaises en bois, quelquefois artistement sculptées; mais très-rarement une table, presque jamais un miroir ou de semblables objets de luxe. La lumière pénètre dans l'intérieur de l'étuve, au moyen de quelques carreaux de vitres très-petits et adaptés sur le côté du toit; mais dans la chambre inférieure se trouve un panneau de fenêtre, quelquefois deux, qui sont cependant toujours fermés, le plus souvent étroits et très-enfoncés en dedans à cause de l'épaisseur du mur de terre. Les Islandais ne se servent jamais de poêles; on n'en trouve que dans les places marchandes.

Dans le dessin donné ci-dessus, *d* représente la cuisine, (*elld-hus*) qui a quelquefois un petit compartiment (*fadhus*) pour mettre les combustibles. Le foyer est formé, en général, de trois pierres carrées et la fumée s'échappe par un trou au-dessus du toit; on se sert pour cheminée d'un tuyau carré formé de planches ou d'un tonneau défoncé. A l'est du pays, la cuisine est quelquefois tout à fait séparée de la maison habitée, et là, on trouve parfois une cheminée faite de pierres plates avec un tuyau ordinaire et régulier. *e* est le *bur*, c'est-à-dire la réserve du lait et des

[1] Une autre coutume très-curieuse fait que si deux Islandais couchent ensemble, l'un a la tête où l'autre a les pieds : ils y sont tête-bêche.

vivres ; de même que la cuisine, il ne fait qu'un avec le toit; là on ne trouve jamais de plancher, non plus de lambris intérieurs.

Indépendamment de la maison d'habitation, une ferme islandaise possède encore quelques ailes, qui sont toujours parallèles avec le corridor de la maison, de sorte que leurs façades doivent être alignées avec la façade principale de la maison d'habitation. Une de ces ailes porte le nom de *skemma* et sert de lieu de magasin pour toutes sortes d'ustensiles ; l'autre renferme la forge, qui ne manque jamais dans une ferme islandaise. Ces deux ailes sont adjacentes à la maison d'habitation, de sorte qu'il se trouve des espaces vides entre les toits, où, au grand préjudice des habitations, la neige et la pluie peuvent toujours s'accumuler et pénétrer ainsi dans les murs en terre. Les abris pour les animaux, surtout les écuries pour les vaches, les chevaux et les moutons, se trouvent en général à quelque distance de la maison principale ; il en est de même des *hjallur,* ainsi appelés, dont les pêcheurs se servent pour sécher et garder les poissons. On trouve par-ci par-là, chez les habitants aisés, un rempart de terre autour de toute la ferme, et quelquefois même une espèce de trottoir.

La manière de bâtir que je viens de décrire est la plus ordinaire en Islande. Il n'y a que les Islandais demeurant dans les villes marchandes et quelques fonctionnaires, qui aient des maisons construites avec des planches et des charpentes, où l'on rencontre des poêles et toutes les commodités de la vie. Il y a lieu de s'étonner de ne trouver, en Islande, aucune trace de l'ancienne manière de bâtir des Norvégiens, qui s'est conservée jusqu'à nos jours parmi le peuple de la Norvége, et qu'on observe de même, çà et là, en Suède [1]. C'est une opinion généralement assez accréditée, que les Islandais construisaient autrefois leurs maisons d'une manière beaucoup plus solide et plus spacieuse. Pourtant, je ne crois pas

[1] Surtout dans le nord de la Suède. J'ai vu moi-même, en Hollande, une de ces chambres, appelée *högloftsstue,* encore bien conservée, et qui date d'une centaine d'années. Le *galbœnk* était le nom du siége principal au haut bout de la table; le *langbœnk* était le siége des domestiques. Les *hœngeklœder*, ainsi appelés, étaient des étoffes blanches élégamment tissées, qu'on suspendait le long du mur, en guise de tapisseries, les jours de solennité.

qu'il en ait été ainsi, et c'est ici le cas de remarquer où, comme en toute autre matière, le patriotisme islandais va jusqu'à rabaisser le temps actuel en faveur de l'époque des sagas. Il faut bien se souvenir, que presque tout ce qui est mentionné dans ces poëmes, a rapport à des chefs riches et puissants, qui probablement, ont dû habiter des demeures plus confortables et plus commodes que celles de leurs serfs ou des manants ; mais je ne crois pas qu'une telle manière de bâtir, qui a maintenant disparu, ait jamais été commune dans tout le pays. Ajoutons, que cette opinion est contredite par l'absence complète de toute trace d'ancienne architecture ; et quoiqu'il faille reconnaître que les Islandais étant maintenant, sous beaucoup d'autres égards, presque dans le même état qu'autrefois, il n'y a de différence entre ces deux époques, que les chefs au temps des sagas ont disparu, tandis que les paysans subsistent encore[1].

Les dimensions des habitations islandaises diffèrent suivant les localités ; mais, en général, l'espace occupé par l'air nécessaire à chaque individu est très-petit, attendu que toute la dimension de la maison est calculée d'après cette considération, que les individus doivent entretenir eux-mêmes la chaleur par leur entassement. Au nord et à l'est du pays, se trouvent les meilleures et les plus spacieuses maisons, là précisément, où la plus grande partie des bois flottants viennent échouer. Les habitations les plus misérables s'élèvent, au contraire, dans les pêcheries, surtout autour du *jökull* de Snæfjeldnes, sur les places de pêche dans le canton

[1] On lit, il est vrai, en plusieurs endroits des sagas, que, dans les temps les plus reculés de l'Islande, on a construit des maisons de bois assez spacieuses. Ainsi, entre autres choses, la *Landnámabók* (ex manuscr. Legn. magn. Hafniæ, 1774, p. 383) raconte qu'un homme, appelé Biarne, s'était construit, avec des charpentes provenant de la Norvége, une maison longue de trente-cinq toises, haute de quatorze aunes et large de quatorze ; ce qui lui avait fait donner le nom de *Húslángr*. Mais de tels exemples ne doivent sans doute s'être passés que chez les chefs les plus riches. M. Keyser n'admet pas non plus, que la manière de bâtir des Norvégiens ait été générale en Islande privée de forêts (comparez ses cours sur les habitations des Norvégiens dans les temps les plus anciens. *Revue norvégienne pour la science et la littérature*. Christiania, 1847, p. 305 et suivantes.)

de Kjöse, aux alentours d'OErebakki, et principalement dans les îles Vestmanneyar. J'ai mesuré, dans cette dernière localité, toutes les maisons islandaises, et j'ai trouvé que chaque individu n'avait à respirer en moyenne, qu'un volume d'air de quatre-vingt-dix-neuf pieds cubiques. Cet entassement d'hommes pour produire de la chaleur, n'est pas d'ailleurs aussi nécessaire qu'on pourrait le croire ; le climat, en hiver, est, comme nous l'avons déjà dit, très-tempéré ; et c'est pour cela que l'on trouve aussi dans plusieurs intérieurs de famille, des chambres plus spacieuses, habitées sans feu pendant tout l'hiver. Aux îles Vestmanneyar existe encore la mauvaise habitude, qui règne aussi çà et là dans les plus pauvres cabanes de la campagne, de faire loger les bêtes dans l'intérieur de l'habitation même, précisément au-dessous de l'étuve ou dans une pièce voisine. Il est inutile de dire que cet usage contribue beaucoup à augmenter la malpropreté dans l'intérieur des maisons.

En examinant la manière de bâtir des Islandais, on s'aperçoit bien vite qu'elle répugne, pour plusieurs motifs, à toutes les conditions hygiéniques. D'abord toutes ces habitations sont très-humides, et, eu égard au climat pluvieux, tout à fait impropres. Cela est encore beaucoup plus sensible, là où le sol est marécageux et glissant. Dans les cabanes les plus misérables, l'eau suinte même à travers le toit ; et c'est pour cela que l'on trouve dans plusieurs d'entre elles, au milieu de l'aire, un trou destiné à y recueillir l'eau de pluie qui est conduite, au moyen d'une gouttière couverte, hors de la maison. Les murs de terre étant toujours pénétrés d'humidité, l'entablement se pourrit très-vite, de sorte qu'une cabane islandaise, par exemple dans la partie méridionale du pays, peut rarement durer plus de vingt à trente ans. Ce n'est qu'en peu d'endroits, où l'on a la prévoyance de laisser entre l'entablement et le mur de terre, un petit espace vide que l'on bouche en hiver avec de la mousse en dehors, du côté de la façade principale, mais que l'on ouvre en été pour que l'air puisse y pénétrer. Qu'une seule et même chambre serve pour y coucher et pour y manger, c'est tout à fait inadmissible, d'autant plus que l'air de cette chambre ne peut dans ce cas-là se renouveler, attendu que les fenêtres sont condamnées et que la seule ventilation, peu importante

d'ailleurs, ne peut venir que d'en bas par-dessous la porte; rarement il existe un petit soupirail dans l'épaisseur du toit ; et encore est-il presque toujours bouché. C'est dans les habitations où l'étuve se trouve placée entièrement dans la partie la plus reculée, que l'air est le plus corrompu. On ne saurait douc trop critiquer un tel logement. Il s'ensuit naturellement, que ces habitations doivent être très-malpropres. Beaucoup de saleté est engendrée par l'aire en terre de la cuisine et jusque dans l'étuve même, surtout là où les animaux sont tenus enfermés. Cette saleté augmente encore par quelques inconvénients inhérents au ménage de l'Islandais. Parmi ces inconvénients, je ne mentionnerai que l'usage où l'on est de conserver l'urine recueillie dans des tonneaux de bois, dans un coin de la cabane, pour être employée plus tard au lessivage. Aussi, en été, l'odorat est-il désagréablement frappé en bien des endroits, par une forte odeur ammoniacale.

Ce qui manque en outre à ces habitations, est l'entrée suffisante de la lumière du soleil, dont l'action puissante est aussi nécessaire aux hommes qu'aux plantes. Mais la plus grande incommodité en Islande, consiste peut-être dans le mauvais combustible dont on fait usage. Les poêles sont, comme nous l'avons dit plus haut, inconnus. Mais au contraire, on a pour habitude de conserver le feu dans la cuisine le plus souvent pendant toute la journée. Et comme elle est en rapport direct avec les autres pièces de la cabane même, et que la fumée est plutôt la règle que l'exception, il est facile de comprendre que la cabane doit souvent en être imprégnée, ou tout au moins qu'elle conserve la mauvaise odeur du combustible. Il n'y a qu'un très-petit nombre d'endroits, en Islande, où l'on se sert de bois, et c'est dans les lieux où beaucoup de troncs d'arbres flottés s'amassent, et où il croît de méchants bouleaux ; mais il s'en faut de beaucoup que la provision soit assez grande pour qu'on puisse s'en servir durant toute l'année. L'usage de la tourbe se répand maintenant de plus en plus autour de l'OEfjörd et de Reykjavik. Cependant on est obligé de se passer de ce combustible dans la plupart des localités. La tourbe d'Islande ne contient pas, il est vrai, beaucoup de terre végétale (*humus*); mais elle est, au contraire, sulfureuse sur plusieurs points du pays, ce qui,

par conséquent, lui permet de dégager peu de chaleur et la fait probablement, pour cette raison, moins rechercher qu'elle ne le devrait. Une masse considérable de charbon de terre est importée chaque année dans le pays, mais il est principalement destiné à la forge; c'est seulement dans les ports marchands, que les commerçants et les fonctionnaires se servent de ce charbon minéral pour les poêles. Le combustible qui est le plus répandu dans toute l'Islande consiste, au contraire, en excréments desséchés de vache et de moutons. Voici la manière dont on le prépare. On charrie la bouse dans la prairie où on l'étale pour fumer le gazon. Quand elle est restée ainsi, exposée durant tout l'hiver et qu'elle est desséchée, on la ramasse en automne pour la transporter dans la maison. Les crottes de moutons ou de brebis s'entassent dans les bergeries où, après avoir été foulées par les pieds des animaux durant tout l'hiver, elles se convertissent en une croûte ferme et épaisse. En automne, après l'avoir brisée et coupée par morceaux carrés, on expose ceux-ci, à l'air, dans les champs pour les dessécher.

Ce combustible, qui contient beaucoup de salpêtre, dégage une assez forte chaleur, mais quelquefois aussi une mauvaise odeur, lorsque de la laine s'y trouve mélangée ou s'y est attachée. Quoi qu'il en soit, ce moyen de chauffage n'est pas réservé à tout le monde. Les pauvres pêcheurs qui n'ont pas d'animaux ou qui en ont peu, doivent même s'en passer. C'est pour cela qu'on leur voit ramasser, sur les bords de la mer, tout ce qui est propre à la combustion, tels que des arêtes de poissons, surtout la colonne vertébrale de la morue, des os de bêtes ovines, du marc d'huile de poisson, de l'algue desséchée, différentes espèces d'éponges, etc. Cependant le combustible n'est en aucun endroit aussi mauvais que dans les îles Vestmanneyar ; indépendamment des substances ci-dessus désignées, on s'y sert principalement des viscères de deux sortes d'oiseaux, qui habitent cette île en nombre prodigieux, c'est-à-dire le perroquet de mer et l'oiseau des tempêtes. On dissèque les muscles pectoraux du premier oiseau pour les saler; puis on suspend le reste du corps, y compris l'estomac, les entrailles et les ailes pour les faire sécher et les rendre combustibles. On mêle avec de la bouse de vache la tête, les pieds, les entrailles et les ailes du second oiseau, puis on les fait sécher pour les des-

tiner au même usage. La mauvaise odeur que répand leur combustion est, comme on le conçoit bien, insupportable. Ce n'est que dans l'île de Grimsöe qu'on emploie un chauffage semblable, mais seulement durant quelques mois de l'année. Quant à l'éclairage dans les maisons, les Islandais se servent de chandelles de suif ou d'huile de foie, que l'on brûle dans des lampes qui ne sont pas toujours sans exhaler une mauvaise odeur.

Il n'est pas difficile, d'après cette description, de concevoir que les maisons islandaises, avec tout leur arrangement, doivent être très-nuisibles à la santé. Cela reconnu, il est assurément hors de doute que les épidémies empruntent leur malignité à ces pitoyables demeures. Plusieurs médecins de district prétendent même que le typhus épidémique n'a pas d'autre origine, ayant remarqué qu'il débute quelquefois dans quelques-unes des plus misérables cabanes, là où il règne annuellement. Je suis entièrement convaincu que l'on pourrait, au moyen de la statistique, démontrer d'une manière frappante, l'influence très-nuisible des maisons islandaises sur l'état sanitaire du peuple ; et c'est pourquoi je dois regretter beaucoup de n'y pas trouver les matériaux suffisants. Ce n'est que pour la maladie des enfants, le *trismus neonatorum*, qui régnait dans les îles Vestmanneyar, que je crois avoir réussi, dans un autre chapitre, à prouver que cette maladie avait sa cause dans tout l'arrangement domestique et dans le mauvais combustible ; la cause venant à disparaître, cette maladie cesse presque entièrement ses ravages.

Je regarde donc un changement dans la manière de bâtir des Islandais, comme un des plus importants problèmes dont une police de santé consciencieuse doive se préoccuper ; et je suis persuadé qu'une amélioration de ce genre pourrait mettre dans un court espace de temps, une barrière à l'abaissement si extraordinaire, en Islande, de la durée moyenne de l'existence. On rencontre malheureusement ici, à chaque pas, une foule d'obstacles plus ou moins insurmontables. Parmi ces obstacles, je regarde celui qui repose sur le profond attachement du peuple à ses anciennes coutumes, comme étant un des plus importants. Je considère, au contraire, comme étant moins grand, celui que présente l'absence de bois et de combustible. Je me garderai donc de proposer un genre de construction entièrement nouveau, ce qui, d'ailleurs, trouverait difficilement accès en

Islande ; mais je croirai pouvoir conseiller de conserver celle qui a été employée pendant tant d'années, en y apportant, toutefois, les améliorations que réclament les besoins les plus simples de la santé.

§ 4.

DE L'HABILLEMENT ISLANDAIS.

L'habillement des Islandais est, en général, assez approprié au climat ; il n'y a que les femmes qui aient encore conservé l'ancien vêtement national ; les hommes l'ont abandonné. La couleur nationale est noire ; de sorte qu'à la première arrivée dans le pays on se figurerait que tout le peuple est en deuil. Les hommes et les femmes portent immédiatement sur la peau des chemises de laine (*vadmel*) à longues manches, ce qui doit sans doute être regardé comme étant très-convenable pour le climat. Les chemises de laine ont commencé, seulement dans les villes marchandes, à être remplacées par celles de lin. Les hommes se servent en outre de caleçons tricotés ou en vadmel laineux; les femmes n'en font pas usage ; elles ont, en revanche, une jupe de laine et un justaucorps bordé en apparence par devant de bandes rouges ou vertes, par dessus lesquels elles mettent encore un casaquin (*peis*) tricoté, étroit, à longues manches et de couleur noire, puis une jupe noire en vadmel. Les corsets ne sont employés que dans les villes marchandes. La coiffure des femmes consiste en un petit bonnet noir tricoté, sur lequel se balance une longue bouffette de soie verte ou noire et entortillée de fils d'argent. Elles portent, autour du cou, un mouchoir de soie noire attaché de la même manière que le font les hommes chez nous.

Les dames islandaises de distinction ont la jupe extérieure de fin drap noir, bordée en bas avec des galons ; leur casaquin est aussi de la même étoffe. Elles mettent en outre pour parure, une ceinture composée de lames d'argent entrelacées, au bas de laquelle sont suspendus différents ornements de même nature, qui sont fabriqués très-artistement sur les lieux mêmes. Le casaquin est réuni sur le devant par des agrafes ou par des chaînes d'argent. Leur cou est ceint d'un large collet étalé de la même manière que celui d'un

ministre du culte, et qui est généralement brodé avec des fils d'argent. A la place du bonnet ordinaire, elles portent les jours de fête, une coiffure haute de plus d'une demi-aune et composée d'une pièce de toile blanche que l'on dresse ingénieusement avec des aiguilles (*skaut*). Sous cette coiffure on essaye de cacher les cheveux qui, d'ailleurs, s'en échappent, pour se répandre librement sur le cou et le dos comme une conséquence des bonnets ordinaires, le plus souvent de forme un peu aplatie. Les femmes moins aisées ont, à la place de la ceinture d'argent, une ceinture de velours brodée avec des fils d'argent; les autres ornements, au lieu d'être en argent, sont en laiton. Ce n'est que dans les villes marchandes où quelques femmes ont changé leur costume national, très-caractéristique et vraiment beau, pour celui des Danoises.

Les hommes n'ont, comme il a déjà été dit, aucun costume national; ils portent des pantalons, des gilets, des vestes courtes, le tout en vadmel noir; ils ont aussi des vêtements danois, surtout des chapeaux, des casquettes, etc. Ils sont, comme les femmes, habillés l'été et l'hiver de la même manière, excepté dans les froids ntenses, qu'ils chaussent deux paires de bas l'une sur l'autre.

La chaussure est la seule chose, dans l'habillement des Islandais, qui laisse le plus à désirer et soit en même temps la moins élégante pour nos yeux. Leurs souliers sont faits de peau naturelle de mouton ou de veau; on en taille, après avoir rasé le côté où s'insèrent les poils, un morceau carré, dont on réunit les angles par une couture droite un peu sur le devant pour faire l'empeigne, et autant sur le derrière pour le talon; après cela le soulier se trouve achevé; il tient autour du pied au moyen de rubans ou de minces courroies tirés de la même peau, dont deux passent sur le cou-de-pied en s'entre-croisant et auxquels viennent se joindre sur le devant, deux autres courroies qui partent du même point du talon. On affecte rarement à cet usage, la peau du chien de mer et quelquefois la peau du *scymnus glacialis* ou du *lamia cornubia*. Cette chaussure peut être commode et convenable pour gravir les montagnes, mais elle doit, néanmoins, être regardée comme étant très-malsaine, puis qu'elle oblige ceux qui ont quelque chose à faire hors de la maison, à avoir presque toujours les pieds mouillés. Ce n'est pas, par conséquent, sans raison, que les médecins regardent cette chaussure comme étant la source

de différentes maladies. M. Thorsteinsson, médecin en chef, prétend y trouver la cause de la ménostasie, si fréquente en Islande, et de la maladie de foie qui, d'après son opinion, n'a pas d'autre origine. M. Beldring, médecin de district, mentionne aussi quelque part, dans un rapport de médecine, cette chaussure comme étant malsaine, et fait observer qu'il serait à désirer que les Islandais imitassent les Groënlandais, qui se font des bottes avec des peaux de chien marin; et que dans le cas où ces peaux leur manqueraient, ils préparassent, toujours à la manière groënlandaise, des peaux de mouton pour empeigne et des peaux de cheval ou de veau pour semelles.

Les Islandais soignent beaucoup mieux leurs mains que leurs pieds. Les plus pauvres même portent toujours, été comme hiver, des gants de laine ou des mitaines.

Indépendamment de la chaussure il y a encore une pièce d'habillement moins favorable à la santé, à savoir le *peis* des femmes, qui serre trop étroitement la poitrine et les bras. Ce vêtement, qui n'est autre chose, comme je l'ai déjà dit, qu'un casaquin, en comprimant le sein et en refoulant le mamelon, s'oppose souvent à toute espèce d'allaitement chez les Islandaises. Aussi les femmes qui, d'après la coutume du pays, ne nourrissent jamais elles-mêmes leurs enfants, trouvent-elles une excellente excuse à donner pour cette mauvaise habitude, qui est d'ailleurs très-pernicieuse à leur propre santé. Parmi vingt-trois accouchées qui avaient enfanté soit en dedans soit en dehors de l'hospice dans les îles Vestmanneyar, sept ne pouvaient pas allaiter pour cette raison. Il faut s'en prendre, d'après ma conviction, à l'usage funeste du *peis;* et si je pouvais parvenir, par un autre moyen, à convaincre les mères islandaises, qu'elles sont généralement la cause de cette grande et inconcevable mortalité des enfants, due à une mauvaise manière de les allaiter, j'exigerais qu'elles abandonnassent ou changeassent au moins cette partie de leur habillement.

J'ai déjà dit plus haut que les chemises de laine dont se servent les habitants, étaient très-propres au climat islandais; il serait également à souhaiter qu'ils eussent une notion plus élevée de l'importance et de la nécessité à bien soigner la peau pour conserver leur santé, ce qui, dans ces contrées surtout, serait de la plus

grande importance ; car il n'est pas douteux que des habillements de laine, immédiatement appliqués sur la peau, faute des soins de propreté convenable, engendrent et perpétuent différentes espèces de maladies cutanées, notamment la gale. Cette dernière maladie qui, d'après ce que les médecins ont observé, ne se montre pas aussi souvent qu'auparavant, est pourtant encore assez fréquente, surtout en été et principalement sur les côtes.

On doit être surpris de ne voir jamais les Islandais se baigner ; car il y a vraiment peu de contrées, comme leur pays, où la nature invite autant à prendre des bains froids ou chauds. Les Islandais ont, sur ce point, tout à fait abandonné la coutume de leurs ancêtres, suivant laquelle, au rapport des sagas, les anciens Islandais avaient généralement l'habitude de prendre des bains chauds, soit après le repas, soit après des voyages pénibles, de fortes occupations, etc.[1]. Le seul bain bien conçu qui soit resté de l'antiquité, est le célèbre Snorrabad, construit, comme on le prétend, par Snorri-Sturleson : il se trouve dans la vallée de Reykholt, derrière la ferme de ce nom, élevée à la place qu'occupait la ferme même de Snorri. A quelques pas de ce lieu, existe une source bouillante et jaillissante appelée Skribla, d'où l'eau chaude est conduite vers le bain par un canal souterrain fait avec des pierres. Voici ce qu'il offrait de particulier quand je le visitai : il avait la forme d'un bassin circulaire et à ciel ouvert, de six aunes de diamètre, construit avec des roches pyriteuses, taillées sous forme de tablettes quadrangulaires. Au fond de ce bain et contre la paroi perpendiculaire, régnait une saillie de même nature ; mais comme le rebord qu'elle formait n'était large que de huit à neuf pouces et élevé d'un quart d'aune du fond, il n'est guère probable qu'elle ait jamais servi de siége. Le bassin n'a maintenant que trois quarts d'aune de profondeur, mais on voit, sous les pierres taillées, les restes d'une substruction, qui semblent indiquer que le bain a dû autrefois avoir été plus profond. Le canal, long de cent soixante-seize aunes, est, de même, bâti en roches renfermant de la pyrite ; il n'est qu'à quelques pieds de profondeur sous la terre ; et même, en quelques en-

[1] Consultez Hungurvaka. Hafniæ, 1778, p. 98. — Laxdœla-Saga. Hafniæ, 1826, p. 339, et plusieurs autres passages des sagas.

droits, immédiatement au-dessous du gazon. A l'une de ses extrémités existe une pierre plate percée d'un trou rond par où l'eau se décharge dans le bassin. La température de l'eau dans le bassin était de soixante-cinq degrés du thermomètre centigrade, tandis qu'à la source du Skribla, au contraire, elle s'élevait jusqu'à quatre-vingt-dix-sept degrés. Il n'existait plus de traces du souterrain qui, autrefois, conduisait du bain dans le bâtiment même de Reykholt, non plus de celles d'un ruisseau froid qui, par sa proximité, permettait d'abaisser à volonté la température de l'eau thermale dans le bain. Il faut enfin remonter aux temps reculés pour savoir qu'on se soit jamais servi de ce bain ; mais, en revanche, la famille du pasteur qui y demeure, s'en sert comme de boisson et pour les besoins de la cuisine.

Je ne connais qu'un seul endroit en Islande où une source d'eau chaude soit employée pour bain. C'est celle de Laugarnes près de Reykjavik: l'eau qui en sort, forme un petit ruisseau dans lequel la jeunesse de la ville se livre quelquefois au plaisir de la natation. Il est à regretter qu'on n'ait pas construit au-dessus de ce bain une maison de bois, ce qui aurait permis de s'en servir durant toute l'année. Ne pourrait-on pas disposer en bien d'autres endroits, des étuves convenablement construites, et qui seraient très-utiles dans de nombreux cas de maladies? mais il me faut pourtant répéter ce que j'ai déjà dit plus haut, que l'on ne doit pas y rester trop longtemps, à cause de la petite quantité d'acide sulfureux qui s'en dégage.

Ce ne sont pas seulement les bains chauds naturels que les Islandais n'emploient pas; il en est de même des bains froids. Comme il n'y a que très-peu d'Islandais qui sachent nager, ils ne se servent pas non plus de l'eau de la mer, quoiqu'ils vivent sur ses bords. Une preuve de leur indifférence pour les soins à donner à la peau, c'est qu'ils ne se servent, pour ainsi dire, jamais de savon; ils lavent leurs vêtements laineux avec de l'urine. Les Islandais ne se soucient guère davantage de l'entretien de leur chevelure; on voit presque toujours les hommes avec des cheveux non peignés, et les femmes même n'y porter pas une grande attention. Aussi, sur cet article, ont-ils encore dégénéré de leurs ancêtres. Autrefois, dans tout le nord, aussi bien qu'en Islande, on se lavait non-seulement les mains avant le repas, ainsi qu'il

en est fait mention dans les sagas[1], mais on se coupait toujours, très-soigneusement, les cheveux; c'était d'ailleurs une occupation qu'une femme ingénieuse seule pouvait faire, et, sous ce rapport, une maîtresse de maison prenait soin de son mari et de ses garçons.

§ 5.

DE LA MANIÈRE DE VIVRE DES ISLANDAIS.

Tout le blé qui est consommé en Islande, est importé, ce qui n'empêche pas le pays de posséder en abondance différentes espèces d'aliments; et n'étaient le manque d'économie et le mauvais calcul dans le ménage des habitants, la famine n'aurait pas visité aussi souvent leur île. Dans les derniers temps, beaucoup d'améliorations ont sans doute été faites; mais cependant, il s'en faut de beaucoup que tous les moyens de vivres soient employés suffisamment. Les vivres que le pays offre sont bons et sains; mais il est assez généralement reconnu que leur manière de les préparer n'est ni convenable, ni très-propre.

La nourriture principale des Islandais consiste en poisson sec et en laitage qui s'appelle *skyr*. Avant de manger ce poisson, qui appartient à la morue ordinaire ou à la morue égrefin (*langen*), on le bat entre des pierres. On y ajoute ordinairement beaucoup de beurre, surtout du vieux beurre aigre. Tel est le plus souvent le menu du dîner. Le poisson sec, toujours préparé de cette manière, n'est jamais cuit et on ne le fait pas plus tremper que la merluche. Le *klipfisch*, préparé comme la morue sèche, se vend presque toujours et sert rarement de nourriture aux habitants. Le *skyr* se fait avec du lait de brebis et de vache écrémé, qu'on fait cailler ensemble et pressure plus tard. On le mange avec du lait doux, quelquefois avec de la crème; celui qu'on prépare avec le lait de chèvre (*ábristur*) est surtout agréable. Pendant tout l'été, matin et soir, on mange du *skyr* frais, tandis qu'en hiver, au contraire, on le prend aigre et mêlé le plus souvent avec une soupe au lait. On prépare, pour l'hiver, une quantité considérable de ce

[1] Laxdœla-Saga, p. 297 et 384, et plusieurs autres passages..

laitage qui séjourne dans de grands tonneaux placés dans le garde-manger, où il devient bientôt aigre. C'est le paysan de l'intérieur du pays qui vit surtout de *skyr;* au contraire, l'habitant des côtes qui n'a pas beaucoup de bestiaux, fait un échange de beurre et de *skyr* pour du poisson sec. Lorsqu'on n'a pas de *skyr*, on mange, matin et soir, un gruau ou une soupe de farine de seigle ou de farine d'orge mondé.

Les Islandais consomment une quantité extraordinaire de beurre, ce qui provient sans doute de ce que presque toute leur nourriture se prend froide. Ce n'est qu'en été qu'ils mangent le beurre frais et toujours sans être salé; le plus souvent pourtant du beurre aigre, rance, susceptible de se conserver pendant plusieurs années. Les Islandais prétendent que le poisson sec, mangé avec ce beurre, se digère plus facilement; qu'il donne une chaleur considérable et favorise la transpiration. Cela dépend naturellement des goûts. Chez les Islandais, le beurre aigre remplace en même temps les aromates et le sel, dont on ne se sert presque jamais. Les pauvres pêcheurs sont forcés, au lieu de beurre, de se contenter d'un mélange de suif et d'huile de poisson (*brœding*); de même, il n'est pas rare de voir mettre un peu d'huile de baleine ou de chien de mer dans la baratte pour rendre le beurre plus épais et plus ferme. Dans les îles Vestmanneyar, les pauvres pêcheurs mangent, au lieu de beurre, la graisse qu'on écume en faisant cuire l'oiseau des tempêtes. Une preuve que cette substance est regardée, en Islande, comme une des principales nourritures, c'est que l'ancienne loi islandaise sur l'économie, le *Buelov*, fixe la quantité de beurre que les domestiques doivent consommer; en vertu de ce règlement, les ouvriers, envoyés de l'intérieur du pays vers les côtes de la mer pour pêcher, doivent recevoir, pour le temps que la pêche dure, chacun trois livres et demie de beurre et dix livres de poisson sec par semaine. D'ailleurs, c'est la coutume chez les paysans, où l'on distribue chaque semaine des provisions aux domestiques, que chaque ouvrier reçoive deux livres et demie de beurre, et chaque servante à peu près la moitié par semaine, terme moyen pendant toute l'année.

Les Islandais mangent, comparativement à notre manière de vivre, très-peu de pain; ils emploient, au contraire, la majeure

partie de la farine, à faire des gruaux ou des potages au lait. Le pain islandais est azyme ou non fermenté. On le cuit sur des pierres plates ou sur de splaques de fonte. Il est plus rare de voir manger du pain de pot, ainsi nommé *potbröd*, que l'on prépare en faisant cuire la pâte mise dans un pot de terre. On y introduit une partie considérable de biscuits. En bien des endroits, surtout dans le Nordland et l'OEsterland, la mousse islandaise remplace en grande partie le pain. Cependant elle ne peut jamais être transformée en blé, ainsi qu'on l'avance dans plusieurs relations de voyages. Partout elle est préparée d'une seule et même manière ; on fait sécher la mousse, on la hache et on la cuit avec du lait pour en faire un gruau épais, ce qui constitue une nourriture très-agréable. Dans le Vester-Skaptafjelds-Syssel, on se sert quelquefois de l'avoine de sable (*Elymus arenarius*, isl. *Melur*) au lieu de pain. Comme le grain mûrit rarement assez, il faut le faire sécher et durcir par une chaleur artificielle avant de pouvoir le convertir en farine.

On mange de la viande, surtout celle de bêtes ovines, rarement fraîche, si ce n'est dans la saison des abatages, qui correspond aux mois de septembre et d'octobre. En général, elle est fumée et salée en même temps, ainsi qu'on le pratique surtout dans le Nordland. Il est d'ailleurs rare de voir manger de la viande, si ce n'est le dimanche et les jours de fête. On ne fait presque jamais usage de la viande de bœuf, et encore moins de celle de porc, pour lequel le peuple a une espèce d'aversion. On se nourrit de même très-peu de viande de chien de mer. Les pauvres de quelques localités mangent de la chair de cheval. Celle de bêtes ovines, comme je viens de le dire, est la base de la nourriture azotée en Islande. On se sert de toutes les parties de ces précieux animaux. Enfin, en bien des endroits, on tire un grand parti de la chair des oiseaux, soit fraîche, soit salée. Dans les îles Vestmanneyar, l'oiseau des tempêtes et le perroquet de mer constituent un des vivres les plus importants des habitants. On consomme une grande quantité d'œufs d'oiseaux, surtout ceux du canard à duvet.

Une des plus grandes imperfections de la cuisine islandaise tient au manque d'usage de sel, d'aromates et de plantes potagères. Les Islandais cultivent très-peu de navets, de choux-raves et de pommes de terre ; de plus, il est très-rare de voir le peuple en

consommer pour les repas, chose étonnante, car plusieurs espèces de choux réussissent parfaitement bien en Islande. L'oseille, le cochléaria et les pissenlits croissent partout à l'état sauvage.

On ne boit pas de thé ; mais le café, que l'on prend toujours très-fort, commence à être en usage. Les Islandais ne sont pas grands fumeurs, mais ils prisent beaucoup. Les femmes ont aussi cette mauvaise habitude. Tous, aussi bien les vieillards que les jeunes gens, ont une tabatière ou plutôt une corne à tabac, ayant la forme d'une petite poire à poudre. Il se consomme une quantité considérable d'eau-de-vie, notamment sur les bords de la mer et dans les places marchandes. La boisson ordinaire des Islandais est du petit-lait aigre, étendu d'eau.

Enfin, je mentionnerai un inconvénient qui résulte de leur manière de vivre, inconvénient qui se fait remarquer surtout dans les épidémies et différentes maladies aiguës : c'est la difficulté de pouvoir faire suivre un régime diététique régulier à des gens qui ont une nourriture parfois si forte et si substantielle. On pourrait cependant y remédier en introduisant dans le pays une quantité plus grande de gruau d'avoine.

§ 6.

DES OCCUPATIONS QUOTIDIENNES DES ISLANDAIS.

Les Islandais sont presque tous pêcheurs ou adonnés à la garde des troupeaux. Au sud et à l'ouest du pays, se trouvent les endroits les plus propices à la pêche ; au contraire, les côtes de l'est, depuis Lángholt jusqu'à Hornafjördur, ne sont pas favorables à cette industrie. Les habitants du nord s'en occupent fort peu, et encore n'est-ce seulement qu'en été.

Le temps de la pêche (*vertid*) commence, dans le pays du sud, le 2 février et dure jusque vers le milieu du mois de mai. Sur quelques points du pays du sud et de celui de l'ouest, on pêche durant presque toute l'année. Les poissons qu'on prend généralement en Islande, sont la morue ordinaire et la morue égrefin. On se sert d'embarcations non pontées, n'ayant pas moins de quatre avirons ni plus de dix et contenant de dix à vingt hommes. Le poisson se

prend toujours avec des lignes, à une profondeur de vingt à trente brasses ; les filets ne sont pas en usage. Quand les barques reviennent on partage le poisson en différents lots. Le propriétaire de la barque a un lot pour chaque paire d'avirons ; et, en outre, on fait autant de lots qu'il y a de pêcheurs dans la barque. En quelques endroits le ministre du culte a son lot et l'église un poisson. Il existe aussi une loi qui arrête que, à un certain jour fixé pour tout le pays, on doit faire un lot de plus que d'habitude, ce lot devant revenir à l'hospice des lépreux. S'il n'y a pas cinq poissons au moins dans ce lot, on désigne un autre jour pour le parfaire. Chaque soir on met la barque à terre, ce qui oblige les pêcheurs à rester plus ou moins longtemps dans l'eau jusqu'à la ceinture. Or, les vêtements de pêche, composés de pantalons de peaux de veau ou de mouton très-mal préparées et qui ne font qu'un tout avec les bas, aussi de la même peau, peuvent rarement les empêcher d'être mouillés. Les hommes et les femmes se réunissent alors et commencent à fendre, à couper et à nettoyer le poisson, pour pouvoir le remettre immédiatement au marchand. Il faut que le temps soit bien dur pour que les Islandais s'abstiennent d'aller à la pêche. C'est un travail qui rend leurs habitations très-insalubres ; car ils jettent ordinairement les intestins au pied des murs, où ils restent pendant longtemps dans un état de putréfaction continuelle. Il règne, en général, une certaine émulation entre les patrons des différentes barques pour savoir qui gagnera le plus gros lot; émulation soutenue naturellement par les propriétaires respectifs des barques. Ces propriétaires sont la plupart des employés de l'État, des marchands ou les plus riches des paysans. Les patrons, qui ont coutume d'être favorisés par la fortune, sont très-estimés et par conséquent fort recherchés ; après eux viennent les pêcheurs les plus habiles et les plus adroits. Le plus grand lot, pour tout le temps de la pêche, varie de mille à douze cents poissons pour chaque homme, ce qui peut être déjà regardé comme extraordinaire, en ayant égard au peu de temps que dure la pêche ; et pourtant, les Islandais ne prennent qu'une partie très-minime du poisson qui vient près de leurs côtes, car plus de cent cinquante vaisseaux français et hollandais abordent tous les ans dans l'île pour pêcher et s'enrichir avec ces trésors de la mer. On pourra se faire une idée du nombre in-

croyable de poissons que renferment les eaux de la mer autour de l'Islande, si nous disons qu'une fois, dans les îles Vestmanneyar, dix-huit barques ont pris, dans une seule journée, vingt-cinq mille poissons à la profondeur de vingt brasses et simplement à la ligne.

Si la pêche, comme nous venons de le voir, rapporte beaucoup, d'un autre côté, il faut avouer que cette manière de gagner sa vie démoralise beaucoup le peuple, sous plusieurs rapports; c'est elle, évidemment, qui entretient l'ivrognerie et la débauche. Elle est surtout la cause de la paresse et de l'oisiveté; car beaucoup de pêcheurs peuvent gagner, dans le temps de la pêche, assez pour vivre le reste de l'année.

Les éleveurs de bestiaux, et surtout ceux de bêtes à laine, composent, avec les pêcheurs, la plus grande partie de la population. Les chevaux et les vaches ne sont qu'en petit nombre. Les vaches islandaises sont petites et presque toutes sans cornes; les bêtes à laine, au contraire, ont des cornes, quelquefois même elles en ont deux paires. Les chevaux sont petits, mais d'une race excellente. Ils sont infatigables; leur pas est aussi sûr que doux. La plupart sont employés comme bêtes de somme. Dans des hivers peu rigoureux, et principalement dans les pays du sud, les moutons restent, pendant toute l'année, en pleine liberté. Les chèvres se tiennent ordinairement dans le voisinage de la maison, où elles rentrent chaque soir, tandis qu'on mène paître les moutons dans les montagnes herbeuses où ils n'ont pas besoin d'être gardés. Ce sont les femmes qui ont soin des pâturages; elles traient les vaches, battent le beurre, préparent le *skyr;* elles recueillent en outre la laine, la lavent et la cardent.

En Islande, on ne cultive que les herbes destinées aux bestiaux: c'est pourquoi chaque paysan a, à cet effet, autour de sa maison, un petit morceau de terre enclos (*tún*); ce qui ne l'empêche pas d'avoir à différentes distances de sa demeure des prairies et des champs. On commence à moissonner dans le mois de juillet, et cette opération dure jusqu'aux premiers jours de septembre. Ce sont les hommes qui fauchent le foin et les femmes qui le fanent et le ramassent.

Je dois enfin faire mention de la chasse aux oiseaux; elle se fait surtout dans les îles dépendantes, dans les îles Vestmanneyar; à Papey, à Videy, dans les nombreux îlots du golfe de Breyda-

Fiördur, et sur différents caps du continent que l'on appelle *montagnes aux oiseaux*. Le volatile le plus important pour les Islandais est le canard à duvet; ce palmipède ne pond que dans les îles, et quelquefois même auprès des maisons. Indépendamment du précieux duvet qu'il donne, il fournit encore une quantité considérable d'œufs. Le perroquet de mer est l'oiseau le plus important après l'eider ; il fait son nid sur le sommet des hautes montagnes, dans le gazon même, en y creusant, avec son large bec, un grand trou d'un quart d'aune de diamètre et qui a, de une à une aune et demie de profondeur, toujours en décroissant; c'est là qu'il pond ses œufs. La manière de le prendre est des plus simples ; dans le temps où il couve, l'oiseleur, en l'attirant avec sa main ou un petit bâton garni d'un crochet, lui tord le cou. Une multitude incroyable de ces oiseaux se réfugient dans les îles Vestmanneyar ; un homme habile peut en tuer, dans une journée, de quatre à six cents. Il est facile de présumer, d'après la quantité de duvet recueilli par les habitants, qu'on en détruit là plus de deux cent mille par an.

Les Islandais font aussi la chasse à l'oiseau des tempêtes, qui fait son nid dans les rochers escarpés. Pour le prendre, il faut se laisser glisser du sommet de la roche avec de fortes courroies de peau : ainsi suspendu et à l'aide de ses pieds ou d'un pic de montagne fait pour cet usage, on va de nid en nid et on tue les petits prêts à voler. Cette chasse est aussi dangereuse qu'elle est désagréable ; car l'oiseau possède une arme pour se défendre contre ceux qui approchent de son nid, savoir, une liqueur très-puante semblable à l'huile de poisson, qu'il lance contre chaque ennemi. C'est pourquoi ceux qui vont à cette chasse portent un habillement particulier. Les plumes ont une odeur très-forte qui les font rarement rechercher dans le commerce ; il n'y a même que les habitants qui s'en servent. Les petits donnent une nourriture très-agréable.

En outre de ces occupations principales, il y en a encore quelques autres moins importantes, telles que celles qui consistent à recueillir le bois de chauffage, la mousse d'Islande, à préparer différents ustensiles de pêche, des vêtements de peau, etc. Les différents travaux sont réglés d'après les saisons de l'année, qui n'est, en Islande, partagée qu'en deux parties, c'est-à-dire l'été, qui commence le 20 avril, et l'hiver, le 21 octobre.

En considérant les occupations des habitants, il faut avouer qu'elles sont, sous plusieurs rapports, nuisibles à la santé. Tous les médecins du pays s'accordent à dire que la pêche, jointe au climat pluvieux de l'Islande, occasionne les rhumatismes qu'on y observe si fréquemment. Les pêcheurs sont toujours exposés à avoir les pieds dans l'eau. Ils sont souvent obligés de porter pendant longtemps leurs vêtements mouillés, et le lendemain, de s'y mettre avant qu'ils soient entièrement secs. Un autre inconvénient, inhérent à la pêche, est le grand rassemblement d'hommes dans les ports de mer. Les maisons, qui sont déjà par elles-mêmes assez garnies, le deviennent davantage. Dans les îles Vestmanneyar, par exemple, qui comptent à peu près quatre cents habitants, arrivent encore, dans le temps de la pêche, deux cent cinquante personnes. L'espace d'air représenté par 99 pieds cubiques se réduit, par suite de cet accroissement de population, à 66,8 pieds cubiques. C'est pourquoi les épidémies règnent avec plus de violence dans les pêcheries; il paraît même que c'est de ces endroits que sort le typhus. Les femmes marchent les pieds nus dans les prairies quand elles ramassent le foin, ce qui engendre, d'après ce que tous les médecins ont observé (c'est d'ailleurs très-vraisemblable), la ménostasie, si fréquente en Islande. J'ajouterai, en outre, qu'à cette époque, le lumbago est très-fréquent parmi les hommes.

Le berger est quelquefois exposé à de grands dangers, soit quand il faut aller chercher les brebis sur les sommets des montagnes, soit quand le brouillard le surprend subitement, ce qui l'expose à s'égarer et à périr.

J'ai déjà dit que l'année est régulièrement divisée d'après les différentes occupations quotidiennes. Chose remarquable, c'est précisément le cas, dans les îles Vestmanneyar, où la fréquence de la maladie des enfants, le *trismus neonatorum*, est dans un rapport fixe avec les saisons et les mois, le climat n'y étant pour rien. Cette maladie règne moins dans le mois de juin, temps où l'on ne se livre à aucun travail grossier dans les maisons, le chauffage y étant en proportion meilleur et la réunion d'hommes moins considérable. A dater de cette époque, la mortalité augmente sans interruption, selon que les occupations quotidiennes sont plus malsaines, et jus-

qu'à ce qu'elle ait atteint son maximum dans le mois de mars, qui favorise la pêche, mais qui, en même temps, est le mois dans lequel la réunion d'hommes et la malpropreté sont le plus forts. La différence entre la mortalité des mois de juin et de mars, est très-considérable ; car le rapport de la mortalité est, dans le premier mois, de 0,543, et dans le dernier, de 0,831.

§ 7.

CONSTITUTION, TEMPÉRAMENT ET CARACTÈRE NATIONAL DES ISLANDAIS.

Les Islandais sont doués par la nature, d'une constitution robuste; la plupart sont bien faits et d'une taille bien prise ; on ne rencontre que rarement parmi eux, des bossus ou des individus contrefaits. Cela n'a même pas lieu dans les endroits où règne le rachitisme ; cette maladie laisse rarement des traces de déformation, et disparaît, en général, avec la cinquième ou sixième année. Je crois avoir découvert une particularité propre à la constitution des Islandais, qui n'est pas, il est vrai, fondée sur des données bien nombreuses, mais arrivant cependant toutes au même résultat ; il paraîtrait que la chaleur du sang est, chez les Islandais, plus grande que chez les autres hommes. La chaleur intérieure du corps de l'homme est entre 36,5, et 37 degrés du thermomètre centigrade ; on prétend qu'elle est la même sous toutes les zones et assez uniforme pour tous les âges, excepté pour les nouveau-nés. J'ai examiné avec un thermomètre aussi délicat que possible et construit pour cet usage, la température intérieure de la bouche chez douze individus, d'une santé parfaitement bonne ; en voici le résultat : Elle était, chez un individu âgé de 23 ans, égale à 37,3 degrés du thermomètre centigrade ; de 18 ans, 37,5 ; de 17 ans, 37,2 ; de 19 ans, 37,5 ; de 24 ans, 37 ; de 20 ans, 36,5 ; de 18 ans, 37,8 ; de 17 ans, 37,6 ; de 19 ans, 36,8 ; de 37 ans, 37,4 ; de 23 ans, 37,5 ; de 20 ans, 37,2 ; ce qui donne un nombre moyen de 37,3 degrés du thermomètre centigrade.

Les Islandais prétendent que différentes espèces de médicaments, surtout les émétiques et les purgatifs, font moins d'effet

sur eux que sur les membres d'une autre nation. Cela est probablement une conséquence des aliments froids dont ils font leur nourriture. Mais il n'est pas vrai de dire que les Islandais aient besoin d'une dose trois ou même quatre fois plus grande que celles qu'on a l'habitude d'administrer. Je ferai encore observer une chose que je regarde comme étant caractéristique de la physionomie des Islandais ; le blanc de l'œil est ordinairement chez eux plus apparent que chez d'autres personnes, ce qui imprime à leurs traits quelque chose de plus éveillé.

Les femmes scandinaves, dans l'antiquité, recherchaient dans les hommes, comme tout le monde le sait, moins la beauté qu'une taille avantageuse, un air fier et courageux, un corps développé par la force et l'adresse. Il est très-rare de rencontrer, en Islande, une belle figure, surtout parmi les hommes ; ce que rend encore plus saillant leur extrême négligence à soigner l'extérieur du corps. Les Islandais, aujourd'hui, attachent encore, comme leurs ancêtres, beaucoup de prix à l'adresse et à la force musculaire. L'art des combats des anciens s'est perpétué chez eux. Il est, pour ainsi dire, le seul plaisir auquel ils se livrent. Lorsque plusieurs jeunes gens se trouvent réunis, ils ne restent pas longtemps sans engager des luttes entre eux ; on s'y exerce dès la jeunesse, et beaucoup sont très-avancés dans cet art. Je n'ai jamais vu ces exercices prendre un caractère hostile. Ils ont bien des occasions de montrer leur adresse, par exemple, en montant sur les rochers, avec leurs chevaux, etc. Très-peu, au contraire, savent nager, quoique cet art ait été toujours en usage dans le Nord.

Le tempérament islandais est porté à la colère et à la mélancolie, auxquelles se joint un peu de flegme. Un trait principal chez toute la nation est la tranquillité d'esprit et le sérieux du caractère. Cela ne veut pas dire que le tempérament sanguin n'existe pas chez eux, car ce tempérament semble même prédominer chez les personnes du sexe. L'Islandais met une certaine opiniâtreté à poursuivre le but qu'il s'est proposé ; il recule, il est vrai, devant le danger, mais sans se décourager. Il est méfiant, surtout envers les étrangers. Ses nombreuses et périlleuses occupations lui donnent bien souvent occasion de mettre à l'épreuve son courage et sa présence d'esprit. En général, l'Islandais n'est pas hardi :

avant d'entreprendre, il veut sonder le terrain. Les Islandais sont opiniâtres, querelleurs et persévérants à poursuivre leurs droits ; aussi les avocats ne manquent pas chez eux.

Il est d'ailleurs surprenant que ce petit peuple ait encore conservé autant les caractères de son état primitif, malgré tous les bouleversements auxquels le pays a été sujet, malgré toutes les épidémies et les disettes qui durent affaiblir les forces de la nation. Cela s'explique pourtant, non-seulement par la situation isolée du pays, mais principalement parce que le peuple a toujours vécu et vit encore plus dans le passé que dans les temps actuels, plus dans ses sagas que dans la nature présente. C'est pourquoi, il faut s'étonner de trouver, en Islande, une nation aussi éclairée, qui, sous une foule de rapports, est cependant encore bien arriérée. Les Islandais sont spécialement cités pour l'intérêt qu'ils attachent à la mémoire de leurs ancêtres et leur goût pour la lecture ; ainsi ce peuple, à l'époque où toute l'Europe était dans une complète ignorance des sciences, écrivait ses traditions qui sont heureusement conservées pour la postérité. Citons enfin l'amour du peuple pour sa langue maternelle, dont il s'est toujours servi dans ses écrits, tandis que toutes les autres nations avaient recours au latin pour rendre leurs pensées. Les Islandais ont une crainte exagérée, si je puis m'exprimer ainsi, de voir leur langue se corrompre ; c'est pourquoi ils savent la maintenir. Aussi leur langage actuel diffère-t-il très-peu de la langue des sagas.

Quoique l'Islande ait rétrogradé quant à la littérature productive, l'amour de lire y est pourtant développé à un degré plus élevé que chez aucun autre peuple. Les longues soirées d'hiver sont consacrées à la lecture des sagas ; jamais les Islandais ne s'en lassent ; beaucoup de malheureux trouvent souvent à gagner leur pain, en allant, dans les maisons, lire les sagas, ou en déclamant des vers rimés. Ce ne sont pas seulement ces poëmes, mais, en général, toute espèce de livres que les Islandais lisent, et cela avec une application étonnante. On ne trouve que très-peu d'habitants qui ne sachent pas lire et écrire ; au contraire, ils savent ordinairement moins bien calculer, quoiqu'il se trouve cependant parmi eux beaucoup de mathématiciens estimés. Le goût de la lecture ne se borne pas seulement aux hommes, car il n'est pas moins répandu chez les femmes ;

et j'ai été fort étonné de voir quelques-unes de ces soi-disant sages-femmes qui s'étaient instruites elles-mêmes, me citer des passages des traités sur la médecine, répandus çà et là dans leurs journaux.

Il n'y a, en Islande, aucune école primaire ; tout l'enseignement se fait dans la maison des parents, et le seul contrôle public consiste en ce que le ministre du culte, voyage une fois par année dans son canton pour examiner tous les enfants de chaque famille. Mais on attache un grand honneur à bien élever ses enfants. En général, le peuple islandais se fait remarquer par son esprit juste et une réflexion extraordinaire.

Quelques-unes des mœurs anciennes se sont encore conservées ; ainsi l'amant donne à sa fiancée, le lendemain de la noce, un présent auquel la femme a droit après la mort de son mari. Il n'est plus en usage d'envoyer des présents de noces. Ajoutons que les Islandais ne tiennent pas beaucoup aux fêtes ni aux cérémonies. On y vient au monde sans bruit, on se marie sans façon et l'on quitte le monde sans beaucoup de dépenses.

Il est difficile d'apprécier la religion du peuple islandais, mais à coup sûr, si la fréquentation répétée des temples est un signe de dévotion, ils doivent alors être très-religieux. Tous leurs rites ont un certain rapport avec le catholicisme ; les nombreux temples en donnent la preuve ; une embarcation ne s'écarte jamais de la côte, sans que tous les hommes qui la montent, aient fait auparavant, tête nue, une prière.

Il est vraisemblable, que l'établissement du christianisme a causé beaucoup de changements en Islande ; ainsi l'on ne regarde plus la force physique comme la plus grande vertu. Cependant, il a fallu beaucoup de temps avant que les mœurs païennes disparussent entièrement de cette île : l'on voit, par exemple, que les Islandais ne voulaient embrasser le christianisme qu'à la condition[1] : 1° de conserver le droit de manger de la viande de cheval ; 2° et d'exposer les enfants. Les habitants, il est vrai, n'ont plus recours à cet usage inhumain, et leur manière de les nourrir les en dispense d'ailleurs tout à fait ; non-seulement la femme islandaise n'allaite

[1] Islendingòlk Arathorgilssonar, p. 12.

pas son enfant elle-même, mais elle le confie, aussitôt qu'il vient de naître, à la femme qui demeure le plus près d'elle. On laisse ainsi le nouveau-né dans des mains étrangères, sans s'inquiéter du traitement tant soit peu dur de ces soi-disant sages-femmes. Chose étonnante, cette coutume n'existe pas faute de tendresse des mères pour leurs enfants; au contraire, elles les aiment beaucoup, et ceux qui survivent, peu nombreux, il est vrai, sont très-bien élevés. D'un autre côté, il faut avouer que la femme est trop occupée dans sa maison, ce qui l'excuse beaucoup; car c'est elle qui coud les souliers, les vêtements, qui fait la cuisine, fane le foin, soigne les bestiaux, qui va même, en quelques endroits, à la pêche, à la chasse des oiseaux. En général, il faut qu'elle serve son mari qui est le maître absolu au logis, et dont l'autorité est très-grande.

OBSERVATIONS DIVERSES

RELATIVES A LA ZOOLOGIE

FAITES DANS LE NORD.

Les chevaux islandais (*equus caballus islandicus*) (Atl. zool. pl. I) sont généralement petits ; ceux qui ont le pelage blanc passent pour les meilleurs ; les noirs sont les moins estimés ; leur poil d'hiver, qui est très-long, tombe vers le milieu de mai.

La transpiration faible chez ces animaux (on les voit rarement couverts de sueur), l'absence de poussière et la température plutôt froide que douce de l'Islande, à défaut de nourriture fortifiante, puisqu'ils ne mangent jamais ni son ni avoine, sont sans doute les raisons pour lesquelles les chevaux de ce pays, peuvent faire, ainsi que nous en avons eu maintes fois la preuve, plusieurs jours de suite, dix, onze, douze heures de marche bien chargés et sans se reposer[1] ; ils ont du reste cela de commun avec les chevaux de la terre de Van Diémen, remarquables également par leur petitesse, et qui paraissent soumis aux mêmes conditions d'existence.

Dans les temps de disette de fourrages, qui ne se renouvellent que trop fréquemment en Islande, non-seulement on refuse le foin aux chevaux, mais on les oblige à se nourrir de leurs semblables,

[1] Cette faculté de résister à la fatigue ne paraît pas se perdre quand ils passent dans un pays plus chaud : le colonel Brak à qui le Muséum avait confié les chevaux que nous avions ramenés d'Islande, a souvent déclaré qu'il n'en avait jamais eu de meilleurs dans son écurie.

dont on coupe la chair par morceaux, associée d'abord à du foin et à du lait caillé (*skyr*), puis qu'on donne toute seule.

Les bêtes bovines et ovines ne sont pas mieux partagées sous ce rapport ; les vaches sont nourries avec un mélange de poissons secs et de lait caillé. On voit même les moutons se manger littéralement la laine sur le dos et dépouiller de leurs crins la queue des chevaux. Dans la dernière disette qui eut lieu à Beru-Fiördur pendant l'hiver de 1835 à 1836, la plupart des brebis perdirent leurs petits faute de lait dans les mamelles.

Les moutons à quatre et à cinq cornes ne sont que des exceptions en Islande ; ce n'est pas même dans cette contrée que j'ai eu occasion d'en voir, mais bien dans l'île Seeland (Danemark), où j'en achetai, en 1837, un vivant et à quatre cornes pour le Muséum, où il vit, je crois, encore.

Couvert d'une longue laine très-soyeuse, ces animaux ont dans leur bêlement quelque chose de rauque que n'ont pas nos moutons.

Leur toison est quelquefois mouchetée de noir comme celle de l'hyène tachetée.

Les chèvres sont communes en Islande et offrent plus souvent encore dans leur robe cette particularité de coloration.

Les rennes ne sont pas près de disparaître dans cette île, à en juger par les troupeaux de quatre-vingts à cent têtes que nous avons rencontrés à l'état sauvage dans l'intérieur des terres. Nous en avons vu dont la robe était blanchâtre ; mais nous ne nous sommes pas approché du troupeau assez près pour savoir, comme nous avons eu occasion de le constater depuis en Laponie, s'il y en avait à pelage d'un gris jaunâtre piqueté de noir, aussi bien que les moutons et les chèvres.

Les rennes paraissent n'être pas moins communs au Spitzberg, à en juger d'après les traces de ceux que nous avons eu occasion de remarquer dans la rade de Bell-Sund et surtout d'après les bois qui jonchaient le sol de toutes parts ; mais nous devons faire remarquer que ces bois sont généralement de petite dimension comparativement à ceux des rennes d'Islande et de Laponie.

Les porcs paraissent devoir être très-rares en Islande ; nous n'en avons guère vu que chez M. Torlatius, à Stikkishòlmur, où cependant, ils paraissaient parfaitement acclimatés ; sans vouloir

chercher à expliquer la rareté de cet animal, nous ferons seulement remarquer que puisque les ruminants sont si souvent exposés à mourir de faim dans cette contrée, à plus forte raison des pachydermes qui ont besoin d'une nourriture plus substantielle. Les bærs ne ressemblent pas à nos maisons de campagne où l'on gaspille tant de nourriture, qui devient le partage des porcs, quand les chiens n'en veulent plus.

Les chiens (*canis familiaris islandicus*) (Atlas zool. pl. VII) tiennent du renard ; ils sont presque tous blancs et à long poil ; ils aboient rarement et quand ils le font, c'est plutôt un glapissement, un grondement sourd qu'un véritable aboiement.

Les renards isatis (*canis lagopus*) (Atlas zool. pl. VIII et IX) sont à pelage tantôt bleu, tantôt blanc, ce qui fait que beaucoup de personnes pensent que ces deux nuances différentes sont déterminées, l'une par l'été, l'autre par l'hiver ; cependant M. Thorsteinsson est porté à croire (je me range volontiers à son opinion), que les renards de diverses couleurs, tels que les bleus et les blancs, naissent ainsi et que les changements de saison n'y sont pour rien ; ce ne serait que des variétés de la même espèce.

Les ours blancs descendent quelquefois en Islande ; on en tua un jeune dans l'hiver de 1835 à 36, sur la côte septentrionale près de Húsavik.

Les chats qui paraissent avoir été autrefois très-communs en Islande, surtout à l'état sauvage, au point même de former par leurs fourrures une branche de commerce, sont devenus tellement rares aujourd'hui, que nous n'en avons pas vu un seul pendant tout le cours de nos voyages, soit dans l'intérieur des maisons, soit au milieu des rochers.

En revanche les souris et les mulots abondent à Reykiavik.

Le lièvre variable (*lepus variabilis*) ne se rencontre pas en Islande, mais bien au Groënland, et c'est par erreur que celui du Muséum, qui provient de notre expédition, porte sur son étiquette : Lièvre variable en pelage d'hiver ; d'Islande.

Les chauves-souris paraissent être un animal inconnu en Islande, du moins nous n'en avons jamais vu, ce qui n'a du reste rien d'étonnant, puisque la seule saison (l'été) pendant laquelle elles pourraient se nourrir d'insectes, est dépourvue de crépuscule.

A la question posée par M. de Blainville[1] de savoir si les grands cétacés, au moins, lancent réellement par leurs narines ou évents, une assez grande quantité d'eau pour former un jet capable de s'élever à plusieurs pieds au-dessus de la surface de la mer, je répondrai pour ma part :

1° Que j'ai vu souffler un grand nombre de baleines, mais à une trop grande distance de moi, pour me permettre de dire que l'eau projetée était de l'eau de mer extrêmement divisée, ou tout simplement de la vapeur d'eau condensée provenant de l'organe respiratoire ;

2° Qu'étant par un temps calme à prendre dans la chaloupe de bâbord, en porte-manteau de *la Recherche,* une vue des côtes occidentales du Spitzberg, à cinq ou six lieues desquelles nous nous trouvions en ce moment, j'entendis un bruit sourd au-dessous de moi, et je vis tout à coup la mer blanchir le long du bâtiment, bouillonner sur une large surface puis livrer passage à la tête monstrueuse d'une baleine à peau d'un bleu noirâtre et sale. Je m'attendais à être inondé par ses évents, au-dessus desquels je me trouvais et dont je vis distinctement l'orifice ; mais l'album dont je me servais reçut à peine quelques gouttelettes d'eau. L'animal replongea après avoir expiré un souffle assez fort, qui ne laissa dans l'air aucune trace sensible de vapeur d'eau et d'odeur *sui generis ;* il n'avait témoigné sa présence aux matelots qui se promenaient en ce moment sur le pont, qu'en imprimant à la corvette un léger mouvement de roulis. E. R.

[1] Questions sur quelques points de l'histoire des cétacés. Histoire du voyage, tome Ier, page 500.

LISTE

DES OISEAUX QUI SE RENCONTRENT EN ISLANDE

AVEC DES REMARQUES SUR LEUR PRÉSENCE DANS CETTE ÎLE ;

PAR

M. RAOUL ANGLÈS.

RAPACES DIURNES.

Falco islandicus ; Faucon gerfaut. Assez rare.
Falco lanarius ; Faucon lanier. Très-commun.
Falco leucocephalus ; Aigle à tête blanche. Très-commun.

RAPACES NOCTURNES.

Strix nyctea ; Chouette harfang.

Je n'en ai pas vu, à cause de la saison sans nuit, mais on la dit commune en hiver.

OMNIVORES.

Corvus corax ; Corbeau noir. Très-commun.
S'empare des morues que les Islandais font sécher.

INSECTIVORES.

Turdus migratorius ; Merle erratique. Assez commun au milieu des bouleaux, retourne passer l'hiver en Amérique.

Cet oiseau ne vient que très-rarement en Europe.

GRANIVORES.

Emberiza nivalis; Bruant de neige. Commun.
Fringilla islandica; Gros-bec d'Islande.

N'a encore été trouvé que dans cette île.

GALLINACÉS.

Tetras Islandorum ; Tétras d'Islande.

N'a également été trouvé que dans ce pays. D'une abondance extraordinaire certaines années ; dans d'autres, au contraire, il est fort rare. J'ai été à même de vérifier dans mes deux voyages, ce fait qui depuis m'a été confirmé par plusieurs officiers de la station d'Islande.

GRALLES.

Hœmatopus astrategus ; Huîtrier pie. Très-abondant.
Charadrius pluvialis ; Pluvier doré. Très-abondant.
Charadrius hiaticula ; grand Pluvier à collier. Très-abondant.
Charadrius morinellus ; Pluvier guignard. Plus rare.
Strepsilas collaris ; Tourne-pierre. Assez commun.
Numenius phœopus ; Courlis corlieu. Très-commun.
Tringa subarquata ; Bécasseau cocorli. Commun.
Trinqua platyrhyncha ; Bécasseau platyrhynque. Commun.
Tringa maritima ; Bécasseau violet. Commun.
Temminckii ; Bécasseau temmia. Plus rare.
Totanus fuscus ; Chevalier arlequin. Très-commun.
Totanus calidus ; Chevalier gambette. Très-commun.
Limosa melanura ; Barge à queue noire. Assez rare.
Limosa rufa ; Barge à queue rousse. Plus abondante.
Scolopax gallinago ; Bécassine ordinaire. Très-commune.

PINNATIPÈDES.

Phallaropus hyperboreus ; Phall. hyperborée assez commun.
Phallaropus platyrhynchus ; Phall. platyrhynque. Assez rare.
Podiceps cristatus ; Grèbe huppé. Assez rare.

Il y a probablement d'autres espèces de grèbes, mais je n'en suis pas assez certain pour les mentionner.

PALMIPÈDES.

Larus glaucus; Goëland bourgmestre? En hiver, dit-on?
Larus argentatus; Goëland manteau bleu. Commun.
Larus leucopterus; Mouette leucoptère. Commun.
Larus marinus; Goëland manteau noir. Commun.
Larus tridactylus; Mouette tridactyle. Commun.
Lestris parasiticus. Stercoraire parasite. Commun.
Lestris pomarinus; Stercoraire pomarin. Plus rare.
Lestris cataractes; Stercoraire cataracte. Commun.

J'ai pris plusieurs nids de ces oiseaux qui fondaient sur moi avec courage, et contre lesquels, j'étais obligé de me défendre avec le canon de mon fusil ou à coups de pierre. On dit que les Feroïens, à la recherche des nids de ces grands stercoraires, attachent à leurs chapeaux un couteau sur la pointe duquel ils viennent se faire tuer.

Procellaria glacialis; Pétrel fulmar. Commun.
Anas segetum; Oie sauvage. Rare.
Anas leucopsis; Oie Bernache. Rare.
Anas cycnus; Cygne sauvage. Très-abondant.
Anas roschas; Canard sauvage. Très-abondant.
Anas histrionica; Canard histrion. Très-abondant.
Anas mollissima; Canard eider. Très-abondant.
Anas glacialis; Canard de Miquelon. Commun.
Anas clangula; Canard garrot. Commun.
Anas crocca; Sarcelle d'hiver. Commun.
Anas spectabilis; Sarcelle à tête grise? En hiver, dit-on?

Il y a probablement encore d'autres espèces de canards.

Mergus merganser, grand Harle. Commun.
Mergus cristatus; Harle huppé. Commun.
Carbo cormoranus; grand Cormoran. Commun.
Sula alba; Fort blanc (en Islande, il a la queue noire). Commun.
Colymbus glacialis; Plongeon imbrim. Commun.
Colymbus septentrionalis; Plongeon cat. marin. Commun.
Colymbus arcticus; Plongeon lumme. Plus rare.
Uria grylle; Guillemot à miroir: Commun en hiver.
Uria Francsii; Guillemot à gros bec. Commun.
Uria alle; Guillemot nain? Se voit en hiver, dit-on?

Mormon fratercula; Macareux moine. Assez rare.
Alca torda; Pingouin macroptère. Plus commun.
Alca impennis; Pingouin brachyptère.

Un seul individu de cette espèce, presque entièrement disparue d'Europe, a été tué en 1840, je crois, sur le rocher aux Oiseaux qui est près du cap Fugleness. Je n'ai pas la prétention d'avoir dressé une nomenclature bien complète des oiseaux de l'Islande, mais la plupart des espèces s'y trouvent, et je ne crois pas avoir commis d'erreur.

LISTE

DES PRODUCTIONS ANIMALES DE L'ISLANDE

EXTRAITE DE GLIEMANN.

MAMMIFÈRES.

Canis familiaris; lagopus; fuliginosus.
Felis catus domesticus.
Ursus albus maritimus.
Mus rattus; musculus.
Cervus tarandus.
Capra hircus.
Ovis aries islandicus.
Bos taurus domesticus.
Equus caballus.
Sus scrofa domesticus.
Manatus septentrionalis.
Trichecus rosmarus.
Monodon monoceros.
Balæna physalus; boops; musculus vel rostrata; mysticetus.
Physeter macrocephalus.
Delphinus phocæna; bidens; orca; delphis; albicans.
Phoca vitulina; leporina; barbata; groenlandica; cristata (leonina); fœtida.

OISEAUX.

Falco albicilla; æsolon; islandicus; lanarius; cæsius; ossifragus; leucocephalus; gyrfalco-fulvus.
Strix nictea.
Corvus corax; cornix; corona.

Phasianus gallus.
Tetras islandorum; columba œnas domestica.
Loxia serinus.
Emberiza calcarata; nivalis.
Fringilla linaria, lapponica.
Sturnus vulgaris.
Turdus iliacus; pilaris; merula.
Motacilla alba.
Saxicola œnanthe.
Sylvia troglodytes.
Anthus pratensis.
Hirundo rustica; urbica.
Hœmatopus astrategus.
Charadrius hiaticula; pluvialis.
Calidris arenaria.
Ardea cinerea.
Numenius arquata; phœopus.
Limosa melanura.
Totanus calidus.
Vanellus cristatus.
Strepsilas collaris.
Tringa cinerea; maritima; alpina; pugnax; vanellus; ferruginea; ocrophus.
Scolopax gallinago.
Rollus aquaticus.
Phallaropus cinereus; platyrinchus.
Uria grille; briinnichii; troile; troile leucophtalmos; alle.
Alca torda; impennis; unisulcata; arctica; deleta.
Mormox fratercula.
Carbo cormoranus; graculus.
Pelicanus phalacrocorax.
Puffinus areticus; major.
Colymbus glacialis; rufogularis.
Podiceps cornutus; auritus.
Fulia atra.
Mergus mergauser; serrator.
Anas nigra; spectabilis; mollissima; glacialis; clangula; marila;

leucophtalmos; histrionica; strepera; acuta; boschas; penelope; crecca; erytrophus; tadorna; hiemalis; minuta.
Anser segetum; albifrons; torquatus; leucopsis.
Cygnus musicus.
Sula alba.
Sterna hirundo.
Larus tridactylus; leucopterus; glaucus; marinus; canus; varius.
Lestris catarractes; pomarina; parasitica.
Procellaria glacialis; pelagica.

POISSONS.

Raia vulgaris maxima; fullonica; clavata.
Squalus acanthias; spinax; glaucus; carcharias; maximus; pristis.
Chimæra monstrosa.
Anarrhicas lupus; minor.
Lophius piscatorius.
Accipenser sturio.
Cyclopterus lumpus.
Muræna anguilla; conger.
Trichiurus lepturus.
Ammodytes tobianus.
Gadus œglefinus; morrhua; callarius; barbatus; virens; malva; brosme.
Blennius gunellus.
Echeneis remora.
Cottus scorpius; cataphractus.
Pleuronectes hippoglossus; platessa; flesus; linguatula, maximus.
Gasterosteus aculeatus.
Salmo salar; carpis; trutta; levis; alpinus.
Fario arcticus.
Esox belone.
Clupea harengus; sprattus.
Cyprinus pelagicus.

MOLLUSQUES.

Sepia officinalis.
Loligo vulgaris; octopodia; media.

Lernæa branchialis; salmonea.
Clio borealis ?
Doris papillosus ; arborescens ; lævis.
Limax ater ; agrestis.
Patella tessulata ; fissurella ; testudinalis.
Nerita littoralis.
Helis haliotoidea ; grisea ; stagnalis ; pella ; auricularia.
Turbo littoreus ; clathrus.
Trochus cinerarius ; divaricatus ; striatellus.
Murex clathratus ; antiquus ; despectus ; islandicus.
Buccinum lappillus ; undatum.
Ostræa edulis ; testa pectinata irregularis rugosa.
Anomia squamula ; retusa ; arenacea.
Pecten islandicus.
Mytilus edulis ; testa ovata oblonga, planiuscula ; barbatus ; discors ; pholadis mantesia.
Tellina lacustris
Cardium edule ; groenlandicum.
Venus islandica ; borealis.
Ascidia rustica ; mentula ; quadridentata.
Mya truncata ; arenaria ; arctica.
Pholas crispatus.
Teredo nivalis.
Balanus vulgaris.
Lepas balanoïdes ; balænara ; tulipa ; anatifera ; fistulosa.

CRUSTACÉS.

Chiton ruber ; albus ; punctatus.
Cancer maja ; araneus ; gammarus ; pulex ; medusarum ; homaroïdes.
Squilla vulgaris ; lobata.
Bernhardus.

INSECTES.

Aranea bipunctata ; palustris ; crucigera palustris minima, scenica.
Oniscus psora ; marinus ; asellus ; bicaudatus monoculus apus ; piscinus ; pulex.

Acarus siro; cadaverum; longicornis; muscarum; aquaticus.
Phalangium pilio; pallidum; grossipes.
Lepisma saccharifera.
Podura aquatica; pusilla; ambulans; fimetaria; plumbea.
Pediculus humanus.
Pulex irritans.
Cimex grilloïdes; litoralis.
Aphis brassicæ.
Phalæna graminis; betularia; oleracea; lucernea; vaccinii; prunata; undulata; fluctuata; pratella; topezella; pellionella; surcitella.
Phryganea flava; rhombica; bicaudata.
Teuthreda pratensis.
Ichneumon sarcitorius; manifestator; ovulorum errator.
Apis terrestris.
Tipula rivosa; regelationis; pennicornis; monoptera; plumosa.
Musca pyrostris; stercoraria; fimetaria; scybolaria pendula; vomitoria; mortuorum; cæsar; domestica; fenestralis; petronella; ribesii; larvarum; cremiterorinum; gibba.
Culex pipicus; reptans.
Hippobosca ovina.
Cistela stoica.
Scarabæus fimetarius.
Dermestes lardarius.
Silpha tabulosa; pedicularis.
Cerambyx testaceus; for.
Dytiscus marginalis; striatus; semistriatus; latissimus.
Carabus vulgaris; ferrugineus; velox; melanocephalus; piceus.
Staphylinus maxillosus; fusipes; rufipes; patitus.

ANNÉLIDES.

Serpula glomerata; spirorbis; lumbricalis; spirillum; triquetra; granulata.
Sabella granulata.
Aphrodita imbricata; squamata.
Nereis noctiluca; pelagica; diversicolor; viridis; maculata.
Mammaria ovata.

Gordius marinus; lacustris ; argillaceus.
Ascaris lumbricoïdes; vermicularis.
Lumbricus terrestris; marinus; littoralis; cirratus.
Fasciola hepatica.
Hirudo complanata.

ZOOPHYTES.

Holothuria priapus; pentactes.
Echinus esculentus; spatagus.
Asterias ophiura; rubeus, aurantiaca; papposa.
Medusa aurita; capillata; cruciata.
Actinia senilis; felicia; viduata grisea; volva.
Hydra pallens; squamata.
Sertularia abietina; antemnica.
Millepora polymorpha.
Flustra foliacea; truncata.
Eschora fascialis.
Cellepora crustulenta.
Corallina officinalis.
Isis hippuris.
Alcyonum cydonium; manus diaboli; labatum.
Spongia manus; oculata.

STATISTIQUE

NOTICE STATISTIQUE
SUR L'ISLANDE,

PAR

M. DE LA ROQUETTE[1].

Vers la limite extrême de l'océan Atlantique boréal existe, entre l'ancien et le nouveau continent, une grande île dont la portion septentrionale est baignée par l'océan Arctique glacial : c'est l'Islande, célèbre par une ancienne civilisation et par les progrès remarquables que ses habitants avaient faits dans les lettres, et particulièrement dans l'histoire, à une époque où l'Europe était plongée dans l'ignorance. Tandis que certains géographes, d'accord avec l'usage généralement adopté, la font dépendre de cette partie du monde, d'autres la comptent au nombre des îles de l'Amérique, dont elle est en effet beaucoup plus rapprochée et qu'il paraît certain que ses enfants ont visitée, et peut-être même colonisée sur quelques points plusieurs siècles avant les découvertes de l'illustre Colomb.

[1] Extrait du *Bulletin de la Société de géographie*, octobre 1848, première année. — Mémoires, extraits, analyses et rapports.

Située entre le 63° 24′ et le 66° 32′ de latitude septentrionale, et entre le 26° 51′ et le 15° 41′ de longitude ouest du méridien de Paris, l'Islande appartient au Danemark. Elle est placée à 60 milles danois (45$^{\text{myr.}}$,1920)[1] de la partie habitée du Groënland (*Grönland*) et à 30 milles (22$^{\text{myr.}}$,5960) seulement de celle qui ne l'est pas; éloignée de l'Irlande de 150 milles (112$^{\text{myr.}}$,9800) et de 78 (58$^{\text{myr.}}$,7496) des îles de Fœröe, elle se trouve sous la même latitude que la province norvégienne de Trondhiem et à 120 milles (90$^{\text{myr.}}$,3840) de distance à l'ouest. On évalue à 65 milles (48$^{\text{myr.}}$,9580) la longueur de l'Islande de l'est à l'ouest, entre Látrabjarg, Bjartángar, Bjarnargnúpr et Gerpir, et sa largeur à 50 milles (37$^{\text{myr.}}$,6600) de Dyrhólar (Portland) à Raudignúpr.

On n'est point d'accord sur sa superficie, qui serait, suivant les uns, de 1800 milles carrés, tandis que d'autres la restreignent à 1400. L'Islande paraît être d'origine volcanique; elle est parsemée en grande partie de rochers nus, dont quelques-uns, couverts de glaces et de neiges éternelles, sont appelés *jöklar;* d'autres, également stériles, sont composés de sable et de roches. Quelques-uns offrent, le long des côtes, de larges portions de terrain couvertes d'une belle verdure. Les habitants ont généralement établi leurs résidences dans les vallées et dans les plaines étroites situées au pied des rochers.

[1] Le mille danois dont nous avons fait usage, est égal à sept mille cinq cent trente-deux mètres.

L'Hekla, le Krabla, l'OEræfa-jökull, le Skaptár-jökull, le Kötlugja, l'Eyafjalla-jökull, et plusieurs autres montagnes ont été jadis des volcans en activité : l'Hekla, qui a toujours occupé la place la plus remarquable parmi les volcans de l'Islande, a eu seul de récentes éruptions. Presque toutes ces montagnes sont couvertes de glaces et de neiges éternelles.

La partie la plus élevée de l'île est située au sud-est. On y remarque l'OEræfa-jökull, qui a 6000 pieds danois (1884 mètres) au-dessus du niveau de la mer; dans la partie du sud-ouest, en général la plus basse, l'Hekla a environ 5000 pieds danois (1570 mètres) de hauteur[1].

La constitution physique de l'Islande a fréquemment éprouvé des changements funestes, qu'il faut attribuer en grande partie à des éruptions volcaniques et à des tremblements de terre, principalement dans la partie méridionale. Les plus désastreux de ces derniers phénomènes sont ceux des années 1755, 1783 et 1784, qui furent accompagnés d'éruptions volcaniques. Après ce dernier, la rivière de Skaptà fut entièrement desséchée; et le district de Skaptafell, dans lequel elle coule, auparavant l'un des plus fertiles de l'île, ne présenta plus que l'image d'un désert. Cette

[1] C'est l'élévation que lui donne V. Troil; J.C. Schythe l'évalue à un peu moins de cinq mille pieds; et tandis que le *lector* Gunlögsen ne la porte qu'à quatre mille neuf cent cinquante-six pieds (quinze cent cinquante mètres), d'après des mesures trigonométriques, elle serait, suivant Thienemann, de cinq mille deux cent dix pieds (seize cent trente mètres); on sait que le *fod* ou pied danois est égal à trois cent quatorze millimètres.

révolution de la nature fut suivie d'une épidémie qui fit périr une portion considérable des chevaux, des bêtes à cornes, des moutons, etc., et causa la mort d'un grand nombre d'habitants. Une île, où le feu brûlait encore, surgit tout à coup du sein des eaux, mais ne tarda pas à y disparaître. On doit faire remarquer toutefois que les dévastations causées par l'irruption volcanique de 1783, ont laissé aujourd'hui peu de traces, que la lave s'est couverte de végétation, et que chaque année on établit de nouvelles fermes. La première éruption de l'Hekla, dont l'histoire ait conservé le souvenir, a eu lieu en 1104; la dernière, du 2 septembre 1845, a été décrite dans une excellente monographie par M. J. C. Schythe, que le roi de Danemark avait envoyé en Islande pour examiner les résultats de ce phénomène[1].

Les sources d'eau chaude qu'on rencontre en différents endroits, et dont quelques-unes ont un goût minéral, doivent probablement leur origine à un feu intérieur toujours en activité. L'eau de plusieurs est bouillante, et pourrait servir à cuire des aliments. L'une des deux principales, nommées Geysir, située dans l'Haukadal (Arnes-Sysla), jaillit périodiquement avec une grande force, et atteint parfois une élévation de plus de quatre-vingts pieds ($25^m,1$), même de deux cents ($62^m,8$), si l'on s'en rapporte au professeur

[1] *Hekla og dens sidste Udbrud, den 2den september* 1845 (l'Hekla et sa dernière éruption du 2 septembre 1845), par J. C. Schythe, accompagné de dix planches lithographiées, de dessins et d'une carte de l'Hekla et de ses environs. Copenhague, 1847.

Schouw. L'Islande renferme aussi d'autres sources minérales et froides, appelées par les habitants *OElkeldur*[1].

Le fer hydraté se trouve dans les marais, mais le manque de combustible ne permet pas d'exploiter ce minerai; on y rencontre également du lignite, des calcédoines, du jaspe, ainsi que la variété de chaux carbonatée appelée *spath d'Islande*, dont les cristaux rhomboïdaux présentent souvent un volume assez considérable pour se prêter sans peine à toutes les expériences du phénomène désigné par le nom de *double réfraction*[2]. Près de la baie de Krísivik et du lac de Mivatn, gît un immense dépôt de soufre, pour l'exploitation duquel on a établi un petit nombre d'usines.

L'île n'ayant point de salines, c'était autrefois l'eau de mer évaporée par la chaleur des sources bouillantes qui fournissait une partie du sel nécessaire à la consommation; aujourd'hui (1848), tout le sel employé en Islande vient de l'étranger.

Les nombreuses rivières qui arrosent l'Islande sont toutes rapides et poissonneuses; la direction de leur courant est, en général, vers le nord et le sud-ouest. Les principales, dont aucune n'a guère plus de 12 milles de long ($9^{myr.}$,0384), sont la Blanda, les Hèradsvötn,

[1] *Olkelda* au singulier.

[2] C'est à un volumineux échantillon de spath d'Islande, dont M. Keyser, professeur de physique de l'Université de Christiania, avait fait hommage à M. Biot, que ce savant attribue les belles expériences qu'il a faites sur la lumière.

le Skialfandafliót et le Jökulsá, qui se dirigent au nord; le Flitsdalsá, qui coule à l'est; et enfin la Thiörsá, l'Olvisà et le Hvitá, qui portent leurs eaux au sud-ouest.

L'île a aussi beaucoup de lacs abondants en poisson; le plus grand est le Thíngvallavtn, situé dans le district d'Arnes; il a, ainsi que celui de Mivatn, une célébrité historique. Une multitude de golfes, appelés en Islande *fiördur*, en général longs et étroits, s'enfoncent très-avant dans les terres; les plus importants sont le Faxa-Fjördur et le Breida-Fjördur, tous deux sur la côte occidentale.

Comparativement à sa situation septentrionale, l'Islande a un climat assez tempéré et des hivers particulièrement doux. La température moyenne est, par exemple, à Reykiavik, sous le 64° de latitude nord, de 3° $\frac{1}{2}$, de — 1° en hiver, et de 10° $\frac{1}{2}$ en été, tandis que près d'Eya-Fjördur, au 66° de latitude nord, elle est de 0°, de — 5° en hiver, et de 6° en été [1].

Pour se garantir du froid, les Islandais, qui ne possèdent que de chétifs bois de bouleaux et quelques sorbiers, ont recours à la tourbe, très-abondante dans toute l'île; au fumier de vache desséché, aux arêtes de poisson, et surtout au *surtarbrandur*, espèce

[1] Suivant les observations rapportées par M. J. C. Schythe, la température moyenne, de 1823 à 1836, a été en Islande, savoir :

En automne, de................	2° 66′ R.
En hiver......................	—1° 19′
Au printemps..................	2° 10′
En été........................	9° 50′

de bois fossile légèrement carbonisé. Ils emploient aussi à leur chauffage et à la construction des navires et des cabanes, les arbres et les bois de construction que les glaces flottantes et les courants poussent sur leurs côtes.

La culture des céréales a grandement diminué en Islande depuis les terribles bouleversements que ce pays a éprouvés, et d'où est résulté un épuisement presque général du sol, aggravé par certaines mesures politiques et administratives. On y cultive cependant encore, dans la partie méridionale, un peu d'orge et de seigle[1]. La pomme de terre y vient assez bien, même au nord[2], ainsi que l'avoine de sable (*Sand-Havre*), appelée aussi froment de rivage (*Strand-*

[1] Nous croyons, quant à nous, connaître assez bien l'Islande, pour pouvoir affirmer : 1° que la culture des céréales n'a pu diminuer par suite des bouleversements physiques de cette île, mais au contraire a cessé entièrement parce qu'elles n'y mûrissaient que très-rarement et encore qu'imparfaitement; 2° qu'on n'y cultive pas aujourd'hui un seul grain d'orge ni de seigle, même dans la partie méridionale ; 3° et que la seule graminée susceptible de faire une mauvaise farine, est l'*elymus arenarius*, isl. *melur* (avoine des sables). (E. R.)

[2] La pomme de terre d'Islande, introduite il y a plus de cent vingt ans dans cette île, a été apportée, pour la première fois en France, par M. le docteur Eugène Robert en 1835. Quelques tubercules, de la grosseur d'une noix, cultivés à Paris, par M. Bazard, puis chez M. Alboy, agriculteur de Picardie, atteignirent rapidement un volume considérable et dépassèrent en produits toutes les variétés connues. Des tubercules de la même espèce, remis par M. Alboy à M. Du Fays du Monceau, ont été à Bruxelles l'objet de l'admiration générale à l'exposition de 1848. « Cette espèce de pomme de terre, dit le journal *l'Émancipation*, de Bruxelles, si remarquable par sa fécondité, sa précocité et ses qualités nutritives, a été jusqu'à présent préservée de la maladie qui fait tant de ravages parmi les autres variétés de ce végétal. » « C'est, suivant le *Journal d'agriculture pratique*, la plus précieuse des espèces connues. »

Hvede), et le *Melr* ou *Melur* (*Elymus arenarius*), qu'on confond quelquefois avec le *Sand-havre*, et qui donne une farine assez bonne; les os de poisson et la viande, séchés et pulvérisés, servaient également autrefois à faire du pain. Malgré les importations annuelles des grains et des farines de l'étranger, les Islandais, qui se nourrissent aussi de viande, de lait, de beurre et de poisson, éprouvent fréquemment de terribles famines, surtout lorsque la pêche n'est pas productive; ils sont alors obligés de sacrifier leurs bestiaux pour apaiser leur faim[1]. Le lichen d'Islande sert également à la nourriture des habitants, ainsi que différentes sortes de légumes et de racines, tels que des choux, des raves, des navets, etc., l'angêlique, l'oseille, le cochléaria, etc.

[1] En 1835, le profastur de Hólar, l'un des plus riches habitants de l'Islande, donna aux pauvres gens de sa paroisse, à cause de la disette de fourrages qui régna cette année, une très-grande quantité de foin, autant que pouvait en porter quatre cents chevaux islandais. Cette générosité, dont nous fûmes informé à notre passage l'année suivante à Hólar, empêcha beaucoup de bétail de périr; un grand nombre de propriétaires perdirent tout le leur, pour n'avoir pas voulu le diminuer de quelques têtes.

C'est à la suite de ce désastre, et pour en prévenir le retour, que l'amtmadur du nord, M. Thorarensen, de qui nous tînmes ces détails, prit des mesures vigoureuses; il divisa les habitants en deux classes: 1° les riches, qui ne peuvent jamais être à la charge des autres habitants, ceux-ci conservant leur liberté absolue; 2° et les pauvres qui ont recours à la charité publique ou aux autres habitants, ou bien encore qui pourraient y avoir recours. Cinq des plus respectables propriétaires et des meilleurs économes du pays, choisis par le sous-syslumadur, étaient appelés, après avoir reçu les déclarations des habitants, à prescrire le nombre de bœufs, de moutons, etc., qu'il fallait abattre en temps de disette pour sauver les autres. E. R.

Dans tous les temps, les Islandais se sont adonnés à l'élève des bestiaux. Suivant un écrivain danois, ordinairement bien informé, ils possédaient en 1753 :

112 054 bêtes à laine ;
30 851 bêtes à cornes, dont 755 chèvres ;
32 689 chevaux.

Les maladies épidémiques de 1783 et de 1784 réduisirent ces nombres à

42 243 bêtes à laine ;
9 996 bêtes à cornes ;
8 395 chevaux.

Depuis, la situation de l'Islande s'est tellement améliorée, qu'on y comptait en 1845, suivant des documents officiels :

617 401 bêtes à laine ;
23 713 bêtes à cornes ;
34 584 chevaux.

Les rennes, introduits en Islande du Finmark en 1773 et dans les années suivantes, se sont extrêmement multipliés et se tiennent plus particulièrement en troupes nombreuses sur les plateaux des montagnes du nord et du sud de l'île. Ils sont à l'état sauvage, et on les chasse comme les autres bêtes fauves. Leur nombre est très-variable, car il en périt beaucoup pendant les hivers rigoureux, où les masses de neige compacte qui couvrent les rochers les empêchent de trouver de la nourriture.

Une herbe assez haute, qui croît principalement

dans les vallées situées près de la mer et des rivières, et même sur les montagnes, quelques plantes marines, de la mousse de rennes et des débris de légumes, forment la nourriture des animaux domestiques, dont la plupart sont de petite taille. Les chevaux, ordinairement de taille moyenne et souvent très-petits, sont vifs et robustes, et ils ont le pied extrêmement sûr; abandonnés dans les champs, en hiver comme en été, ils y cherchent eux-mêmes leur nourriture. On a établi en quelques endroits des espèces de haras. Horrebow affirme que les Islandais élèvent aussi des cochons, ainsi que des poules et des canards, mais en petit nombre, et qu'ils nourrissent également des chiens et des chats. Les renards y multiplient beaucoup, et les ours y arrivent quelquefois par bandes du Groënland, sur des glaces flottantes. Parmi les diverses espèces d'oiseaux auxquels les habitants font une guerre continuelle, la plus précieuse, sans contredit, est le canard appelé *ædr* (*Anas mollissima*), dont le chaud et moelleux duvet, *ædardún* ou *dún* (édredon), est l'objet d'un grand commerce.

Les mers qui environnent l'île sont très-poissonneuses, surtout en morues et en harengs; parmi les poissons qu'on pêche dans les lacs et dans les rivières, on doit citer en première ligne le saumon. L'introduction récente de bateaux norvégiens pontés et de filets de pêche perfectionnés, ainsi que l'envoi en Islande d'hommes habiles à préparer les harengs, poissons dont on a découvert des bancs considérables dans plusieurs golfes, ont donné quelque extension aux pêche-

ries des côtes, quoiqu'elles aient encore beaucoup de progrès à faire. On s'y plaint généralement du manque de chanvre, de lignes et de bois dans le commerce.

La population de l'Islande, qui paraît s'être élevée à environ cent vingt mille âmes pendant le XIIIe siècle, a éprouvé depuis de grandes variations. Les éruptions volcaniques, les tremblements de terre et les terribles maladies épidémiques de 1302 et de 1395, la réduisirent, à la fin du XIVe siècle, à moins de vingt mille âmes; elle s'était un peu relevée, puisqu'en 1703 on l'évaluait à cinquante mille quatre cent quarante-quatre; mais les bouleversements de 1783 et de 1784 la firent descendre à trente-huit mille six cent soixante-sept. Elle était, en 1845, de cinquante-huit mille cinq cent cinquante-neuf âmes, et tend à s'accroître, suivant des rapports officiels de l'évêque d'Islande que nous avons sous les yeux. Ces rapports font connaître que l'ivrognerie est la cause d'un grand nombre de décès, et que la proportion entre les naissances illégitimes et les naissances légitimes, qui était en 1830 comme 1 à 4 5/7, était, en 1834, comme 1 à 6 2/5.

Les Islandais fabriquent eux-mêmes presque tout ce qui sert dans leur ménage; la plupart sont à la fois charpentiers, menuisiers, constructeurs de bateaux, forgerons, orfévres, etc.; ils ont peu de manufactures. Dans le dernier siècle, il en avait été établi une de laine à Reykjavik; mais, malgré l'appui du gouvernement, le monopole en entraîna la chute. Dans les derniers temps, on a élevé une fabrique de bas et établi une machine à filer.

Depuis 1733, mais surtout à partir de 1830, la navigation a fait de grands progrès en Islande. Les habitants ne possédaient guère, vers cette dernière année, qu'environ deux mille deux cents navires ou bateaux de différentes dimensions d'un à douze hommes d'équipage. En 1826, cinquante-deux navires, jaugeant deux mille quatre cent dix-neuf lasts de commerce, dont trente-huit d'un tonnage de quinze cent cinquante-sept lasts, qui se rendirent à Copenhague, et qui étaient en presque totalité danois, furent employés à la navigation, tandis que seize seulement avaient visité cette capitale en 1733. En 1834, c'est-à-dire huit ans après, on employa à la navigation de l'Islande quatre-vingt-quatre navires jaugeant trois mille cinq cent trente-cinq lasts; et sur ce nombre cinquante-six furent dirigés sur Copenhague. Le nombre des navires employés au commerce de l'Islande s'est élevé annuellement, terme moyen, savoir :

DE 1832 A 1841.

Venant de Danemark, 66 jaugeant (lasts de comm.).........	2739
Venant des duchés de Holstein et de Schleswig, 15 jaugeant....	457

EN 1845.

Venant de Copenhague, 69 jaugeant (lasts de comm.).......	2371
Venant d'autres lieux du Danemark, 13 jaugeant............	133
Venant des duchés, 12 jaugeant..........................	362

Quelques navires norvégiens, chargés de bois de construction, visitent chaque année l'Islande, où se rendent aussi de rares vaisseaux français, anglais, etc.; mais les premiers s'occupent plutôt de pêche sur les côtes, ou dans les cours d'eau, que d'opérations commerciales, à cause des droits élevés auxquels sont soumis les navires étrangers.

Pendant le temps que le gouvernement de l'île fut républicain, et principalement avant le XIIIe siècle, les Islandais faisaient un commerce considérable avec leurs propres vaisseaux. Mais depuis qu'ils eurent passé, en 1264, sous la domination des rois de Norvége, et surtout lorsqu'en 1376 ils furent unis au Danemark, des dispositions peu éclairées adoptées à leur égard, des restrictions auxquelles leur commerce, devenu le monopole tantôt de compagnies particulières, tantôt de la couronne, fut soumis, et, il faut le dire aussi, les calamités dont ce malheureux pays fut accablé, rendirent pendant de longues années ce commerce presque nul. Un écrivain islandais fait observer que l'un des résultats du monopole qui pesa si longtemps sur sa patrie, fut qu'un pays qui a si peu de moyens de pourvoir à la subsistance de ses habitants exporta fréquemment, par une étrange anomalie, et plus particulièrement de 1655 à 1764, une plus grande quantité de produits alimentaires qu'il n'en importait du dehors. Sous le régime du monopole, le commerce n'était permis qu'aux agents des compagnies qui exerçaient ce monopole; les indigènes ne pouvaient équiper de navires pour leur compte. Le pays était divisé en districts de ports, dans chacun desquels résidaient des employés des compagnies, et c'était avec eux seulement que les naturels avaient le droit de traiter. Cet état déplorable fut amélioré par les ordonnances des 18 août 1786 et 13 juin 1787, qui concédèrent de grands priviléges aux individus qui s'établiraient dans certaines places, et ouvrirent le commerce d'Islande

non-seulement aux indigènes eux-mêmes, mais à tous les autres sujets danois en Europe, en accordant pendant vingt ans des exemptions de droit de tonnage, de douane et de consommation. Les navires de commerce appartenant à la couronne, furent en outre cédés à des particuliers à des conditions très-modérées. Ce n'est qu'à partir du 11 septembre 1816 que les nations étrangères ont obtenu la faculté, qui leur avait été refusée jusqu'alors, de commercer directement avec l'Islande sous certaines règles et conditions [1]. L'Althing a demandé, en 1845, que toutes les restrictions fussent supprimées, et que le commerce fût ainsi complétement libre; on avait pensé qu'une loi serait rendue dans ce sens en 1848.

Le commerce de l'Islande a commencé à faire de sensibles progrès à partir de 1806; mais c'est surtout lorsque dix ans après il fut ouvert à toutes les nations, que ces progrès ont été vraiment remarquables; il est à regretter que le défaut de documents officiels, complets et exacts, n'ait pas permis aux écrivains danois qui ont traité cette matière d'établir, même approximativement, à combien il s'est élevé pendant ces dernières années.

Les tableaux ci-après feront connaître en quoi con-

[1] L'ordonnance du 11 septembre 1816 n'a pas, à proprement parler, autorisé les navires étrangers à pêcher sur les côtes d'Islande; c'est seulement par tolérance qu'ils peuvent se livrer à la pêche, et encore à une distance de quatre milles de la côte. Il leur est interdit de débarquer le poisson ou de le faire préparer à terre. Les marchands étrangers payent un droit de cinquante rigsdales par last de commerce à l'importation, et de deux rigsdales trente-deux à l'exportation.

sistent les principales exportations et importations de l'Islande : 1° pendant une année moyenne, de 1764 à 1784, comparée à 1806 ;

2° Pour, et de tous pays, quant aux exportations en 1843, et quant aux importations en 1842 ;

3° Pour, et des pays étrangers, non compris le Danemark et ses dépendances, pendant l'année 1845.

Principales exportations et importations comparatives pendant une année moyenne, de 1764 à 1784, et en 1806.

EXPORTATIONS.				IMPORTATIONS.			
DÉSIGNATION des MARCHANDISES.	UNITÉ des POIDS et MESURES.	QUANTITÉS exportées de 1764 à 1784*.	QUANTITÉS exportées en 1806.	DÉSIGNATION des MARCHANDISES.	UNITÉ des POIDS et MESURES.	QUANTITÉS importées de 1764 à 1784*.	QUANTITÉS importées en 1806.
Poissons secs.	Skippund [1]	8 190	4 345	Avoine.	Baril.	160	84
Morue et cabillaud salé.	Baril.	700	150	Pois.	id.	108	2 079
Saumon salé.	id.	17	28	Farine de seigle et d'orge.	id.	11 083	6 140
Huile de poisson.	id.	929	2 507	Gruau.	id.	1 293	»
Viande.	id.	1 628	2 996	Pain et biscuit de mer.	Skippund.	484	501
Suif.	Skippund.	244	599	Eau-de-vie danoise.	Baril.	763	569
Laine brute.	id.	34	813	Eau-de-vie de France et rhum.	id.	30	486
Fil de laine.	id.	9	89	Vin.	Oxhov.	35	86
Étoffes de laine.	Aune [2]	832	»	Drap et d'autres étoffes.	Aune.	11 990	»
Bas.	Paire.	175 641	181 676	Toile.	id.	37 712	»
Gants.	id.	94 149	239 076	Mouchoirs.	Pièce.	7 456	»
Peau d'agn. et de mouton salée.	Pièce.	20 722	40 230	Sucre.	Livre [1].	7 270	15 375
— de renard.	id.	406	145	Sirop.	id.	»	8 000
— de chien de mer.	id.	»	1 568	Café en grain.	id.	3 360	8 338
Édredon.	Lispund [1].	120	136	Tabac.	id.	54 000	76 160
Plumes de cygne.	Pièce.	16 093	17 578	Sel de France et d'Espagne.	Baril.	2 955	2 378
Soufre raffiné.	Lispund.	2 829	»	Charbon de terre.	id.	22	588
Casaques de laine.	Pièce.	1 313	6 282				
Seigle et orge.	Baril.	5 369	6 591				

* Année moyenne.

[1] Le skippund est de 320 livres danoises ; le lispund, de 16 livres ; et la livre danoise équivaut à 499 grammes.

[2] L'aune danoise = 0m,628.

Principales exportations et importations de l'Islande pour, et de tous pays, en 1842 et 1843.

EXPORTATIONS. — 1842.			IMPORTATIONS. — 1843.		
DÉSIGNATION des MARCHANDISES.	UNITÉ des POIDS et MESURES.	QUANTITÉS exportées en 1842.	DÉSIGNATION des MARCHANDISES.	UNITÉ des POIDS et MESURES.	QUANTITÉS importées en 1843.
Poisson.	Skippund.	16 000	Seigle.	Tonne.	20 000
Huile de baleine.	Tonne.	6 800	Farine de seigle.	id.	4 200
Rogue.	id.	500	Gruau d'orge.	id.	7 000
Laine.	Skippund.	3 400	Pois.	id.	4 400
Bas de laine.	Paire.	105 000	Pain.	Livre	160 000
Mitaines de laine.	id.	65 000	Eau-de-vie.	Pot.	330 000
Viande salée.	Lispund.	22 000	Rhum.	id.	10 000
	Skippund.	2 150	Vin.	Oxhov.	110
Peaux.	Les quantités ne sont pas indiquées.		Café.	Livre	116 000
Édredon.			Sucre.	id.	142 000
Plumes de cygne.			Sirop.	id.	25 000
			Tabac.		94 000
			Sel.	Tonne.	12 000
			Fer.	Skip.	500
			Charbon de terre.	Tonne.	2 500

Principales exportations et importations pour, et des pays étrangers, non compris le Danemark et ses dépendances, pendant l'année 1845.

EXPORTATIONS POUR LES PAYS ÉTRANGERS.				IMPORTATIONS DES PAYS ÉTRANGERS.			
DÉSIGNATION des MARCHANDISES.	UNITÉ DES POIDS ET MESURES.	QUANTITÉS exportées en 1845.	PAYS de DESTINATION.	DÉSIGNATION des MARCHANDISES.	UNITÉ DES POIDS ET MESURES.	QUANTITÉS import. en 1845.	PAYS de PROVENANCE.
Merluche.	Livr.	6 026	Angleterre.	Sel.	Tonn.	4 776	Angleterre.
id.	id.	2 567 312	Méditerran.	Charbon de terre.	id.	155	id.
Morue plate.	id.	580	Angleterre.	Café.	Livr.	2 200	id.
id.	id.	60 928	Méditerran.	Fer.	id.	1 449	id.
Rogue de poisson.	Tonn.	432	France.	Id. ouvré.	id.		id.
id.	id.	558	Méditerran.	Sel.	Tonn.	280	Norvége.
Suif.	Livr.	22 980	id.	Bois de construction.	Pièce.	115	id.
Huile de baleine.	Tonn.	127	id.	Sel.	Tonn.	280	Portugal.
Laine.	Livr.	118 333	Angleterre.				
id.	id.	17 358	Méditerran.				
id.	Ball.	270	id.				

Avant 1770 et 1783, l'Islande était administrée par un gouverneur royal portant le nom danois de *Stiftbefalingsmand* ou *Stiftamtmand*, et appelé en islandais *Stiptamtmadr* ou *Höfudsmadr ;* ces derniers noms avaient été importés de Norvége dès les plus anciens temps. Aujourd'hui l'île est divisée, sous le rapport administratif, en trois *Amter* ou préfectures, d'une superficie à peu près égale, nommées d'après leur situation géographique, *Vestr-amt* ou amt occidental, *Nord-amt* ou amt septentrional et *Austr-amt* ou amt méridional. Chacun des préfets exerce d'une manière indépendante la juridiction administrative et de police dans son amt; mais celui de l'amt méridional, qui a en même temps le titre de *Stiptamtmadr*, est une espèce de gouverneur. Il préside la cour supérieure *(Landsyfirèttr)*, institue les prêtres ou pasteurs des paroisses *(Prœ stekaldene)*, à l'exception toutefois dans les six principaux pastorats, qui sont à la nomination de la couronne, a la haute direction des écoles de toute l'île, conjointement avec l'évêque, et exerce enfin un contrôle sur les finances avec le *Landfógeti*, comme caissier public ; mais, du reste, il n'a aucune supériorité sur les autres préfets. L'île est encore divisée en vingt *Sysselnerne* ou districts [1], subdivisés eux-mêmes en *Hreppar*.

L'Islande avait autrefois deux évêchés ou *Stipt*, celui de Skalholt *(Skalholt-stipti)*, et celui d'Holum ou

[1] Il n'y a plus que trois districts, qui sont les districts du sud, de l'ouest, du nord et de l'est. E. R.

Hola (*Hola-stipti*). Il n'existe en ce moment qu'un évêque résidant à Laugarnes, près de Reykjavik, chef-lieu de l'amt méridional et de toute l'Islande, et résidence du *Stiptamtmadr*. dix-neuf prévôts ayant sous eux cent quatre-vingt-trois prêtres ou pasteurs de paroisses, et un nombre à peu près égal, mais variable, de prêtres et de chapelains, complètent la hiérarchie ecclésiastique de l'île. Les rois de Danemark s'étant emparés de la majeure portion des propriétés de l'Église, à l'époque de l'introduction du luthéranisme en Islande, les revenus des ecclésiastiques sont fort médiocres, et leur casuel se réduit à peu de chose.

La justice est exercée en Islande par dix-neuf *Syslumadr*, chargés de la police et du maintien du bon ordre; ils jugent toutes les affaires en première instance, et perçoivent les impôts et revenus publics, qu'ils versent dans la caisse du *Landfógeti*, dont la juridiction s'étend sur toute l'île. Ce dernier est en même temps *Bœjarfógeti,* ou magistrat de Reykjavik. La cour supérieure, créée en 1800, et présidée par les *stiftamtmadr*, reçoit les appels des décisions des *Syslumadr*, et ses arrêts sont portés devant la cour suprême établie à Copenhague. L'assemblée nationale (*almindelige landret*) où se traitaient toutes les affaires du pays, et qui jugeait les affaires judiciaires (*Retssager*) en dernier ressort avec une espèce de jury, fondé en 930, sous le nom de *althing*, a été supprimée en 1800.

Une école, devenue célèbre, fut établie en 1056, à *Skalholt*, et une seconde à *Holum*, en 1105, par Jon

Ogmundsson, *den Hellige* ou le Saint. La première fut transférée, en 1786, à *Reykjavik*, et la dernière fut réunie, en 1801, à celle de cette ville.

L'école savante de Reykjavik, transportée en 1805 à Bessastadir ou Bessestad, a été rétablie en 1846 dans la capitale de l'Islande. Le personnel de cette école, à laquelle on se propose de donner les proportions d'un gymnase, se compose en ce moment d'un recteur, d'un professeur *(overlærer*, en isl., *yfirbennari)*, de trois adjoints à demeure et d'assistants. Il existe, en outre, en Islande un séminaire *(Pastorale seminarium)* pour les étudiants qui se destinent à l'état ecclésiastique, avec un professeur de théologie et un adjoint *(medlœrer)*. Il y a, en outre, une école d'enfants à Reykjavik.

C'est aussi à Reykjavik, éloigné d'un mille seulement de l'établissement de Bessastadir, qu'est établie la première division *(förste af deling)* de la Société littéraire d'Islande, créée en 1816; la seconde division est à Copenhague. Les jeunes Islandais reçoivent, en général, dans leurs familles les premiers éléments de l'éducation; une partie de ceux qui ont fréquenté l'école savante vont terminer leurs études à l'Université de Copenhague, où ils ont pendant quatre ans le logement et dix rigsdales par mois.

L'Islande n'a pas, à proprement parler, de ville, puisque la population de *Reykjavik*, sa capitale actuelle, située dans l'amt méridional, ne dépasse pas sept cents habitants; les autres endroits remarquables, quoique infiniment moins peuplés encore, sont : *Vest-*

manneyar, également dans l'amt méridional, *Grundarfjördur* et *Isafjördur*, dans l'amt occidental; *Eyiafjördur* et *Eskefjördur*, dans l'amt septentrional et oriental. Ces six petites places ont néanmoins le titre et jouissent des droits de villes de commerce *(Kaupstadir)*. *Skalholt*, autrefois le lieu le plus important de l'Islande, à trois milles au sud des sources chaudes du Geysir et du Strockur, est tout à fait déchu; il a seulement conservé une petite église.

Antérieurement au VIe siècle, des Irlandais sont venus s'établir en Islande, si l'on s'en rapporte à l'ouvrage d'un moine de cette nation, nommé Dicuil, *De mensura orbis*, qu'on suppose avoir été composé vers l'an 825; et ainsi se trouverait expliquée l'origine des livres de piété en langue irlandaise que les Norvégiens y trouvèrent à leur premier débarquement. Quoi qu'il en soit, jeté en 861 sur les côtes de cette île, Naddod, pirate norvégien, l'appela *Snjöland*, ou terre de Neige, nom qui fut changé en celui de *Gardars holmi*, île de Gardar, lorsqu'en 864, Gardar, Suédois, établi en Danemark, la visita. Trois ans après, Floki, pirate norvégien, s'y rendit et l'appela *Island* ou terre de Glace, nom qu'elle a conservé. Le despotisme de Harald *harfagri*, que les historiens norvégiens et danois appellent Harald *haarfager*, devenu seul souverain de toute la Norvége après la victoire décisive remportée par lui, en 872, près de Hafursfjörd, détermina une partie de ses sujets, dont plusieurs étaient naguère ses égaux, à s'enfuir avec leurs familles.

Ingolfr fut le premier Norvégien qui se fixa définiti-

vement en Islande ; il établit en 874 son domicile à *Arnarhóll,* près de Reykjavik. Le nombre des Norvégiens qui se réfugièrent en Islande devint bientôt si considérable, que, dans la crainte de voir son royaume dépeuplé, Harald se vit obligé de mettre des obstacles à l'émigration ; néanmoins, malgré les mesures rigoureuses qu'il adopta, il ne put parvenir à l'arrêter complétement. Les nouveaux colons, adoptant une sorte de gouvernement républicain aristocratique, divisèrent l'île en quatre districts[1], à la tête de chacun desquels furent placés les chefs des principales familles, qui exercèrent l'autorité civile et religieuse sur tous les habitants de leur district respectif. La bonne harmonie dura peu de temps entre ces hommes turbulents; et l'île tout entière ne tarda pas à être livrée à la plus complète anarchie. Pour y mettre un terme, on confia, à la presque unanimité, à un sage et savant Islandais, appelé Ulfliot, le soin de rédiger un corps de lois. La mise à exécution de ce code, qui reçut le nom de son auteur, et surtout le choix qu'on fit en 930 de Rafn Hœngson pour occuper le poste important de premier *lögsögumadr*, juge suprême ou chef de la république, élu dans l'Althing par les *godi* ou chefs, réta-

[1] D'après l'ancienne division de l'Islande en quatre districts (*Fjördungar*), ceux-ci furent subdivisés en treize *píng*, et chaque *píng* en trente-neuf *godord*. Chacun des chefs de ces dernières subdivisions portait le nom de *Godi,* et avait la direction de son district sous le rapport temporel, aussi bien que sous le rapport spirituel. Tous les *Godi* (Goderne) devaient se réunir dans l'*Althing* ou Assemblée nationale, où l'on faisait les lois et les règlements ou concessions (*Bevillinger*), qui étaient ensuite proclamés dans l'assemblée par le *Lögsögumadr*.

blirent momentanément la tranquillité dans le pays. Ce fut en profitant des intervalles de paix, que les Islandais se livrèrent avec ardeur à l'étude dans leur île, et, allant se perfectionner dans les écoles étrangères, firent des progrès dans les sciences et les belles-lettres, mais plus particulièrement en histoire. En 982, ils découvrirent le Groënland, et peu d'années après il paraîtrait qu'ils abordèrent en Amérique. De 980 à 985, Thorvald Kodranson, leur compatriote, surnommé *Vidforli*, ou le voyageur, baptisé en Saxe par l'évêque Frédéric, tenta, mais vainement, de concert avec ce dernier, d'introduire le christianisme en Islande. A différentes fois, le roi de Norvége, Olaf Tryggvason, espérant les soumettre à son empire en leur faisant adopter un nouveau culte, envoya des missionnaires pour les convertir. Les premiers furent mal accueillis; mais Gissur et Hialte, qui se rendirent dans l'île, en l'an 1000, décidèrent les habitants à se laisser baptiser en faisant d'adroites concessions à leurs anciens préjugés; sous aucun prétexte, néanmoins, ceux-ci ne voulurent renoncer à leur indépendance. Isleif, fils de Gissur, élevé en Allemagne, fut le premier évêque d'Islande; ses compatriotes l'élurent en 1056. Malgré les dissensions intestines qui ne cessèrent d'agiter les habitans de l'île depuis le commencement du XI[e] siècle, l'enthousiasme qui les animait pour la liberté leur fit toujours repousser avec énergie les fréquentes tentatives des rois de Norvége. En 1113, la bonne harmonie sembla renaître, lorsque le célèbre historien Snorre-Sturlusson ou Sturleson, ap-

partenant à l'une des principales familles d'Islande, en fut nommé *lögösgumadr*. Pendant un grand nombre d'années, il exerça l'autorité suprême avec autant de modération que d'habileté; mais enfin le despotisme qu'il s'efforçait d'introduire dans le gouvernement lui ayant attiré une foule d'ennemis, il fut assassiné en 1241. Sa mort ayant renouvelé la guerre civile, la majorité des Islandais, pour mettre un terme aux malheurs qui en furent la suite, appelèrent à leur secours Hakon IV, roi de Norvége, et le reconnurent en 1262 pour leur souverain : il s'écoula cependant encore deux ans avant que l'île entière fût soumise. Elle s'obligea à payer des impôts à ses nouveaux suzerains, tout en se réservant certains priviléges, qui ne tardèrent pas à être violés. Assimilée à une province conquise et assujettie à tous les caprices de la métropole, l'Islande vit changer, contrairement au pacte conclu avec Hakon IV, les lois sous lesquelles elle avait prospéré. Elle ne fut pas mieux traitée lorsqu'à la fin du XIVe siècle, par suite du mariage d'Hakon VI avec Marguerite, fille de Valdemar, roi de Danemark, la Norvége fut unie à ce dernier pays. Comme sa métropole, l'Islande dut céder à des actes de violence pour admettre le luthéranisme, introduit en 1536 dans le Danemark par les mêmes moyens. Pour vaincre la répugnance que les Islandais, extrêmement attachés au catholicisme, éprouvaient pour le nouveau culte, on fut obligé d'envoyer avec des missionnaires une flotte chargée de troupes de débarquement; la réforme ne fut définitivement reconnue par

eux qu'en 1551. Nous avons déjà parlé du monopole qui appauvrissait l'Islande; les ordonnances royales de 1786 et 1787 améliorèrent un peu, à ce sujet, l'état du pays; celle du 11 juillet 1800, portant création d'une cour supérieure dans l'île même, fut aussi un bienfait; enfin une nouvelle ordonnance, prenant en pitié le sort des malheureux Islandais, supprima entièrement le monopole en 1816, et ouvrit à tous les étrangers son commerce et sa navigation[1]. Après le bombardement de Copenhague par les Anglais, en 1807, l'Islande, entièrement dépourvue de moyens de défense, fut plusieurs fois mise à contribution par des pirates. Dans l'été de 1809, le capitaine d'un navire marchand anglais en prit même pour ainsi dire possession, et y établit à la tête du gouvernement, sous le titre de protecteur, un Danois nommé Jörgen Jörgensen, dont la puissance éphémère ne dura que quelques semaines. Elle fut renversée par un autre capitaine anglais, qui vint dans l'île avec une frégate de la marine royale, et rétablit les autorités danoises. Depuis ce moment jusqu'à la paix de 1814, l'Islande fut considérée comme neutre par le gouvernement de la Grande-Bretagne. Par le traité de Kiel (janvier 1814), le Danemark, en cédant à la Suède le royaume de Norvége, se réserva le Groënland, les îles Feröe et l'Islande, quoique ces trois pays eussent été colonisés par

[1] Depuis plus de six cents ans, les impôts en Islande n'ont éprouvé aucun accroissement. Cette grande île coûte au Danemark plus qu'elle ne lui rapporte. E. R.

les habitants de ce dernier royaume, dont ils avaient toujours été des dépendances[1].

[1] « C'est une grande question, dit M. Borring, » auquel nous avons cru devoir communiquer l'épreuve de notre notice sur l'Islande, « si les îles Feröe n'ont pas eu leurs habitants des îles Shetland ou des Hébrides, pays avec la population desquels ils ont beaucoup de rapports; mais ce qui est positif, c'est que les îles Feröe ont toujours dépendu du diocèse de Sélande, avec lequel leur administration était commune. »

Sans rechercher ici si les îles Shetland et Hébrides, loin d'avoir formé la première population des îles Feröe, n'ont pas elles-mêmes reçu de la Norvége leurs premiers habitants, quant au Shetland du moins, ainsi que l'affirment plusieurs historiens, nous nous bornerons à citer quelques autorités dont le témoignage nous fait persister dans l'opinion que nous avons émise en ce qui concerne les îles Feröe. On trouve, en effet, dans la *Færeyínga saga*, ou Histoire des îles Feröe, publiée en 1832 par M. le professeur C. C. Rafn, un passage qui nous paraît décisif : *Madr er nefndr Grímr Kamban, hann bygdi fyrstr Færeyjar á dögum Haralds hins hárfagra; thá flydu fyrir hans ofríki fjoldi manna, settust sumir i Færeyjum* (*ok bygdu thar, en sumir leitudu til annarra eydilanda. Audr hin djúpaudqa fór til Islands, ok Kom vid Færeyjar*, etc.; c'est-à-dire : « Un homme nommé Grim Kamban fit le premier des constructions dans les îles Feröe, au temps d'Harald Haarfager. Il y avait à cette époque un grand nombre de personnes qui fuyaient la tyrannie du roi, dont plusieurs s'établirent aux Feröe et y fixèrent leur domicile; mais plusieurs aussi cherchèrent d'autres pays inhabités. Aude *Grundrige* arriva en Islande, et se rendit de là aux îles Feröe, etc. » Gerhard Schöning, dans son *Histoire du royaume de Norvége*, publiée en danois à Copenhague en 1781, certifie que les îles Feröe ont été colonisées par les Norvégiens pendant la vie d'Harald Haarfager, et il cite à l'appui de cette assertion les textes de diverses sagas et autres écrits des Islandais.

Armt Berntsen Bergen (*Danmarkis og Norgis fructbar herlighed*, imprimé à Copenhague en 1656) dit positivement, I[re] partie, page 322, etc., que les îles d'Islande, de Groënland, de Feröe, etc., appartenaient à la Norvége, ce que confirme Lars Hess Bing dans sa *Description du royaume de Norvége, des îles d'Islande et de Feröe, ainsi que du Groënland*, qui a paru en danois à Copenhague en 1796. Il paraîtrait, d'après l'inspection de l'Almanach royal du Danemark (*Kongelig Dansk Hof og Stats-Calender*), que les îles Feröe dépendent en ce moment, sous le rapport ecclésiastique, de l'évêché de Sélande;

Par ordonnance du 15 mai 1834, il a été décidé que l'Islande nommerait deux députés à l'Assemblée provinciale de Sélande. Postérieurement, une nouvelle ordonnance du 8 mars 1843 a accordé à cette île une représentation spéciale plus complète, sous l'ancien nom de *Althing*, dont les membres doivent se réunir tous les deux ans à Reykiavik.

Les Norvégiens qui vinrent s'établir les premiers en Islande, au XIe siècle, y introduisirent, avec leur langue, portant à cette époque les noms de *Donsk tunga*, de *Norrena tunga*[1], leur religion, leurs poésies ou chants nationaux, renfermant des traditions historiques et mythologiques, qui composaient, avec les *runes*, à peu près tout le savoir des anciens peuples scandinaves. Ces germes de la littérature poétique et historique prirent de rapides développements, par suite des fréquents voyages des Islandais dans les différents pays de l'Europe, dont ils fréquentaient assidûment les écoles, en même temps qu'ils étudiaient l'histoire, les mœurs et les coutumes de leurs habitants. Le séjour habituel à la cour des rois scandinaves des *skaldes*, poëtes lyriques qui chantaient les exploits des héros mythologiques et ceux de leurs protecteurs, qu'ils accompagnaient souvent dans leurs expéditions militaires, ne contribuaient pas peu aussi

mais ce que nous contestons, c'est qu'elles en aient dépendu à l'époque où la Norvége formait un royaume complétement indépendant du Danemark.

[1] Cette langue, dont l'usage s'est encore conservé aujourd'hui en Islande, était parlée dans les temps les plus reculés par les trois peuples scandinaves, les Danois, les Norvégiens et les Suédois.

à répandre en Islande, lorsqu'ils y retournaient, le goût de la littérature et des sciences historiques. On ne doit donc pas s'étonner si cette île, isolée dans l'Océan, et séparée pour ainsi dire du reste du monde, a produit, dès les premiers temps de sa colonisation, outre des hommes d'État éminents, un grand nombre de littérateurs et de savants distingués.

Parmi les hommes les plus remarquables que nous croyons devoir mentionner ici, nous citerons comme appartenant au xe siècle, Ulfliot, homme d'État renommé par ses connaissances et par sa sagesse, qui visita plusieurs pays étrangers, et devint le législateur de sa patrie, à laquelle il donna un code qui porte son nom; et Thorvald Kodransson, surnommé *Vidförle* (*Vidförull*), ou le Voyageur, le premier qui tenta de convertir ses compatriotes au christianisme. A ce même siècle appartiennent Biarne Heriulfson, Leif Erikson et Thorfinn Karlsefne, auxquels on attribue la découverte et la première colonisation de l'Amérique par les Scandinaves, dont les anciennes sagas nous ont transmis l'intéressante narration.

Les xie et xiie siècles donnèrent naissance à Ulfr Ospaksson, guerrier et compagnon fidèle du roi Harald Sigurdsson pendant son séjour à Constantinople avec les *Væringuers*, à Gizur Isleifson, évêque de Skalholt, protecteur des sciences, réformateur des lois, mort en 1118, dont le roi Harald disait qu'il possédait à un degré égal les qualités nécessaires à un roi, à un guerrier et à un évêque; à Ari Thorgilsson, surnommé *Hinn Fródi* ou *Fródr*, c'est-à-dire le Savant, plus

connu sous le nom d'*Are Frode*, auteur d'une histoire abrégée d'Islande, qui donna l'impulsion à la littérature historique, et fut le premier, ou tout au moins l'un des premiers qui fit faire des traductions, en substituant à l'écriture imparfaite des *runes* l'alphabet latin ou anglo-saxon[1]. L'homme le plus célèbre de cette période fut Sœmund ou Sœmundr Sigfusson, surnommé également *Hinn fródi*, mort en 1133, lequel, après avoir perfectionné son éducation dans les hautes écoles étrangères, et particulièrement à Paris, où il paraît avoir fait un long séjour, réunit en un corps d'ouvrage, portant le titre d'ancienne Edda ou Edda de Sœmund (*Edda Sœmundar*), les plus anciens monuments littéraires de la Scandinavie[2], et concourut à la formation du Recueil des anciennes lois ecclésiastiques, avec les évêques Thorlakr Runólfsson et Ketill Thorlaksson. Son petit-fils, Jón Loptsson, mort en 1197, dont la mère était fille du roi de Norvége Magnus Barford, fut l'un des hommes les plus puissants de son temps; il contribua par sa grande influence et son habileté au maintien de l'autorité des lois et de l'ordre.

[1] Quelques écrivains lui attribuent la *Landnama saga* et la *Christendoms saga*.

[2] M. F. G. Bergamann, dans son introduction aux *Poëmes islandais tirés de l'Edda de Sœmund*, dont il a publié en 1838 le texte original et la traduction française, accompagnée de commentaires et de savantes notes, émet l'opinion, suffisamment motivée, que Sœmund n'est pas et n'a pu être ni l'auteur ni même le collecteur du recueil qui porte son nom. Il pense, en outre, que l'Edda de Snorre, quoiqu'on l'appelle la nouvelle Edda, a été composée avant celle qu'on attribue à Sœmund.

Pendant le XIIIe siècle, vécut en Islande Gizur Hallsson, qui mourut en 1206, après avoir voyagé en Allemagne, en Italie et en plusieurs autres contrées; il exerça les fonctions de maréchal de la cour (*Stallari*) auprès de Sigurdr Munnr, père du roi de Norvége Sverre, et devint plus tard *Lögsögumadr* ou juge supérieur de l'Islande. On doit à Gizur, dont le clergé de Rome faisait grand cas, une relation de voyage portant le titre de *Flos peregrinationis*, et il concourut à la publication de plusieurs sagas, entre autres à celle d'Olaf Truggvason et de plusieurs autres rois de Norvége.

C'est à Snorri-Sturlusson (*Snorre-Sturleson*), né en 1178, qu'on doit l'*Heimskringla* ou l'Histoire des rois de Norvége, et la jeune ou nouvelle Edda (*den yngre Edda*), qu'on appelle aussi *Snorra-Edda.* Ce recueil célèbre, dont il existe un grand nombre d'éditions et de traductions, est écrit en prose, et traite de la mythologie, de la grammaire, de la rhétorique et de la versification scandinaves. Snorri, poëte distingué, l'un des hommes les plus puissants et les plus riches de l'Islande, en fut pendant plusieurs années le *Lögsögumadr*, et mourut assassiné en 1241. Sturla Thordarsson, neveu du précédent, mort en 1284, est auteur de plusieurs sagas, entre autres de celle de Magnus Lagabœtis; il est estimé comme poëte, et a pris part à la confection des lois introduites en Islande lorsque cette île renonça au régime républicain pour se soumettre à la Norvége, changement politique auquel Rafn Oddsson, mort en 1289, l'un des hommes

les plus distingués du pays, opposa vainement la plus vive résistance.

Björn Einarsson et Jón Arason font honneur aux xve et xvie siècles. Le premier, surnommé *Jórsalafari* (celui qui a fait un voyage à Jérusalem), mort en 1415, fut pendant sa vie l'homme le plus considérable de l'Islande par sa naissance et par ses richesses. Il fit plusieurs voyages en Palestine, en Espagne et dans la plupart des États de l'Europe, et en publia la relation, qui était encore connue en Islande au xviie siècle. Le second, dont les poésies jouissent d'une certaine réputation, a été le dernier évêque catholique d'Holum; ce fut malgré ses efforts les plus énergiques que le luthéranisme pénétra en Islande. C'est à lui qu'on doit l'introduction de l'imprimerie dans cette île; il est mort en 1551.

Les quatre Islandais les plus remarquables du xviie siècle furent : Gudbrandr Thorlaksson, pendant cinquante-six ans évêque d'Holum, qui a publié dans l'imprimerie de cette ville plusieurs écrits sur la théologie, l'histoire et les mathématiques, ainsi qu'une traduction de la Bible en langue islandaise.—Arngrimr Jonsson Vidalin, plus connu sous le nom latinisé d'*Arngrimus Jonæ*, prêtre de la paroisse de Melstad, est célèbre comme historien et comme antiquaire. Parmi les ouvrages qui ont fait sa réputation, nous indiquerons : 1° *Crymogæa seu rerum islandicarum libri* III, publié à Hambourg de 1609 à 1630; 2° *Specimen Islandiæ historicum et magna parte geographicum*, qui a paru à Amsterdam en 1643; et 3° enfin,

Grönlandia, traduit en islandais par Einar Ejolfsen, Skalholt, 1688 ; et en danois par Andr. Bussœus, Copenhague, 1732. —Bryniolfr Sveinsson (lat., *Brynolphus Svenonius*), évêque de Skalholt, né en 1605, que ses profondes connaissances en philologie et en histoire firent nommer par Frédéric III historiographe royal, charge qu'il résigna quelques années avant sa mort, arrivée en 1674. — Et Halgrimr Petursson, prêtre islandais, dont les poésies, principalement les poésies sacrées, jouissent encore d'une grande réputation dans sa patrie.

Un grand nombre d'écrivains ont illustré l'Islande pendant le xviii[e] siècle. Nous parlerons d'abord de Thormodr Thorfasson, plus connu sous les noms de *Thormodus Torfœus*. On doit à cet historiographe royal de Frédéric III, mort en 1719, plusieurs ouvrages estimés sur l'histoire et la critique historique, ainsi que sur les antiquités. Arni Magnusson, connu en Danemark sous le nom d'*Arnas Magnæus*, fut célèbre et comme historien critique et pour sa belle bibliothèque de Copenhague, dans laquelle il avait réuni un nombre considérable d'ouvrages imprimés et manuscrits sur l'histoire et les antiquités du Nord, et qui fut brûlée en grande partie en 1727. Les richesses littéraires que l'incendie avait épargnées, et particulièrement les ouvrages imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire et à la littérature de l'Islande, furent légués par lui à l'État, avec une somme d'argent considérable pour l'entretien de cette bibliothèque et de deux étudiants islandais qui devaient y être attachés. Arnas

Magnæus était directeur des archives du royaume (*geheime Archivarius*) et professeur d'antiquités à l'Université de Copenhague. *Páll Jonsson Vidalin*, mort en 1727, juge supérieur de l'Islande, et petit-fils d'Arngrimr, avait fait une étude très-approfondie des anciennes lois de l'Islande et de la Norvége; il est auteur de plusieurs ouvrages estimés sur la jurisprudence. Jón Thorkelsson Vidalin, petit-fils d'Arngrimr comme le précédent, fut évêque de Skalholt, et se fit une grande réputation comme orateur sacré et comme poëte latin. Ses sermons, réunis en collection, sont encore estimés. Finnr Jónsson (*Finnus Johannæus*), évêque de Skalholt, né en 1704, auteur de l'*Historia ecclesiastica Islandiæ* et de plusieurs autres écrits estimés, est mort en 1789. Bjarni Pállsson (en danois, *Bjarne Povelsen*), chef de l'état médical (*Landphysicus*) d'Islande en 1760, était aussi distingué comme médecin que par ses connaissances en histoire naturelle. Il a publié en danois, sous son nom et sous celui d'Eggert Olafsson (*Olafsen*), Islandais comme lui, *vice-Lögmadr* de l'île, et auteur de plusieurs ouvrages dont quelques-uns ont été imprimés, la relation d'un voyage scientifique qu'ils avaient exécuté ensemble en Islande et qui a été traduit en plusieurs langues; Pállsson est mort en 1779 et Olafsson en 1768. Jón Eriksson (*Erichsen*), né en 1728, s'est fait distinguer comme juriste et comme historien, a occupé des postes élevés dans l'administration danoise, et rempli les fonctions de bibliothécaire de la grande Bibliothèque royale de Copenhague. Il est mort en 1787 conseiller

des conférences, laissant plusieurs ouvrages estimés sur la philologie, l'histoire et la littérature de l'Islande. Stéphan Björnsson, recteur de l'école d'Holum, né en 1730 et mort en 1798, a fait faire des progrès aux sciences mathématiques, et a publié, outre une Introduction à la Trigonométrie, le *Rymblega* ou *Rudimentum computi ecclesiastici,* les *Annales veterum Islandorum, cum versione latina.* Hannes Finnsson, appelé par les Danois *Hans Finsen*, et dont le nom littéraire est *Johannes Finnæus,* était fils de l'évêque Finnr. Il devint docteur en théologie, et publia plusieurs ouvrages importants sur l'ancien droit ecclésiastique de la Norvége, sur l'histoire et la statistique de l'Islande, et mourut en 1796.

L'Islande n'a pas dégénéré dans le XIXe siècle. Nous citerons parmi les hommes distingués dans les arts, dans les sciences et dans la littérature, qui y ont vécu pendant cette période :

Jón Thorlaksson, poëte agréable, mort en 1819, après avoir traduit en vers islandais le *Paradis perdu* de Milton, la *Messiade* de Klopstok, l'*Essai sur l'homme* de Pope, etc.

Olufsson Stephensen, conseiller de conférence et président de la cour supérieure d'Islande, né en 1762 et mort en 1833, qui a pris une part très-active, de 1800 à 1830, à toutes les affaires intéressant le bien-être des habitants de cette île, telles que l'organisation des écoles en 1800, l'émancipation du commerce en 1816, etc. Il a contribué aussi à répandre dans sa patrie un grand nombre d'ouvrages dont il était l'au-

teur ou qu'il avait fait publier dans l'imprimerie placée sous sa direction.

Bjarni Vigfússon Thorarensen, *amtmand* ou préfet du département septentrional et oriental, mort en 1843, était petit-fils du *Landphysicus* Bjarni; il a laissé des poésies lyriques pleines d'originalité.

Finnr Magnusson, appelé en danois *Finn Magnusen*, né en 1781 et mort en 1847, était petit-fils de l'évêque Finnr. Il occupe une place très-remarquable parmi les savants et littérateurs islandais, a publié un grand nombre d'ouvrages sur la mythologie, l'archéologie, la paléographie, et s'est rendu surtout célèbre par son explication des runes. Finn Magnusen habitait Copenhague, où il était directeur en chef des archives du royaume, professeur de littérature islandaise à l'Université, et vice-président de la Société des Antiquaires du Nord, dont la célébrité est due en grande partie à ses savantes recherches.

Nous croyons devoir placer ici, et considérer comme une des gloires de l'Islande, le célèbre sculpteur Thorvaldsen, dont le père et tous les ancêtres étaient nés dans cette île, où ils ont occupé dans les anciens temps une position élevée, quoiqu'il ait lui-même reçu le jour, en 1770, à Copenhague, où il est mort en 1844. Les Danois reconnaissants ont donné le nom de *Musée Thorvaldsen* à la précieuse collection d'objets d'art qu'il a léguée à cette capitale.

Il nous a paru utile de donner, en terminant cette notice, la liste des principaux ouvrages imprimés que nous avons consultés pour la rédiger. Nous devons

reconnaître en même temps que nous sommes redevables de très-bons renseignements qui nous ont servi à la compléter, surtout en ce qui concerne la biographie des hommes célèbres, à l'obligeance de M. l'archiviste Jón Sigurdson, savant Islandais résidant en ce moment à Copenhague, où il prépare un grand ouvrage sur la physique, la géographie et la statistique de sa patrie.

Letronne, *Recherches sur le livre* DE MENSURA ORBIS, du moine Dicuil; Paris, 1814; in-12.

Arngrimi Jonæ, *Crimogea*, etc., etc., ou trois livres sur les affaires d'Islande; Hambourg, 1609-1630.

Scripta historica Islandorum; Copenhague, 1828-1846; 12 vol. in-8.

Jón Espolin, *Islands Arbækr i Sögu formi*, Annales d'Islande de 1264 à 1770; *ibid.*, 1821-1833; in-4.

Finn. Johan., *Historia ecclesiastica Islandiæ; ibid.*, 1772-1775; 4 vol. in-4.

C. M. Falsen, *Norges Historie*, etc., Histoire de Norvége; Christiania, 1823-1824; 4 vol. in-8.

G. L. Baden, *Danmarks Riges Historie*, Histoire du royaume de Danemark; Copenhague, 1829-1833; 7 vol. in-12.

J. H. Schouw, Ordonnances royales et Lettres patentes de 1670 à 1812; *ibid.*, 1777-1813; in-8.

Olafsen et Povelsen, *Reise*, etc., Voyage en Islande; Soröe, 1772; 2 vol. in-4.

J. Anderson, *Efterretninger*, etc., Renseignements sur l'Islande, le Groënland et le détroit de Davis; Copenhague, 1748; 1 vol. in-12.

N. Horrebow, *Tilforladelige Efterretninger*, etc., Renseignements authentiques sur l'Islande; *ibid.*, 1752.

Thaarup, *Statistik Udsigt over*, etc., Aperçu statistique sur l'État danois; Copenhague, 1825; 1 vol. in-8.

Nyerup, *Essai historique et statistique sur l'État du Danemark et de la Norvége dans les temps anciens et modernes;* Copenhague, 1803; 3 vol. in-12.

Lars Hess Bing, *Beskrivelse over Kongeriget Norge*, etc.; Description du royaume de Norvége, de l'Islande, etc., etc.; Copenhague, 1796; 1 vol. in-8.

Nathanson, *Danmarks Handel,* etc., Commerce et navigation du Danemark de 1730 et 1830; Copenhague, 1832. — *Udforligere Oplysninger,* etc., Nouveaux éclaircissements sur le commerce et les finances du Danemark sous les règnes de Christian VII et Frédéric VI; *ibid.,* 1832. — *Historik Statistisk Fremstilling,* etc., Renseignements historiques et statistiques sur l'économie politique du Danemark depuis le règne de Frédéric IV jusqu'à nos jours; *ibid.,* 1836.

De Troïl, *Lettres sur l'Islande,* traduction française par Lindblom; Paris, 1781; 1 vol. in-8.

Gliemann, *Description géographique de l'Islande;* Altona, 1824; in-8.

Schouw, *Description physique et géographique de l'Europe;* Copenhague, 1835; 1 vol. in-18, avec atlas.

Aug. Baggesen, *den dansk Stat,* etc., *l'État danois,* ou *le Royaume de Danemark,* etc.; Copenhague, 1840; 1 vol. grand in-8.

TABLE EXPLICATIVE

DES PLANCHES

DE ZOOLOGIE, DE MÉDECINE ET DE GÉOGRAPHIE.

(Cette table aurait dû se trouver à la tête de l'atlas zoologique, médical, etc.; mais par suite de la suppression d'une livraison de planches de cet atlas dans laquelle elle devait entrer, nous avons cru devoir, pour remplir autant que possible cette lacune, la mettre à la fin de cet ouvrage.)

ZOOLOGIE.

A. Vignette du titre : représente un fiord de l'Islande sur les bords duquel on voit un chien islandais et un renard-isatis qui viennent de faire partir un couple d'eiders; un pygarge se dresse fièrement au milieu d'eux, et dans le fond on aperçoit des cygnes qui se mirent dans les eaux. Composée et lithographiée par Mayer. (Les animaux sont d'Émile Lasalle.)

Pl. 1. De l'homme. Portrait de Gudmundur Sivertsen, jeune islandais élevé en France, sous la protection de S. M. Louis-Philippe. Lithographié par Morin, d'après une peinture à l'huile de Durupt que possède M. Gaimard.

Pl. 2. De l'homme. Portrait de Gunnlaugur Briem, Islandais de Reykiavik, établi à Paris depuis plusieurs années. Peint et lithographié par les mêmes.

Pl. 3. De l'homme. Portrait de Magnus Hakonarson, étudiant islandais, né à Eric, dans le district de Skutulsfiördur. Lithographié par Lasalle.

Pl. 4. De l'homme. Portrait du célèbre sculpteur Bertel (Albert) Thorvaldsen, avec un *fac simile* de son écriture. Lithographié par Lasalle, d'après un portrait de M. C. A. Jensen, fait en 1839.

Pl. 5. De l'homme. Portrait de Finn Magnussen, professeur, né à Skálholt, le 27 août 1781. Lithographié par le même.

Pl. 6. De l'homme. Portrait d'Olafur Pálsson, étudiant islandais, né à Asar, dans le district de Skaptafell. Lithographié par le même, d'après une peinture de Th. Giraud.

Pl. 7. De l'homme. Portrait de Sigridur Olafsdóttir, jeune femme islandaise, de Laug, près du Geysir. Peint et lithographié par les mêmes.

Pl. 2. (La planche 1 a été supprimée.) Mammifères. Cheval d'Islande (Equus caballus islandicus) avec son poil d'été. Dessiné par Ch. Franck et gravé par H. Legrand.

Pl. 7. Mammifères. Chien islandais (Canis familiaris islandicus). Dessiné par Werner et gravé par Mlle Massard.

Pl. 8. Mammifères. Renard-isatis (Canis lagopus L.) en pelage d'hiver. Dessiné par Franck et gravé par Mme Fournier.

Pl. 9. Mammifères. Renard-isatis (Canis lagopus L.) en pelage d'été. Dessiné par le même et gravé par Annedouche.

Pl. 10. Mammifères. 1-2. Crâne de chien des Esquimaux. ♀ 3-5. Crâne de chien d'Islande.

Pl. 11. Mammifères. Crânes de phoques d'Islande. 1-2. Phoca hispida. 3-5. Ph. vitulina. 6. Ph. lagura. 7-9. Ph. aunellata. Dessinés par Oudart et gravés par Thomas.

Pl. 13. (La planche 12 a été supprimée.) Mammifères. 1. Squelette de Rorqual minor (Rorqualus minor, knox). 2. Vertèbres cervicales. 3. Corps de l'os hyoïde. 4. Sternum. Peint par le même et gravé par Annedouche.

Pl. 14. 1-3. Mammifères. Crâne du Rorqual minor (Rorqualus minor, knox). 4-6. Caisse auditive (mers du Nord). Dessiné et gravé par les mêmes.

Pl. 1. Poissons Le lémargue boréal (Lœmargus boréal, Mull. et Hent.) Dessiné par Oudart et gravé par Victor.

Pl. 2. Poissons. La Raie de Gaimard (Raia Gaimardi Nob.); Islande. Dessinée par Acaric Baron et gravée par Lebrun.

Pl. 3. Poissons. La même (Raia Gaimardi val) vue en dessous. Dessinée par Oudart et gravée par Victor.

Pl. 4. Poissons. L'anarrhique Loup (Anarrhicas Lupus. Linné.); Islande. Dessiné par Baron et gravé par Dequevauviller.

Pl. 5. Poissons. Le Brosme (Gadus Brome. Asc.); Islande. Dessiné par le même et gravé par Victor.

Pl 6. Poissons. 1. Le Merlan commun (Gadus Merlangus. Linn.), Islande. 2. Le Gade verdâtre (Gadus virens); Islande. Dessiné par le même et gravé par Lauvin.

Pl. 7. Poissons. L'Égrefin (Morrhua œglefinus. Cuv.); Islande. Dessiné par Baron et gravé par Dequevauviller.

Pl. 8. Poissons. Le Lump (Cyclopterus Lumpus. Linn.); Islande. Dessiné par le même et gravé par Breton.

Pl. 9. Poissons. La Sébaste du Nord (Sebastes septentrionalis. Cuv. Val.); Islande. 2-2a. Le Cotte Scorpion (Cottus Scorpius. Linn.); Islande. Dessiné par le même et gravé par Canu.

Pl. 10. Poissons. Le Lampris tacheté (Lampris guttatus. Retz.); Islande. Dessiné par le même et gravé par Legrand.

Pl. 11. Poissons. Le Notachante nez (Notachanthus nasus. Bl.); Islande. Dessiné et gravé par les mêmes.

Pl. 12. Poissons. Le Trachyptère bogmare (Trachypterus bogmarus. Val.). Dessiné par Baron et gravé par Forget.

Pl. 13. Poissons. La Pole (Pleuronectes nigromanus. Nilson.); Islande. Dessiné par le même et gravé par M. Leu.

Pl. 14. Poissons. Le Flétan (Pleuronectes hippoglossus. Linn.); Islande. Dessiné par le même et gravé par M. Schmielz.

Pl. 15. Poissons. A. Le Saumon truite (Salmo trutta); Islande. B. Le Saumon des fontaines (Salmo rivalis); Islande. Peint par Bevalet et gravé par Dequevauviller.

Pl. 16. Poissons. La Morue ordinaire (Gadus morrhua. Linn.); Islande. Peint par Oudart et gravé par Mlle Coutelot.

Pl. 18. (La planche 17 a été supprimée.) 1. Poissons. Le Lodde

capelan (Mallotus villosus. Nob.); Islande. 2. L'Éperlan (Eperlanus vulgaris. Nob.); Islande. Dessiné par Baron et gravé par Douliot.

Pl. 19. Poissons. La Baudroie (Lophius piscatorius. Linn.); Islande. Dessiné par le même et gravé par Annedouche.

Pl. 20. Poissons. La Chimère arctique (Chimera monstrosa. Linn.). Dessiné par Baron et gravé par Victor.

Pl. 21. Poissons. Le Mélandre (Galeus canis. Rondelet). Dessiné par le même et gravé par Davesnes.

Pl. 22. Poissons. La Leiche boréale (Scymnus (Lœmargus) borealis. Flem. Mul.). Dessinée à 1/2 de sa grandeur naturelle par Bevalet père et gravée par Schmelz. A. OEil de grandeur naturelle, au-devant duquel pend un lerné qui en ronge la cornée. B. C. Dents de grandeur naturelle. D. Portion de peau rugueuse dessinée d'après nature.

Pl. 15. Mollusques (les planches de 1 à 15 ont été supprimées.). Bucarde du Groënland (Cardium groenlandicum); Islande et Groënland, avec ou sans l'animal et de différents âges. Dessinée par M. Beck de Copenhague, et gravée par Annedouche.

Pl. 17. Mollusques (la planche 16 a été supprimée). 1 a-f. Modiolaria striatula. Beck. 2 a-h. Modiola discors. Beck. 3. a-f. Modiolaria lævis. Beck. 4 a-h. Modiolaria faba. Beck. Islande. Dessiné par Beck et gravé par Forget.

MÉDECINE.

Pl. 1. Médecine. Thorbiörg Sveinsdóttir, âgée de 38 ans, lépreuse depuis quinze ou seize ans, Grœnanes, 27 juillet 1836. Dessinée par L. Bevalet et gravée par Ambroise Tardieu.

Pl. 2. Médecine. Rósa Olafsdóttir, âgée de 68 ans, lépreuse depuis une vingtaine d'années. Mödrufell, 16 août 1836. Dessinée par le même et gravée par Talbaux.

Pl. 3. Médecine. Jón Jónsson, âgé de 45 ans, lépreux depuis deux ans. Eyrarlandi, 15 août 1836. Dessiné par le même et gravé par Ambroise Tardieu.

Pl. 4. Médecine. Arndis Einarsdóttir, âgée de 37 ans, lépreuse depuis trois ans. Nes, 28 juillet 1836. Dessinée par L. Bevalet et Chazal, gravée par Louvin.

Pl. 5. Médecine. Finnur Jónsson, âgé de 34 ans. Thingvellír, 22 juin 1836. Dessiné par L. Bevalet et gravé par Ambroise Tardieu.

Pl. 6. Médecine. Sniólfur Thorleifson, âgé de 40 ans, mari d'Arndis Einarsdóttir, lépreux depuis trois ans. Nes, 28 juillet 1836. Dessiné par L. Bevalet et gravé par Annedouche.

Pl. 8. Médecine. Joan Bjarnason, âgé de 24 ans. Reykiavik, 19 juin 1836. Dessiné par le même et gravé par Louvin.

Pl. 8. Médecine. Sigridur Jonsdet, âgée de 49 ans, lépreuse depuis trois ans. Olafsvik, 26 juillet 1835. Dessinée par E. Robert. (C'est par erreur que la planche porte le nom de L. Bevalet), et gravée par Mlle Massard.

GÉOGRAPHIE.

Pl. 3. Géographie (les planches 1-2 ont été supprimées). Plan de Reykiavik avec légende explicative, par M. V. Lottin, 1836. Gravé par Ambroise Tardieu.

Pl. 4. Géographie. Plan de Skálholt, par le même, d'après un manuscrit communiqué par M. Steingrimer Jónsson, évêque d'Islande, avec légende, et gravé par Tardieu.

Pl. 5. Géographie. Plan de Skálholt, en 1836, par le même. Gravé par Tardieu.

Pl. 6. Géographie. Plan des Geysirs, par le même, 1836. Gravé par Tardieu.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.





